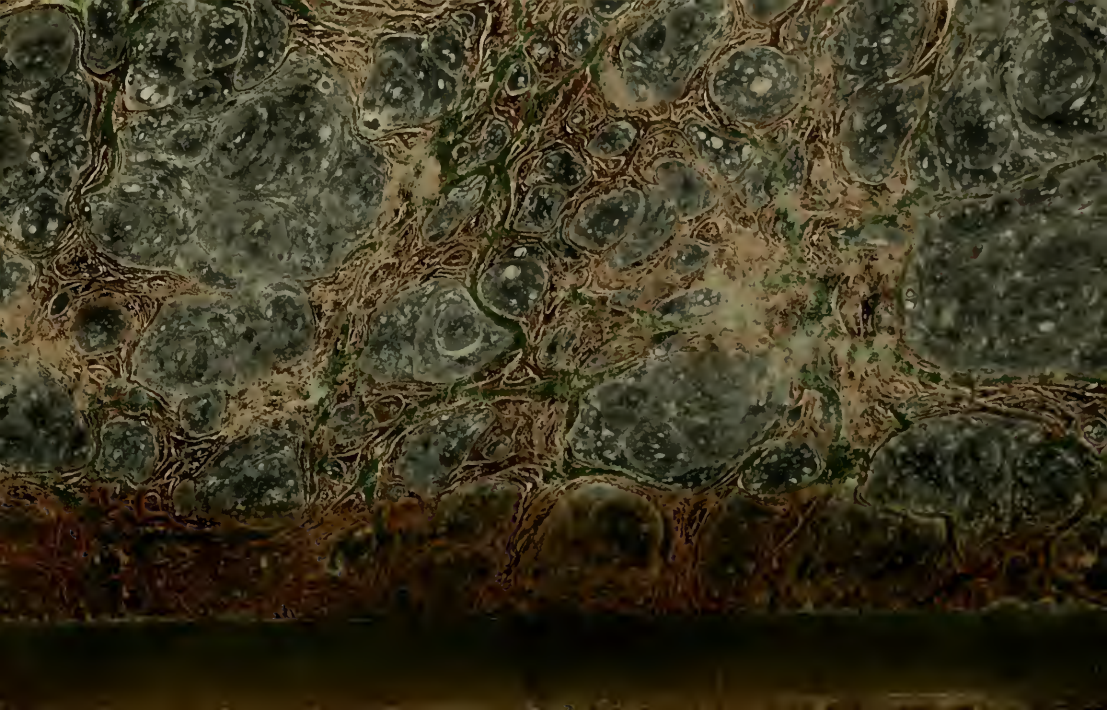


VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 171/30

Library
of the
University of Toronto

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplette30rous

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TRENTIÈME.

A PARIS,

chez { BÉLIN, Libraire rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

RECUEIL
DE LETTRES.

LETTRE

A M. D.

Bienne, le 27 octobre 1765.

J'ai cédé, mon cher Hôte, aux caresses et aux sollicitations ; je reste à Bienne, résolu d'y passer l'hiver ; et j'ai lieu de croire que je l'y passerai tranquillement. Cela fera quelque changement dans nos arrangemens, et mes effets pouvant me venir joindre avec Mlle *le Vasseur*, je pourrai, pendant l'hiver, faire moi-même le catalogue de mes livres. Ce qui me flatte dans tout ceci, est que je reste votre voisin, avec l'espoir de vous voir quelquefois dans vos momens de loisir. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de nos amis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

AU MÊME.

Bienne, lundi 28 octobre 1765.

On m'a trompé, mon cher Hôte. Je pars demain matin avant qu'on me chasse. Donnez-moi de vos nouvelles à Basle. Je vous

recommande ma pauvre gouvernante. Je ne puis écrire à personne, quelque désir que j'en aie. Je n'ai pas même le temps, ni la force de respirer. Je vous embrasse.

A M. D. L. C.

Il faut, Monsieur, que vous ayiez une grande opinion de votre éloquence, et une bien petite du discernement de l'homme dont vous vous dites enthousiaste, pour croire l'intéresser en votre faveur, par le petit Roman scandaleux qui remplit la moitié de la lettre que vous m'avez écrite, et par l'historiette qui le suit. Ce que j'apprends de plus sûr dans cette lettre, c'est que vous êtes bien jeune, et que vous me croyez bien jeune aussi.

Vous voilà, Monsieur, avec votre Zélie comme ces saints de votre Eglise, qui, dit-on, couchaient dévotement avec des filles, et attisaient tous les feux des tentations, pour se mortifier, en combattant le désir de les éteindre. J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécens que vous m'osez faire :

mais il est difficile de les lire, sans vous croire un menteur, ou un impuissant.

L'amour peut épurer les sens, je le sais : il est cent fois plus facile à un véritable amant d'être sage qu'à un autre homme : l'amour qui respecte son objet, en chérit la pureté; c'est une perfection de plus qu'il y trouve, et qu'il craint de lui ôter. L'amour-propre dédommage un amant des privations qu'il s'impose, en lui montrant l'objet qu'il convoite, plus digne des sentimens qu'il a pour lui. Mais si sa maîtresse, une fois livrée à ses caresses, a déjà perdu toute modestie ; si son corps est en proie à ses attouchemens lascifs ; si son cœur brûle de tous les feux qu'ils y portent ; si sa volonté même déjà corrompue la livre à sa discrétion, je voudrais bien savoir ce qui lui reste à respecter en elle.

Supposons qu'après avoir ainsi souillé la personne de votre maîtresse, vous ayiez obtenu sur vous-même l'étrange victoire dont vous vous vantez, et que vous en ayiez le mérite, l'avez-vous obtenue sur elle, sur ses désirs, sur ses sens même ? Vous vous vantez de l'avoir fait pâmer entre vos bras. Vous vous êtes donc ménagé le sot plaisir de la voir pâmer seule. Et c'était-là l'épargner selon

vous ? non c'était l'avilir. Elle est plus méprisable que si vous en eussiez joui. Voudriez-vous d'une femme qui serait sortie ainsi des mains d'un autre ? Vous appelez pourtant tout cela des sacrifices à la vertu. Il faut que vous ayiez d'étranges idées de cette vertu dont vous parlez, et qui ne vous laisse pas même le moindre scrupule d'avoir déshonoré la fille d'un homme dont vous mangiez le pain. Vous n'adoptez pas les maximes de l'Héloïse; vous vous piquez de les braver. Il est faux selon vous, qu'on ne doit rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. En accordant aux vôtres tout ce qui peut vous rendre coupable, vous ne leur refusiez que ce qui pouvait vous excuser. Votre exemple, supposé vrai, ne fait point contre la maxime; il la confirme.

Ce joli conte est suivi d'un autre plus vraisemblable, mais que le premier me rend bien suspect. Vous voulez avec l'art de votre âge, émouvoir mon amour-propre, et me forcer, au moins par bienséance, à m'intéresser pour vous. Voilà, Monsieur, de tous les pièges qu'on peut me tendre, celui dans lequel on me prend le moins, surtout quand on le tend aussi peu finement. Il y aurait de l'hu-

meur à vous blâmer de la manière dont vous dites avoir soutenu ma cause, et même une sorte d'ingratitude à ne vous en pas savoir gré. Cependant, Monsieur, mon livre ayant été condamné par votre parlement, vous ne pouviez mettre trop de modestie et de circonspection à le défendre, et vous ne devez pas me faire une obligation personnelle envers vous, d'une justice que vous avez dû rendre à la vérité, ou à ce qui vous a paru l'être. Si j'étais sûr que les choses se fussent passées comme vous me le marquez, je croirais devoir vous dédommager, si je pouvais, d'un préjudice dont je serais, en quelque manière, la cause. Mais cela ne m'engagerait pas à vous recommander sans vous connaître, préférablement à beaucoup de gens de mérite que je connais, sans pouvoir les servir; et je me garderais de vous procurer des élèves, surtout s'ils avaient des sœurs, sans autre garant de leur bonne éducation, que ce que vous m'avez appris de vous, et la pièce de vers que vous m'avez envoyée. Le libraire à qui vous l'avez présentée a eu tort de vous répondre aussi brutalement qu'il l'a fait; et l'ouvrage du côté de la composition

n'est pas aussi mauvais qu'il l'a paru croire. Les vers sont faits avec facilité ; il y en a de très-bons parmi beaucoup d'autres faibles et peu corrects. Du reste il y regne plutôt un ton de déclamation, qu'une certaine chaleur d'ame. *Zamon* se tue en acteur de tragédie : cette mort ne persuade, ni ne touche ; tous les sentimens sont tirés de la nouvelle Héloïse, on en trouve à peine un qui vous appartienne, ce qui n'est pas un grand signe de la chaleur de votre cœur, ni de la vérité de l'histoire. D'ailleurs si le libraire avait tort dans un sens, il avait bien raison dans un autre, auquel vraisemblablement il ne songeait pas. Comment un homme qui se pique de vertu, peut-il vouloir publier une pièce d'où résulte la plus pernicieuse morale, une pièce pleine d'images licencieuses que rien n'épure, une pièce qui tend à persuader aux jeunes personnes que les privautés des amans sont sans conséquence, et qu'on peut toujours s'arrêter où l'on veut ; maxime aussi fausse que dangereuse, et propre à détruire toute pudeur, toute honnêteté, toute retenue, entre les deux sexes. Monsieur, si vous n'êtes pas un homme sans mœurs, sans principes, vous ne ferez

jamais imprimer vos vers, quoique passables, sans un correctif suffisant pour en empêcher le mauvais effet.

Vous avez des talens, sans doute, mais vous n'en faites pas un usage qui porte à les encourager. Puissiez-vous, Monsieur, en faire un meilleur dans la suite, qui ne vous attire ni regrets à vous-même, ni le blâme des honnêtes gens. Je vous salue de tout mon cœur.

P. S. Si vous aviez un besoin pressant des deux louis que vous demandiez au libraire, je pourrais en disposer sans m'incommoder beaucoup. Parlez-moi naturellement ; ce ne serait pas vous en faire un don, ce serait seulement payer vos vers au prix que vous y aviez mis vous-même.

A M. D.

Strasbourg, le 5 novembre 1765.

JE suis arrivé, mon cher hôte, à Strasboug samedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal et de la fatigue, que par la fièvre et une chaleur d'en-

trailles qui s'y sont jointes. Il m'est aussi impossible d'aller maintenant à Potsdam qu'à la Chine, et je ne sais plus trop ce que je vais devenir ; car probablement on ne me laissera pas long-temps ici. Quand on est une fois au point où je suis, on n'a plus de projets à faire ; il ne reste qu'à se résoudre à toutes choses, et plier la tête sous le pesant joug de la nécessité.

J'ai écrit à milord *Maréchal* ; je voudrais attendre ici sa réponse. Si l'on me chasse, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelque humanité, quelque hospitalité : si je n'en trouve plus nulle part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en passer. Bonjour, non plus mon hôte, mais toujours ami. *George Keith* et vous m'attachez encore à la vie. De tels liens ne se rompent pas aisément. Je vous embrasse.

AU MÊME.

Strasbourg, le 10 novembre 1765.

Rassurez-vous, mon cher hôte, et rassurez nos amis sur les dangers auxquels vous me croyez exposé. Je ne reçois ici que

des marques de bienveillance, et tout ce qui commande dans la ville, et dans la province, paraît s'accorder à me favoriser. Sur ce que m'a dit M. le *Maréchal*, que je vis hier, je dois me regarder comme aussi en sureté à Strasbourg qu'à Berlin. M. *Fischer* m'a servi avec toute la chaleur et tout le zèle d'un ami, et il a eu le plaisir de trouver tout le monde aussi bien disposé qu'il pouvait le désirer. On me fait appercevoir bien agréablement que je ne suis plus en Suisse.

Je n'ai que le temps de vous marquer ce mot pour vous rassurer sur mon compte.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DAVID HUME.

Strasbourg, le 4 décembre 1765.

Vos bontés, Monsieur, me pénètrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponse que je puisse faire à vos offres, est de les accepter, et je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour aller me jetter entre vos bras. C'est le conseil de milord *Maréchal*, mon protecteur, mon ami, mon

père ; c'est celui de madame de * * *, dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console ; enfin, j'ose dire que c'est celui de mon cœur qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre de mes contemporains, dont la bonté surpasse la gloire. Je soupire après une retraite solitaire et libre où je puisse finir mes jours en paix. Si vos sous bienfesans me la procurent, je jouirai tout ensemble et du seul bien que mon cœur désire, et du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

A M. D'IVERNOIS.

Paris, le 18 décembre 1765.

Avant hier soir, Monsieur, j'arrivai ici très-fatigué, très-malade, ayant le plus grand besoin de repos. Je n'y suis point incognito, et je n'ai pas besoin d'y être. Je ne me suis jamais caché, et je ne veux pas commencer. Comme j'ai pris mon parti sur les injustices des hommes, je les mets au pis sur toutes choses, et je m'attends à tout de leur part, même quelquefois à ce qui est bien. J'ai écrit

en effet la lettre à M. le bailli de Nidau ; mais la copie que vous m'avez envoyée, est pleine de contre-sens ridicules et de fautes épouvantables. On voit de quelle boutique elle vient. Ce n'est pas la première fabrication de cette espèce, et vous pouvez croire que des gens si fiers de leurs iniquités, ne sont guère honteux de leurs falsifications. Il court ici des copies plus fidelles de cette lettre qui viennent de Berne, et qui font assez d'effet; M. le *Dauphin* lui-même, à qui on l'a lue dans son lit de mort, en a paru touché, et a dit là-dessus des choses qui feraient bien rougir mes persécuteurs s'ils les savaient, et qu'ils fussent gens à rougir de quelque chose.

Vous pouvez m'écrire ouvertement chez Madame *Duchesne* où je suis toujours. Cependant j'apprends à l'instant que M. le prince de *Conti* a eu la bonté de me faire préparer un logement au Temple, et qu'il désire que je l'aille occuper. Je ne pourrai guère me dispenser d'accepter cet honneur ; mais malgré mon délogement, vos lettres sous la même adresse me parviendront également.

AU MÊME.

Paris, le 30 décembre 1765.

JE reçois, mon bon ami, votre lettre du 23. Je suis très-fâché que vous n'ayiez pas été voir M. de *Voltaire*. Avez-vous pu penser que cette démarche me ferait de la peine ? Que vous connaissez mal mon cœur ! Eh, plût à DIEU qu'une heureuse réconciliation entre vous, opérée par les soins de cet homme illustre, me fesant oublier tous ses torts, me livrât sans mélange à mon admiration pour lui ! Dans les temps où il m'a le plus cruellement traité, j'ai toujours eu beaucoup moins d'aversion pour lui que d'amour pour mon pays. Quel que soit l'homme qui vous rendra la paix et la liberté, il me sera toujours cher et respectable. Si c'est *Voltaire*, il pourra du reste me faire tout le mal qu'il voudra ; mes vœux constans jusqu'à mon dernier soupir, seront pour son bonheur et pour sa gloire.

Laissez menacer les J.... ; *tel fiert qui ne tue pas*. Votre sort est presque entre les mains de M. de *Voltaire* ; s'il est pour vous,

les J.... ... vous feront fort peu de mal. Je vous conseille et vous exhorte, après que vous l'aurez suffisamment sondé, de lui donner votre confiance. Il n'est pas croyable que, pouvant être l'admiration de l'univers, il veuille en devenir l'horreur. Il sent trop bien l'avantage de sa position pour ne pas la mettre à profit pour sa gloire. Je ne puis penser qu'il veuille, en vous trahissant, se couvrir d'infamie. En un mot, il est votre unique ressource; ne vous l'ôtez pas. S'il vous trahit, vous êtes perdu, je l'avoue; mais vous l'êtes également s'il ne se mêle pas de vous. Livrez-vous donc à lui rondement et franchement; gagnez son cœur par cette confiance. Prêtez-vous à tout accommodement raisonnable. Assurez les lois et la liberté; mais sacrifiez l'amour-propre à la paix. Sur-tout aucune mention de moi, pour ne pas aigrir ceux qui me haïssent, et si M. de *Voltaire* vous sert comme il le doit, s'il entend sa gloire, comblez-le d'honneurs, et consacrez à Apollon pacificateur, *Phœbo pacatori*, la médaille que vous m'aviez destinée.

AU MÊME.

Chiswick, le 29 janvier 1766.

JE suis arrivé heureusement dans ce pays ; j'y ai été accueilli, et j'en suis très-content : mais ma santé, mon humeur, mon état demandent que je m'éloigne de Londres ; et pour ne plus entendre parler, s'il est possible, de mes malheurs, je vais dans peu me confiner dans le pays de Galles. Puissé-je y mourir en paix ! c'est le seul vœu qui me reste à faire. Je vous embrasse tendrement.

A M. HUME.

Wootton, le 22 mars 1766.

Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je suis arrivé au lieu de ma destination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve ; il faudrait connaître le lieu et lire dans mon cœur. Vous y devez lire au moins les sentimens qui vous regardent et que vous avez si bien mérités. Si je vis dans cet agréable asile aussi heureux

que je l'espère, une des douceurs de ma vie sera de penser que je vous les dois. Faire un homme heureux c'est mériter de l'être. Puissiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi ! Seul, j'aurais pu trouver de l'hospitalité, peut-être ; mais je ne l'aurais jamais aussi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conservez-la moi toujours, mon cher Patron ; aimez-moi pour moi qui vous dois tant ; pour vous-même ; aimez-moi pour le bien que vous m'avez fait. Je sens tout le prix de votre sincère amitié ; je la désire ardemment ; j'y veux répondre par toute la mienne, et je sens dans mon cœur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'est pas non plus sans quelque prix. Comme, pour des raisons dont nous avons parlé, je ne veux rien recevoir par la poste, je vous prie, lorsque vous ferez la bonne œuvre de m'écrire, de remettre votre lettre à M. *Davenport*. L'affaire de ma voiture n'est pas arrangée, parce que je sais qu'on m'en a imposé : c'est une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé, je vous conseille de quitter une fois pour toutes,

ces petites ruses qui ne peuvent avoir un bon principe quand elles se tournent en piéges contre la simplicité. Je vous embrasse, mon cher Patron, avec le même cœur que j'espère et désire trouver en vous.

AU MÊME.

Wootton, le 29 mars 1766.

Vous avez vu, mon cher Patron, par la lettre que M. *Davenport* a dû vous remettre, combien je me trouve ici placé selon mon goût. J'y serais peut-être plus à mon aise si l'on y avait pour moi moins d'attentions; mais les soins d'un si galant homme sont trop obligeans pour s'en fâcher; et, comme tout est mêlé d'inconvéniens dans la vie, celui d'être trop bien est un de ceux qui se tolèrent le plus aisément. J'en trouve un plus grand à ne pouvoir me faire bien entendre des domestiques, ni surtout entendre un mot de ce qu'ils me disent. Heureusement mademoiselle *le Vasseur* me sert d'interprète, et ses doigts parlent mieux que ma langue. Je trouve même à mon ignorance un avantage qui

pourra faire compensation, c'est d'écarter les oisifs en les ennuyant. J'ai eu hier la visite de M. le Ministre, qui voyant que je ne lui parlais que français, n'a pas voulu me parler anglais, de sorte que l'entrevue s'est passée à-peu-près sans mot dire. J'ai pris goût à l'expédient; je m'en servirai avec tous mes voisins, si j'en ai; et dussé-je apprendre l'anglais, je ne leur parlerai que français, sur-tout si j'ai le bonheur qu'ils n'en sachent pas un mot. C'est à-peu-près la ruse des singes qui, disent les Nègres, ne veulent pas parler, quoiqu'ils le puissent, de peur qu'on ne les fasse travailler.

Il n'est point vrai du tout que je sois convenu avec M. *Gosset* de recevoir un modèle en présent. Au contraire, je lui en demandai le prix, qu'il me dit être d'une guinée et demie, ajoutant qu'il m'en voulait faire la galanterie, ce que je n'ai point accepté. Je vous prie donc de vouloir bien lui payer le modèle en question, que M. *Davenport* aura la bonté de vous rembourser. S'il n'y consent pas, il faut le lui rendre et le faire acheter par une autre main. Il est destiné pour M. du *Peyrou*, qui depuis long-temps

désire avoir mon portrait, et en a fait faire un en miniature qui n'est point du tout ressemblant. Vous êtes pourvu mieux que lui, mais je suis fâché que vous m'ayiez ôté par une diligence aussi flatteuse le plaisir de remplir le même devoir envers vous. Ayez la bonté, mon cher Patron, de faire remettre ce modèle à MM. *Guinand* et *Hankey*, *Little St Helen's Bishopsgate-Street*, pour l'envoyer à M. du *Peyron* par la première occasion sure. Il gèle ici depuis que j'y suis ; il a neigé tous les jours ; le vent coupe le visage : malgré cela, j'aimerais mieux habiter le trou d'un des lapins de cette garenne que le plus bel appartement de Londres. Bonjour, mon cher Patron, je vous embrasse de tout mon cœur.

A MILORD ***.

7 avril 1766.

CE n'est plus de mon chien qu'il s'agit, milord, c'est de moi-même. Vous verrez par la lettre ci-jointe pourquoi je souhaite qu'elle

paraisse dans les papiers publics, sur-tout dans le *St James Chronicle*, s'il est possible. Cela ne sera pas aisé, selon mon opinion, ceux qui m'entourent de leurs embûches ayant ôté à mes vrais amis et à moi-même tout moyen de faire entendre la voix de la vérité. Cependant, il convient que le public apprenne qu'il y a des traîtres secrets qui, sous le masque d'une amitié perfide, travaillent sans relâche à me déshonorer. Une fois averti, si le public veut encore être trompé, qu'il le soit. Je n'aurai plus rien à lui dire. J'ai cru, Milord, qu'il ne serait pas au-dessous de vous de m'accorder votre assistance en cette occasion. A notre première entrevue, vous jugerez si je la mérite, et si j'en ai besoin. En attendant, ne dédaignez pas ma confiance, on ne m'a pas appris à la prodiguer ; les trahisons que j'éprouve doivent lui donner quelque prix.

A L'AUTEUR

Du Saint-James Chronicle.

Wootton, le 7 avril 1766.

Vous avez manqué, Monsieur, au respect que tout particulier doit aux têtes couronnées, en attribuant publiquement au roi de Prusse une lettre pleine d'extravagance et de méchanceté, dont par cela seul vous deviez savoir qu'il ne pouvait être l'auteur. Vous avez même osé transcrire sa signature, comme si vous l'aviez vue écrite de sa main. Je vous apprends, Monsieur, que cette lettre a été fabriquée à Paris, et ce qui navre et déchire mon cœur, que l'imposteur a des complices en Angleterre.

Vous devez au roi de Prusse, à la vérité, à moi, d'imprimer la lettre que je vous écris et que je signe, en réparation d'une faute que vous vous reprocheriez sans doute, si vous saviez de quelles noirceurs vous vous rendez l'instrument. Je vous fais, Monsieur, mes sincères salutations.

A LORD ***.

Wootton, le 19 avril 1766.

JE ne saurais, Milord, attendre votre retour à Londres, pour vous faire les remercîemens que je vous dois. Vos bontés m'ont convaincu que j'avais eu raison de compter sur votre générosité. Pour excuser l'indiscrétion qui m'y a fait recourir, il suffit de jeter un coup d'œil sur ma situation. Trompé par des traîtres qui, ne pouvant me déshonorer dans les lieux où j'avais vécu, m'ont entraîné dans un pays où je suis inconnu et dont j'ignore la langue, afin d'y exécuter plus aisément leur abominable projet, je me trouve jeté dans cette île après des malheurs sans exemple. Seul, sans appui, sans amis, sans défense, abandonné à la témérité des jugemens publics, et aux effets qui en sont la suite ordinaire, sur-tout chez un peuple qui naturellement n'aime pas les étrangers, j'avais le plus grand besoin d'un protecteur qui ne dédaignât pas ma confiance; et où pouvais-je mieux le chercher que parmi cette illustre noblesse à laquelle je me plaisais à rendre honneur, ayant de penser qu'un jour j'aurais

besoin d'elle pour m'aider à défendre le mien ?

Vous me dites, Milord, qu'après s'être un peu amusé, votre public rend ordinairement justice ; mais c'est un amusement bien cruel, ce me semble, que celui qu'on prend aux dépens des infortunés, et ce n'est pas assez de finir par rendre justice, quand on commence par en manquer. J'apportais au sein de votre nation deux grands droits qu'elle eût dû respecter davantage ; le droit sacré de l'hospitalité, et celui des égards que l'on doit aux malheureux ; j'y apportais l'estime universelle et le respect même de mes ennemis. Pourquoi m'a-t-on dépouillé chez vous de tout cela ? Qu'ai-je fait pour mériter un traitement si cruel ? En quoi me suis-je mal conduit à Londres, où l'on me traitait si favorablement avant que j'y fusse arrivé ? Quoi, Milord ! des diffamations secrètes qui ne devraient produire qu'une juste horreur pour les fourbes qui les répandent, suffiraient pour détruire l'effet de cinquante ans d'honneur et de mœurs honnêtes ! Non, les pays où je suis connu ne me jugeront point d'après votre public mal instruit ; l'Europe entière continuera de me rendre la justice qu'on me refuse en Angleterre, et l'éclatant accueil que, malgré

malgré le décret, je viens de recevoir à Paris à mon passage, prouve que par-tout où ma conduite est connue, elle m'attire l'honneur qui m'est dû. Cependant si le public français eût été aussi prompt à mal juger que le vôtre, il en eût eu le même sujet. L'année dernière on fit courir à Genève un libelle (*) affreux sur ma conduite à Paris. Pour toute réponse, je fis imprimer ce libelle à Paris même. Il y fut reçu comme il méritait de l'être, et il semble que tout ce que les deux sexes ont d'illustre et de vertueux dans cette capitale, ait voulu me venger par les plus grandes marques d'estime, des outrages de mes vils ennemis.

Vous direz, Milord, qu'on me connaît à Paris et qu'on ne me connaît pas à Londres; voilà précisément de quoi je me plains. On n'ôte point à un homme d'honneur, sans le connaître et sans l'entendre, l'estime publique dont il jouit. Si jamais je vis en Angleterre aussi long-temps que j'ai vécu en France, il faudra bien qu'enfin votre public me rende son estime; mais quel gré lui en saurai-je, lorsque je l'y aurai forcé?

Pardonnez, Milord, cette longue lettre;

(*) *Sentiment des citoyens.*

me pardonneriez-vous mieux d'être indifférent à ma réputation dans votre pays ? Les Anglais valent bien qu'on soit fâché de les voir injustes et qu'afin qu'ils cessent de l'être, on leur fasse sentir combien ils le sont. Milord, les malheureux sont malheureux par tout. En France on les décrète ; en Suisse on les lapide ; en Angleterre on les déshonore : c'est leur vendre cher l'hospitalité.

A MADAME DE LUZE.

Wootton, le 10 mai 1766.

Suis-je assez heureux, Madame, pour que vous pensiez quelquefois à mes torts, et pour que vous me sachiez mauvais gré d'un si long silence ? J'en serais trop puni si vous n'y étiez pas sensible ; dans le tumulte d'une vie orageuse, combien j'ai regretté les douces heures que je passais avec vous ! combien de fois les premiers momens du repos après lequel je soupirais, ont été consacrés d'avance au plaisir de vous écrire ! J'ai maintenant celui de remplir cet engagement, et les agrémens du lieu que j'habite m'invitent à m'y occuper de vous,

Madame, et de M. de *Luze* qui m'en a fait trouver beaucoup à y venir. Quoique je n'aie point directement de ses nouvelles, j'ai su qu'il était arrivé à Paris en bonne santé, et j'espère qu'au moment où j'écris cette lettre, il est heureusement de retour près de vous. Quelque intérêt que je prenne à ses avantages je ne puis m'empêcher de lui envier celui-là ; et je vous jure, Madame, que cette paisible retraite perd pour moi beaucoup de son prix quand je songe qu'elle est à trois cents lieues de vous. Je voudrais vous la décrire avec tous ses charmes afin de vous tenter, je n'ose dire de m'y venir voir, mais de la venir voir, et moi j'en profiterais.

Figurez-vous, Madame, une maison seule, non fort grande, mais fort propre, bâtie à mi-côte sur le penchant d'un vallon dont la pente est assez interrompue pour laisser des promenades de plain-pied sur la plus belle pelouse de l'univers. Au devant de la maison règne une grande terrasse d'où l'œil suit, dans une demi-circonférence, quelques lieues d'un paysage formé de prairies, d'arbres, de fermes éparses, de maisons plus ornées, et bordée en forme de bassin par de côteaux élevés qui bornent agréablement la vue quand elle ne pour-

rait aller au-delà. Au fond du vallon, qui sert à la fois de garenne et de pâturage, on entend murmurer un ruisseau qui, d'une montagne voisine, vient couler parallèlement à la maison, et dont les petits détours, les cascades sont dans une telle direction, que des fenêtres et de la terrasse l'œil peut assez long-temps suivre son cours. Le vallon est garni par places, de rochers et d'arbres où l'on trouve des réduits délicieux, et qui ne laissent pas de s'éloigner assez de temps en temps du ruisseau, pour offrir sur ses bords des promenades commodes, à l'abri des vents et même de la pluie, en sorte que par les plus vilains temps du monde je vais tranquillement herboriser sous les roches avec les moutons et les lapins; mais, hélas! Madame, je ne trouve point de scordium.

Au bout de la terrasse à gauche sont les bâtimens rustiques et le potager, à droite sont des bosquets et un jet-d'eau. Derrière la maison est un pré entouré d'une lisière de bois, laquelle tournant au-de-là du vallon, couronne le parc, si l'on peut donner ce nom à une enceinte à laquelle on a laissé toutes les beautés de la nature. Ce pré mène, à travers un petit village qui dépend de la maison, à une montagne qui en est à une demi-

lieue, et dans laquelle sont diverses mines de plomb que l'on exploite. Ajoutez qu'aux environs on a le choix des promenades, soit dans des prairies charmantes, soit dans les bois, soit dans les jardins à l'anglaise, moins peignés, mais de meilleur goût que ceux des Français.

La maison, quoique petite, est très-logeable et bien distribuée. Il y a dans le milieu de la façade un avant-corps à l'anglaise, par lequel la chambre du maître de la maison, et la mienne qui est au-dessus, ont une vue de trois côtés. Son appartement est composé de plusieurs pièces sur le devant, et d'un grand sallon sur le derrière : le mien est distribué de même, excepté que je n'occupe que deux chambres entre lesquelles et le sallon est une espèce de vestibule ou d'antichambre fort singulière, éclairée par une large lanterne de vitrage au milieu du toit.

Avec cela, Madame, je dois vous dire qu'on fait ici bonne chère à la mode du pays, c'est-à-dire, simple et saine, précisément comme il me la faut. Le pays est humide et froid, ainsi les légumes ont peu de goût, le gibier aucun ; mais la viande y est excellente, le laitage abondant et bon. Le maître de cette

maison la trouve trop sauvage et s'y tient peu. Il en a de plus riantes qu'il lui préfère, et auxquelles je la préfère, moi, par la même raison. J'y suis non-seulement le maître, mais mon maître, ce qui est bien plus. Point de grand village aux environs ; la ville la plus voisine en est à deux lieues : par conséquent peu de voisins désœuvrés. Sans le ministre, qui m'a pris dans une affection singulière, je serais ici dix mois de l'année absolument seul.

Que pensez-vous de mon habitation, Madame ? la trouvez-vous assez bien choisie, et ne croyez-vous pas que pour en préférer une autre, il faille être ou bien sage ou bien fou ? Hé bien, Madame, il s'en prépare une peu loin du Biez, plus près du tertre, que je regretterai sans cesse, et où, malgré l'envie mon cœur habitera toujours. Je ne la regretterais pas moins quand celle-ci m'offrirait tous les autres biens possibles, excepté celui de vivre avec ses amis. Mais au reste, après vous avoir peint le beau côté, je ne veux pas vous dissimuler qu'il y en a d'autres, et que, comme dans toutes les choses de la vie, les avantages y sont mêlés d'inconvéniens. Ceux du climat sont grands ; il est tardif et froid ; le pays est beau, mais triste ; la nature y est

engourdie et paresseuse. A peine avons-nous déjà des violettes, les arbres n'ont encore aucunes feuilles, jamais on n'y entend de rossignols. Tous les signes du printemps disparaissent devant moi. Mais ne gâtons pas le tableau vrai que je viens de faire ; il est pris dans le point de vue où je veux vous montrer ma demeure, afin que vos idées s'y promènent avec plaisir. Ce n'est qu'auprès de vous, Madame, que je pouvais trouver une société préférable à la solitude. Pour la former dans cette province, il y faudrait transporter votre famille entière, une partie de Neuchatel, et presque tout Iverdun. Encore après cela, comme l'homme est insatiable, me faudrait-il vos bois, vos monts, vos vignes, enfin tout, jusqu'au lac et ses poissons. Bonjour, Madame; mille tendres salutations à M. de *Luze*. Parlez quelquefois avec madame de *Froment* et madame de *Sandoz* de ce pauvre exilé. Pourvu qu'il ne le soit jamais de vos cœurs, tout autre exil lui sera supportable.

A M. LE GÉNÉRAL CONWAY.

Le 12 mai 1766.

MONSIEUR,

VIVEMENT touché des grâces dont il plaît à S. M. de m'honorer, et de vos bontés qui me les ont attirées, j'y trouve dès à présent ce bien précieux à mon cœur, d'intéresser à mon sort le meilleur des rois et l'homme le plus digne d'être aimé de lui. Voilà, Monsieur, un avantage que je ne mériterai point de perdre; mais il faut vous parler avec la franchise que vous aimez. Après tant de malheurs, je me croyais préparé à tous les événemens possibles; il m'en arrive pourtant que je n'avais pas prévus, et qu'il n'est pas même permis à un honnête homme de prévoir. Ils m'en affectent d'autant plus cruellement; et le trouble où ils me jettent, m'ôtant la liberté d'esprit nécessaire pour me bien conduire, tout ce que me dit la raison dans un état aussi triste, est de suspendre ma résolution sur toute affaire importante, telle

qu'est pour moi celle dont il s'agit. Loin de me refuser aux bienfaits du roi par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrais à m'en glorifier ; et tout ce que j'y vois de pénible, est de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du public comme aux miens propres : mais lorsque je les recevrai je veux pouvoir me livrer tout entier aux sentimens qu'ils m'inspirent, et n'avoir le cœur plein que des bontés de S. M. et des vôtres : je ne crains pas que cette façon de penser les puisse altérer. Daignez donc, Monsieur, me les conserver pour des temps plus heureux. Vous connaîtrez alors que je n'ai différé de m'en prévaloir que pour tâcher de m'en rendre plus digne.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes très-humbles salutations et mon respect.

A M. HUME.

Le 23 juin 1766.

JE croyais que mon silence, interprété par votre conscience, en disait assez ; mais puisqu'il entre dans vos vues de ne pas l'entendre, je parlerai.

Je vous connais, Monsieur, et vous ne l'ignorez pas. Sans liaisons antérieures, sans querelles, sans démêlés, sans nous connaître autrement que par la réputation littéraire, vous vous empressez à m'offrir dans mes malheurs, vos amis et vos soins ; touché de votre générosité je me jette entre vos bras ; vous m'amenez en Angleterre, en apparence pour m'y procurer un asile, et en effet pour m'y déshonorer. Vous vous appliquez à cette noble œuvre avec un zèle digne de votre cœur, et avec un art digne de vos talens. Il n'en fallait pas tant pour réussir ; vous vivez dans le grand monde, et moi dans la retraite ; le public aime à être trompé, et vous êtes fait pour le tromper. Je connais pourtant un homme que vous ne tromperez pas, c'est vous-même. Vous savez avec quelle horreur mon cœur repoussa le premier soupçon de vos desseins. Je vous dis, en vous embrassant les yeux en larmes, que si vous n'étiez pas le meilleur des hommes, il faudrait que vous en fussiez le plus noir. En pensant à votre conduite secrète, vous vous direz quelquefois que vous n'êtes pas le meilleur des hommes ; et je doute qu'avec cette idée vous en soyiez jamais le plus heureux.

Je laisse un libre cours aux manœuvres de vos amis et aux vôtres, et je vous abandonne avec peu de regret, ma réputation durant ma vie, bien sûr qu'un jour on nous rendra justice à tous deux. Quant aux bons offices en matière d'intérêt avec lesquels vous vous masquez, je vous en remercie et vous en dispense. Je me dois de n'avoir plus de commerce avec vous, et de n'accepter, pas même à mon avantage, aucune affaire dont vous soyiez le médiateur. Adieu, Monsieur, je vous souhaite le plus vrai bonheur; mais comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, voici la dernière lettre que vous recevrez de moi.

A M. DAVENPORT.

Wootton, le 2 juillet 1766.

Je vous dois, Monsieur, toutes sortes de déférences; et puisque M. *Hume* demande absolument une explication, peut-être la lui dois-je aussi; il l'aura donc, c'est sur quoi vous pouvez compter : mais j'ai besoin de quelques jours pour me remettre; car en vérité les forces me manquent tout-à-fait.

Mille très-humbles salutations.

A M. DAVID HUME.

Wootton, le 10 juillet 1766.

JE suis malade, Monsieur, et peu en état d'écrire ; mais vous voulez une explication, il faut vous la donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long-temps ; vous n'en voulûtes point alors, je me tus ; vous la voulez aujourd'hui, je vous l'envoie. Elle sera longue, j'en suis fâché ; mais j'ai beaucoup à dire, et je n'y veux pas revenir à deux fois.

Je ne vis point dans le monde ; j'ignore ce qui s'y passe : je n'ai point de parti, point d'associé, point d'intrigue : on ne me dit rien, je ne sais que ce que je sens ; mais comme on me le fait bien sentir, je le sais bien. Le premier soin de ceux qui trament des noirceurs est de se mettre à couvert des preuves juridiques ; il ne serait pas bon leur intenter procès. La conviction intérieure admet un autre genre de preuves qui règlent les sentimens d'un honnête homme. Vous saurez sur quoi sont fondés les miens.

Vous demandez avec beaucoup de confiance qu'on

qu'on vous nomme votre accusateur. Cet accusateur, Monsieur, est le seul homme au monde qui, déposant contre vous, pouvait se faire écouter de moi ; c'est vous-même. Je vais me livrer sans réserve et sans crainte à mon caractère ouvert ; ennemi de tout artifice, je vous parlerai avec la même franchise que si vous étiez un autre en qui j'eusse toute la confiance que je n'ai plus en vous. Je vous ferai l'histoire des mouvemens de mon ame et de ce qui les a produits, et nommant M. *Hume* en tierce personne, je vous ferai juge vous-même de ce que je dois penser de lui. Malgré la longueur de ma lettre, je n'y suivrai point d'autre ordre que celui de mes idées ; commençant par les indices et finissant par la démonstration.

Je quittais la Suisse, fatigué de traitemens barbares, mais qui du moins ne mettaient en péril que ma personne et laissaient mon honneur en sureté. Je suivais les mouvemens de mon cœur pour aller joindre milord *Maréchal*, quand je reçus à Strasbourg de M. *Hume* l'invitation la plus tendre de passer avec lui en Angleterre, où il me promettait l'accueil le plus agréable, et plus de tranquillité que je n'y en ai trouvé. Je balançai entre l'ancien

ami et le nouveau, j'eus tort; je préférai ce dernier, j'eus plus grand tort: mais le désir de connaître par moi-même une nation célèbre dont on me disait tant de mal et tant de bien, l'emporta; sûr de ne pas perdre *George Keith*, j'étais flatté d'acquérir *David Hume*. Son mérite, ses rares talens, l'honnêteté bien établie de son caractère, me fesaient désirer de joindre son amitié à celle dont m'honorait son illustre compatriote; et je me fesais une sorte de gloire de montrer un bel exemple aux gens de lettres, dans l'union sincère de deux hommes dont les principes étaient si différens.

Avant l'invitation du roi de Prusse et de milord *Maréchal*, incertain sur le lieu de ma retraite, j'avais demandé et obtenu par mes amis un passeport de la cour de France, dont je me servis pour aller à Paris joindre M. *Hume*. Il vit, et vit trop peut-être, l'accueil que je reçus d'un grand prince, et j'ose dire, du public. Je me prêtai par devoir, mais avec répugnance à cet éclat, jugeant combien l'envie de mes ennemis en serait irritée. Ce fut un spectacle bien doux pour moi que l'augmentation sensible de bienveillance pour M. *Hume*, que la bonne œuvre qu'il allait

faire produisit dans tout Paris. Il devait en être touché comme moi ; je ne sais s'il le fut de la même manière.

Nous partons avec un de mes amis qui presque uniquement pour moi fesait le voyage d'Angleterre. En débarquant à Douvres, transporté de toucher enfin cette terre de liberté et d'y être amené par cet homme illustre, je lui saute au cou, je l'embrasse étroitement sans rien dire ; mais en couvrant son visage de baisers et de larmes qui parlaient assez. Ce n'est pas la seule fois ni la plus remarquable où il ait pu voir en moi les saisissemens d'un cœur pénétré. Je ne sais ce qu'il fait de ces souvenirs, s'ils lui viennent ; j'ai dans l'esprit qu'il en doit quelquefois être importuné.

Nous sommes fêtés arrivant à Londres. On s'empresse dans tous les états à me marquer de la bienveillance et de l'estime. M. *Hume* me présente de bonne grâce à tout le monde : il était naturel de lui attribuer, comme je fesais, la meilleure partie de ce bon accueil : mon cœur était plein de lui ; j'en parlais à tout le monde, j'en écrivais à tous mes amis ; mon attachement pour lui prenait chaque jour de nouvelles forces ; le sien paraissait pour moi

des plus tendres, et il m'en a quelquefois donné des marques dont je me suis senti très-touché. Celle de faire faire mon portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. Cette fantaisie me parut trop affichée, et j'y trouvai je ne sais quel air d'ostentation qui ne me plut pas. C'est tout ce que j'aurais pu passer à M. *Hume* s'il eût été homme à jeter son argent par les fenêtres, et qu'il eût eu dans une galerie tous les portraits de ses amis. Au reste, j'avouerai sans peine qu'en cela je puis avoir tort.

Mais ce qui me parut un acte d'amitié et et de générosité des plus vrais et des plus estimables, des plus dignes en un mot de M. *Hume*, ce fut le soin qu'il prit de solliciter pour moi de lui-même une pension du roi, à laquelle je n'avais assurément aucun droit d'aspirer. Témoin du zèle qu'il mit à cette affaire, j'en fus vivement pénétré: rien ne pouvait plus me flatter qu'un service de cette espèce, non pour l'intérêt assurément; car trop attaché peut-être à ce que je possède, je ne sais point désirer ce que je n'ai pas; et ayant par mes amis et par mon travail du pain suffisamment pour vivre, je n'ambitionne rien de plus: mais l'honneur de rece-

voir des témoignages de bonté, je ne dirai pas d'un si grand monarque, mais d'un si bon père, d'un si bon mari, d'un si bon maître, d'un si bon ami, et sur-tout d'un si honnête homme, m'affectait sensiblement ; et quand je considérais encore dans cette grâce que le ministre qui l'avait obtenue était la probité vivante, cette probité si utile aux peuples, et si rare dans son état, je ne pouvais que me glorifier d'avoir pour bienfaiteurs trois des hommes du monde que j'aurais le plus désirés pour amis. Aussi, loin de me refuser à la pension offerte, je ne mis pour l'accepter qu'une condition nécessaire, savoir un consentement dont, sans manquer à mon devoir, je ne pouvais me passer.

Honoré des empressemens de tout le monde, je tâchais d'y répondre convenablement. Cependant ma mauvaise santé et l'habitude de vivre à la campagne me firent trouver le séjour de la ville incommode. Aussitôt les maisons de campagne se présentent en foule ; on m'en offre à choisir dans toutes les provinces. M. *Hume* se charge des propositions, il me les fait ; il me conduit même à deux ou trois campagnes voisines ; j'hésite long-temps sur le choix ; il augmentait cette

incertitude. Je me détermine enfin pour cette province, et d'abord M. *Hume* arrange tout; les embarras s'applanissent; je pars, j'arrive dans cette habitation solitaire, commode, agréable : le maître de la maison prévoit tout, pourvoit à tout; rien ne manque. Je suis tranquille, indépendant; voilà le moment si désiré où tous mes maux doivent finir. Non, c'est là qu'ils commencent, plus cruels que je ne les avais encore éprouvés.

J'ai parlé jusqu'ici d'abondance de cœur, et rendant avec le plus grand plaisir justice aux bons offices de M. *Hume*. Que ce qui me reste à dire, n'est-il de même nature? Rien ne me coûtera jamais de ce qui pourra l'honorer. Il n'est permis de marchander sur le prix des bienfaits que quand on nous accuse d'ingratitude, et M. *Hume* m'en accuse aujourd'hui. J'oserai donc faire une observation qu'il rend nécessaire. En appréciant ses soins par la peine et le temps qu'ils lui coûtaient, ils étaient d'un prix inestimable, encore plus par sa bonne volonté; pour le bien réel qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'apparence que de poids. Je ne venais point comme un mendiant quêter du pain en Angleterre, j'y apportais le mien; j'y venais absolument chercher un

asile, et il est ouvert à tout étranger. D'ailleurs je n'y étais point tellement inconnu, qu'arrivant seul j'eusse manqué d'assistance et de services. Si quelques personnes m'ont recherché pour M. *Hume*, d'autres aussi m'ont recherché pour moi; et, par exemple, quand M. *Davenport* voulut bien m'offrir l'asile que j'habite, ce ne fut pas pour lui qu'il ne connaissait point, et qu'il vit seulement pour le prier de faire et d'appuyer son obligeante proposition. Ainsi quand M. *Hume* tâche aujourd'hui d'aliéner de moi cet honnête homme, il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné. Tout ce qui s'est fait de bien se serait fait sans lui à-peu-près de même, et peut-être mieux; mais le mal ne se fût point fait: car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre? pourquoi ces ennemis sont-ils précisément les amis de M. *Hume*? qui est-ce qui a pu m'attirer leur inimitié? ce n'est pas moi qui ne les vis de ma vie et qui ne les connais pas; je n'en aurais aucun si j'y étais venu seul.

J'ai parlé jusqu'ici de faits publics et notoires, qui par leur nature et par ma reconnaissance ont eu le plus grand éclat. Ceux qui me restent à dire sont non-seulement particu-

liers, mais secrets, du moins dans leur cause; et l'on a pris toutes les mesures possibles pour qu'ils restassent cachés au public; mais bien connus de la personne intéressée ils n'en opèrent pas moins sa propre conviction.

Peu de temps après notre arrivée à Londres, j'y remarquai dans les esprits, à mon égard, un changement sourd qui bientôt devint très-sensible. Avant que je vinsse en Angleterre, elle était un des pays de l'Europe où j'avais le plus de réputation, j'oserais presque dire de considération. Les papiers publics étaient pleins de mes éloges, et il n'y avait qu'un cri contre mes persécuteurs. Ce ton se soutint à mon arrivée; les papiers l'annoncèrent en triomphe: l'Angleterre s'honorait d'être mon refuge; elle en glorifiait avec justice ses lois et son gouvernement. Tout-à-coup et sans aucune cause assignable, ce ton change, mais si fort et si vîte que dans tous les caprices du public on n'en voit guère de plus étonnant. Le signal fut donné dans un certain *magasin* aussi plein d'inepties que de mensonges, où l'auteur bien instruit ou feignant de l'être me donnait pour fils de musicien. Dès ce moment les imprimés ne parlèrent plus de moi que d'une manière équivoque ou malhonnête.

Tout ce qui avait trait à mes malheurs était déguisé, altéré, présenté sous un faux jour, et toujours le moins à mon avantage qu'il était possible. Loin de parler de l'accueil que j'avais reçu à Paris et qui n'avait fait que trop de bruit, on ne supposait pas même que j'eusse osé paraître dans cette ville, et un des amis de M. *Hume* fut très-surpris quand je lui dis que j'y avais passé.

Trop accoutumé à l'inconstance du public pour m'en affecter encore, je ne laissais pas d'être étonné de ce changement si brusque, de ce concert si singulièrement unanime, que pas un de ceux qui m'avaient tant loué absent, ne parût, moi présent, se souvenir de mon existence. Je trouvais bizarre que précisément après le retour de M. *Hume*, qui a tant de crédit à Londres, tant d'influence sur les gens de lettres et les libraires, et de si grandes liaisons avec eux, sa présence eût produit un effet si contraire à celui qu'on en pouvait attendre ; que, parmi tant d'écrivains de toute espèce, pas un de ses amis ne se montrât le mien ; et l'on voyait bien que ceux qui parlaient de moi n'étaient pas ses ennemis, puisqu'en fesant sonner son caractère public, ils disaient que j'avais traversé la

France sous sa protection, à la faveur d'un passeport qu'il m'avait obtenu de la cour, et peu s'en fallait qu'ils ne fissent entendre que j'avais fait le voyage à sa suite et à ses frais.

Ceci ne signifiait rien encore et n'était que singulier ; mais ce qui l'était davantage fut que le ton de ses amis ne changea pas moins avec moi que celui du public. Toujours, (je me fais un plaisir de le dire) leurs soins, leurs bons offices ont été les mêmes, et très-grands en ma faveur ; mais loin de me marquer la même estime, celui sur-tout dont je veux parler et chez qui nous étions descendus à notre arrivée, accompagnait tout cela de propos si durs et quelquefois si choquans, qu'on eût dit qu'il ne cherchait à m'obliger que pour avoir droit de me marquer du mépris. Son frère, d'abord très-accueillant, très-honnête, changea bientôt avec si peu de mesure qu'il ne daignait pas même dans leur propre maison me dire un seul mot, ni me rendre le salut, ni aucun des devoirs que l'on rend chez soi aux étrangers. Rien cependant n'était survenu de nouveau que l'arrivée de *J. J. Rousseau* et de *David Hume* ; et certainement la cause de ces changemens ne vint pas de moi ; à moins que trop de simpli-

cité, de discrétion, de modestie, ne soit un moyen de mécontenter les Anglais.

Pour M. *Hume*, loin de prendre avec moi un ton révoltant, il donnait dans l'autre extrême. Les flagorneries m'ont toujours été suspectes. Il m'en a fait de toutes les façons, (*a*) au point de me forcer, n'y pouvant tenir davantage, à lui en dire mon sentiment. Sa conduite le dispensait fort de s'étendre en paroles; cependant, puisqu'il en voulait dire, j'aurais voulu qu'à toutes ces louanges fades il eût substitué quelquefois la voix d'un ami; mais je n'ai jamais trouvé dans son langage rien qui sentit la vraie amitié, pas même dans la façon dont il parlait de moi à d'autres en ma présence. On eût dit qu'en voulant me faire des patrons, il cherchait à m'ôter leur bienveillance, qu'il voulait plutôt que j'en fusse assisté qu'aimé; et j'ai quelquefois été surpris du tour révoltant qu'il don-

(*a*) J'en dirai seulement une qui m'a fait rire; c'était de faire en sorte, quand je venais le voir, que je trouvasse toujours sur sa table un tome de l'Héloïse; comme si je ne connaissais pas assez le goût de M. *Hume*, pour être assuré que, de tous les livres qui existent, l'Héloïse doit être pour lui le plus ennuyeux.

nait à ma conduite près des gens qui pouvaient s'en offenser. Un exemple éclaircira ceci. M. *Penneck* du Musæum, ami de milord *Maréchal* et pasteur d'une paroisse où l'on voulait m'établir, vient nous voir. M. *Hume*, moi présent, lui fait mes excuses de ne l'avoir pas prévenu ; le docteur *Maty*, lui dit-il, nous avait invités pour jeudi au Musæum où M. *Rousseau* devait vous voir; mais il préféra d'aller avec madame *Garrick* à la comédie : on ne peut pas faire tant de choses en un jour. Vous m'avouerez, Monsieur, que c'était-là une étrange façon de me capter la bienveillance de M. *Penneck*.

Je ne sais ce qu'avait pu dire en secret M. *Hume* à ses connaissances ; mais rien n'était plus bizarre que leur façon d'en user avec moi de son aveu, souvent même par son assistance. Quoique ma bourse ne fût pas vide, que je n'eusse besoin de celle de personne, et qu'il le sût très-bien, l'on eût dit que je n'étais là que pour vivre aux dépens du public, et qu'il n'était question que de me faire l'aumône, de manière à m'en sauver un peu l'embarras ; je puis dire que cette affectation continuelle et choquante est une des choses qui m'ont fait prendre le plus

en aversion le séjour de Londres Ce n'est surement pas sur ce pied qu'il faut présenter en Angleterre un homme à qui l'on veut attirer un peu de considération : mais cette charité peut être bénignement interprétée, et je consens qu'elle le soit. Avançons.

On répand à Paris une fausse lettre du roi de Prusse, à moi adressée, et pleine de la plus cruelle malignité. J'apprends avec surprise que c'est un M. *Walpole*, ami de M. *Hume*, qui répand cette lettre; je lui demande si cela est vrai; mais pour toute réponse il me demande de qui je le tiens. Un moment auparavant il m'avait donné une carte pour ce même M. *Walpole*, afin qu'il se chargeât de papiers qui m'importent, et que je veux faire venir de Paris en sureté.

J'apprends que le fils du jongleur *Tronchin*, mon plus mortel ennemi, est non-seulement l'ami, le protégé de M. *Hume*, mais qu'ils logent ensemble; et quand M. *Hume* voit que je sais cela, il m'en fait la confidence, m'assurant que le fils ne ressemble pas au père. J'ai logé quelques nuits dans cette maison chez M. *Hume* avec ma gouvernante; et à l'air, à l'accueil dont nous

ont honorés ses hôtesses, qui sont ses amies; j'ai jugé de la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas ressembler à son père, ont pu leur parler d'elle et de moi.

Ces faits combinés entr'eux, et avec une certaine apparence générale, me donnent insensiblement une inquiétude que je repousse avec horreur. Cependant les lettres que j'écris n'arrivent pas; j'en reçois qui ont été ouvertes, et toutes ont passé par les mains de M. *Hume*. Si quelqu'une lui échappe, il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir. Un soir, je vois encore chez lui une manœuvre de lettre dont je suis frappé. (*b*)

(*b*) Il faut dire ce que c'est que cette manœuvre. J'écrivais sur la table de M. *Hume*, en son absence, une réponse à une lettre que je venais de recevoir. Il arriva, très-curieux de savoir ce que j'écrivais et ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma lettre sans la lui montrer, et comme je la mettais dans ma poche, il la demanda avidement, disant qu'il l'enverra le lendemain jour de poste. La lettre reste sur sa table. Lord *Newnham* arrive. M. *Hume* sort un moment; je reprends ma lettre, disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord *Newnham* m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'ambassadeur de France, j'accepte. M. *Hume* rentre tandis que lord *Newnham*

Après le souper, gardant tous deux le silence au coin de son feu, je m'apperçois qu'il me fixe, comme il lui arrivait souvent, et d'une manière dont l'idée est difficile à rendre. Pour cette fois, son regard sec, ardent, moqueur, et prolongé, devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarrasser, j'essayai de le fixer à mon tour; mais en arrêtant mes yeux sur les siens, je sens un frémissement inexplicable, et bientôt je suis forcé de les baisser. La physionomie et le ton du bon *David* sont d'un bon homme, mais

fait son enveloppe, il tire son cachet; M. *Hume* offre le sien avec tant d'empressement qu'il faut s'en servir par préférence. On sonne, lord *Newnham* donne la lettre au laquais de M. *Hume* pour la remettre au sien qui attend en-bas avec son carrosse, afin qu'il la porte chez M. l'ambassadeur. A peine le laquais de M. *Hume* était hors de la porte que je me dis, je parie que le maître va le suivre : il n'y manqua pas. Ne sachant comment laisser seul milord *Newnham*, j'hésitai quelque temps avant que de suivre à mon tour M. *Hume;* je n'apperçus rien, mais il vit très-bien que j'étais inquiet. Ainsi, quoique je n'aie reçu aucune réponse à ma lettre, je ne doute pas qu'elle ne soit parvenue; mais je doute un peu, je l'avoue, qu'elle n'ait pas été lue auparavant.

où, grand Dieu ! ce bon homme, emprunte-t-il les yeux dont il fixe ses amis ?

L'impression de ce regard me reste et m'agite ; mon trouble augmente jusqu'au saisissement : si l'épanchement n'eût succédé, j'étouffais. Bientôt un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-même : enfin dans un transport que je me rappelle encore avec délices, je m'élance à son cou, je le serre étroitement ; suffoqué de sanglots, inondé de larmes, je m'écrie d'une voix entrecoupée : *Non, non, David Hume n'est pas un traître ; s'il n'était le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir. David Hume* me rend poliment mes embrassemens, et tout en me frappant de petits coups sur le dos, me répète plusieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi, mon cher monsieur ! Eh mon cher monsieur ! Quoi donc, mon cher monsieur !* Il ne me dit rien de plus ; je sens que mon cœur se resserre ; nous allons nous coucher, et je pars le lendemain pour la province.

Arrivé dans cet agréable asile où j'étais venu chercher le repos de si loin, je devais le trouver dans une maison solitaire, commode, et riante, dont le maître homme d'esprit et

de mérite, n'épargnait rien de ce qui pouvait m'en faire aimer le séjour. Mais quel repos peut-on goûter dans la vie quand le cœur est agité! Troublé de la plus cruelle incertitude, et ne sachant que penser d'un homme que je devais aimer, je cherchais à me délivrer de ce doute funeste en rendant ma confiance à mon bienfaiteur. Car, pourquoi, par quel caprice inconcevable eût-il eu tant de zèle à l'extérieur pour mon bien-être avec des projets secrets contre mon honneur? Dans les observations qui m'avaient inquiété, chaque fait en lui-même était peu de chose, il n'y avait que leur concours d'étonnant; et peut-être instruit d'autres faits que j'ignorais, M. *Hume* pouvait-il, dans un éclaircissement, me donner une solution satisfesante. La seule chose inexplicable était qu'il se fût refusé à un éclaircissement que son honneur et son amitié pour moi rendaient également nécessaire. Je voyais qu'il y avait là quelque chose que je ne comprenais pas, et que je mourais d'envie d'entendre. Avant donc de me décider absolument sur son compte, je voulus faire un dernier effort et lui écrire pour le ramener, s'il se laissait séduire à mes ennemis, ou pour le

faire expliquer de manière ou d'autre. Je lui écrivis une lettre qu'il dut trouver fort naturelle (*c*) s'il était coupable, mais fort extraordinaire s'il ne l'était pas : car quoi de plus extraordinaire qu'une lettre pleine à la fois de gratitude sur ses services, et d'inquiétude sur ses sentimens, et où mettant, pour ainsi dire, ses actions d'un côté et ses intentions de l'autre, au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il m'avait données, je le prie de m'aimer à cause du bien qu'il m'avait fait ? Je n'ai pas pris mes précautions d'assez loin pour garder une copie de cette lettre ; mais, puisqu'il les a prises lui, qu'il la montre ; et quiconque la lira, y voyant un homme tourmenté d'une peine secrète, qu'il veut faire entendre et qu'il n'ose dire, sera curieux, je m'assure, de savoir quel éclaircissement cette lettre aura produit, surtout à la suite de la scène précédente. Aucun, rien du tout. M. *Hume* se contente, en réponse, de me parler des soins obligeans que M. *Davenport* se propose de prendre en ma

(*c*) Il paraît par ce qu'il m'écrit en dernier lieu qu'il est très-content de cette lettre, et qu'il la trouve fort bien.

faveur. Du reste, pas un mot sur le principal sujet de ma lettre, ni sur l'état de mon cœur dont il devait si bien voir le tourment. Je fus frappé de ce silence encore plus que je ne l'avais été de son flegme à notre dernier entretien. J'avais tort, ce silence était fort naturel après l'autre, et j'aurais dû m'y attendre. Car quand on a osé dire en face à un homme, *je suis tenté de vous croire un traître*, et qu'il n'a pas la curiosité de vous demander *sur quoi*, l'on peut compter qu'il n'aura pareille curiosité de sa vie; et pour peu que les indices le chargent, cet homme est jugé.

Après la réception de sa lettre, qui tarda beaucoup, je pris enfin mon parti, et résolus de ne lui plus écrire. Tout me confirma bientôt dans la résolution de rompre avec lui tout commerce. Curieux au dernier point du détail de mes moindres affaires, il ne s'était pas borné à s'en informer de moi dans nos entretiens; mais j'appris qu'après avoir commencé par faire avouer à ma gouvernante qu'elle en était instruite, il n'avait pas laissé échapper avec elle un seul tête-à-tête sans l'interroger jusqu'à l'importunité sur mes occupations, sur mes ressources, sur mes amis,

sur mes connoissances, sur leurs noms, leur état, leur demeure; et avec une adresse jésuitique, il avait demandé séparément les mêmes choses à elle et à moi. On doit prendre intérêt aux affaires d'un ami, mais on doit se contenter de ce qu'il veut nous en dire, surtout quand il est aussi ouvert, aussi confiant que moi; et tout ce petit cailletage de commerce convient, on ne peut pas plus mal, à un philosophe.

Dans le même temps je reçois encore deux lettres qui ont été ouvertes : l'une de M. *Boswell*, dont le cachet était en si mauvais état que M. *Davenport*, en la recevant, le fit remarquer au laquais de M. *Hume*; et l'autre de M. d'*Ivernois*, dans un paquet de M. *Hume*, laquelle avait été recachetée au moyen d'un fer chaud qui, maladroitement appliqué, avait brûlé le papier autour de l'empreinte. J'écrivis à M. *Davenport* pour le prier de garder par devers lui toutes les lettres qui lui seraient remises pour moi, et de n'en remettre aucune à personne, sous quelque prétexte que ce fût. J'ignore si M. *Davenport*, bien éloigné de penser que cette précaution pût regarder M. *Hume*, lui montra ma lettre; mais je sais que tout disait à

celui-ci qu'il avait perdu ma confiance, et qu'il n'en allait pas moins son train sans s'embarrasser de la recouvrer.

Mais que devins-je lorsque je vis dans les papiers publics la prétendue lettre du roi de Prusse, que je n'avais pas encore vue; cette fausse lettre, imprimée en français et en anglais, donnée pour vraie, même avec la signature du roi, et lors que j'y reconnus la plume de M. d'*Alembert* aussi surement que si je la lui avais vu écrire?

A l'instant un trait de lumière vint m'éclairer sur la cause secrète du changement étonnant et prompt du public anglais à mon égard, et je vis à Paris le foyer du complot qui s'exécutait à Londres.

M. d'*Alembert*, autre ami très-intime de M. *Hume*, était depuis long-temps mon ennemi caché, et n'épiait que les occasions de me nuire sans se commettre; il était le seul des gens de lettres d'un certain nom et de mes anciennes connaissances, qui ne me fût point venu voir ou qui ne m'eût rien fait dire à mon dernier passage à Paris. Je connaissais ses dispositions secrètes, mais je m'en inquiétais peu, me contentant d'en avertir mes amis dans l'occasion. Je me souviens qu'un

jour, questionné sur son compte par M. *Hume*, qui questionna de même ensuite ma gouvernante, je lui dis que M. d'*Alembert* était un homme adroit et rusé. Il me contredit avec une chaleur dont je m'étonnai, ne sachant pas alors qu'ils étaient si bien ensemble, et que c'était sa propre cause qu'il défendait.

La lecture de cette lettre m'alarma beaucoup, et sentant que j'avais été attiré en Angleterre en vertu d'un projet qui commençait à s'exécuter, et dont j'ignorais le but, je sentais le péril sans savoir où il pouvait être, ni de quoi j'avais à me garantir; je me rappelai alors quatre mots effrayans de M. *Hume*, que je rapporterai ci-après. Que penser d'un écrit où l'on me fesait un crime de mes misères; qui tendait à m'ôter la commisération de tout le monde dans mes malheurs, et qu'on donnait sous le nom du prince même qui m'avait protégé, pour en rendre l'effet plus cruel encore? Que devais-je augurer de la suite d'un tel début? Le peuple anglais lit les papiers publics, et n'est pas déjà trop favorable aux étrangers. Un vêtement qui n'est pas le sien, suffit pour le mettre de mauvaise humeur. Qu'en doit attendre un

pauvre étranger dans ses promenades champêtres, le seul plaisir de la vie auquel il s'est borné ? quand on aura persuadé à ces bonnes gens que cet homme aime qu'on le lapide, ils seront fort tentés de lui en donner l'amusement. Mais ma douleur, ma douleur profonde et cruelle, la plus amère que j'aie jamais ressentie, ne venait pas du péril auquel j'étais exposé. J'en avais trop bravé d'autres pour être fort ému de celui-là. La trahison d'un faux ami, dont j'étais la proie, était ce qui portait dans mon cœur trop sensible l'accablement, la tristesse, et la mort. Dans l'impétuosité d'un premier mouvement, dont jamais je ne fus le maître, et que mes adroits ennemis savent faire naître pour s'en prévaloir, j'écris des lettres pleines de désordre, où je ne déguise ni mon trouble, ni mon indignation.

Monsieur, j'ai tant de choses à dire, qu'en chemin fesant j'en oublie la moitié. Par exemple, une relation en forme de lettre sur mon séjour à Montmorenci, fut portée par des libraires à M. *Hume* qui me la montra. Je consentis qu'elle fût imprimée ; il se chargea d'y veiller ; elle n'a jamais paru. J'avais apporté un exemplaire des lettres de M. du *Peyrou*,

contenant la relation des affaires de Neuchatel qui me regardent ; je les remis aux mêmes libraires à leur prière, pour les faire traduire et réimprimer ; M. *Hume* se chargea d'y veiller ; elles n'ont jamais paru. (*d*) Dès que la fausse lettre du roi Prusse et sa traduction parurent, je compris pourquoi les autres écrits restaient supprimés, et je l'écrivis aux libraires. J'écrivis d'autres lettres, qui probablement ont couru dans Londres : enfin, j'employai le crédit d'un homme de mérite et de qualité, pour faire mettre dans les papiers une déclaration de l'imposture. Dans cette déclaration, je laissais paraître toute ma douleur, et je n'en déguisais pas la cause.

Jusqu'ici M. *Hume* a semblé marcher dans les ténèbres. Vous l'allez voir désormais dans la lumière, et marcher à découvert. Il n'y a qu'à toujours aller droit avec les gens rusés : tôt ou tard ils se décèlent par leurs ruses mêmes.

Lorsque cette prétendue lettre du roi de Prusse fut publiée à Londres, M. *Hume*, qui

(*d*) Les libraires viennent de me marquer que cette édition est faite et près de paraître. Cela peut être, mais c'est trop tard, et qui pis est, trop à propos.

certainement

certainement savait qu'elle était supposée, puisque je le lui avais dit, n'en dit rien, ne m'écrit rien, se tait, et ne songe pas même à faire, en faveur de son ami absent, aucune déclaration de la vérité. Il ne fallait, pour aller au but, que laisser dire, et se tenir coi; c'est ce qu'il fit.

M. *Hume* ayant été mon conducteur en Angleterre, y était, en quelque façon, mon protecteur, mon patron. S'il était naturel qu'il prît ma défense, il ne l'était pas moins qu'ayant une protestation publique à faire, je m'adressasse à lui pour cela. Ayant déjà cessé de lui écrire, je n'avais garde de recommencer. Je m'adresse à un autre. Premier soufflet sur la joue de mon patron. Il n'en sent rien.

En disant que la lettre était fabliquée à Paris, il m'importait fort peu lequel on entendît de M. d'*Alembert* ou de son prête-nom M. *Walpole;* mais en ajoutant que ce qui navrait et déchirait mon cœur était que l'imposteur avait des complices en Angleterre, je m'expliquais avec la plus grande clarté pour leur ami qui était à Londres, et qui voulait passer pour le mien. Il n'y avait certainement que lui seul en Angleterre dont la haine

pût déchirer et navrer mon cœur. Second soufflet sur la joue de mon patron. Il n'en sent rien.

Au contraire, il feint malignement que mon affliction venait seulement de la publication de cette lettre, afin de me faire passer pour un homme vain, qu'une satire affecte beaucoup. Vain ou non, j'étais mortellement affligé ; il le savait, et ne m'écrivait pas un mot. Ce tendre ami, qui a tant à cœur que ma bourse soit pleine, se soucie assez peu que mon cœur soit déchiré.

Un autre écrit paraît bientôt dans les mêmes feuilles, de la même main que le premier, plus cruel encore, s'il était possible, et où l'auteur ne peut déguiser sa rage sur l'accueil que j'avais reçu à Paris. Cet écrit ne m'affecta plus ; il ne m'apprenait rien de nouveau. Les libelles pouvaient aller leur train sans m'émouvoir, et le volage public lui-même se lassait d'être long-temps occupé du même sujet. Ce n'est pas le compte des complotteurs, qui, ayant ma réputation d'honnête homme à détruire, veulent de manière ou d'autre en venir à bout. Il fallut changer de batterie.

L'affaire de la pension n'était pas terminée.

Il ne fut pas difficile à M. *Hume* d'obtenir de l'humanité du ministre et de la générosité du prince qu'elle le fût. Il fut chargé de me le marquer, il le fit. Ce moment fut, je l'avoue, un des plus critiques de ma vie. Combien il m'en coûta pour faire mon devoir ! Mes engagemens précédens, l'obligation de correspondre avec respect aux bontés du Roi, l'honneur d'être l'objet de ses attentions, de celle de son ministre, le désir de marquer combien j'y étais sensible, même l'avantage d'être un peu plus au large en approchant de la vieillesse, accablé d'ennuis et de maux, enfin, l'embarras de trouver une excuse honnête pour éluder un bienfait déjà presqu'accepté ; tout me rendait difficile et cruelle la nécessité d'y renoncer ; car il le fallait assurément, ou me rendre le plus vil de tous les hommes, en devenant volontairement l'obligé de celui par qui j'étais trahi.

Je fis mon devoir, non sans peine ; j'écrivis directement à M. le général *Conway*, (*) et avec autant de respect et d'honnêteté qu'il me fut possible ; sans refus absolu, je me défendis pour le présent d'accepter. M. *Hume*

(*) Voyez la lettre du 12 mai 1766.

avait été le négociateur de l'affaire, le seul même qui en eût parlé ; non-seulement je ne lui répondis point, quoique ce fût lui qui m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot de lui dans ma lettre. Troisième soufflet sur la joue de mon patron, et pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est assurément sa faute : il n'en sent rien.

Ma lettre n'était pas claire, et ne pouvait l'être pour M. le général *Conway*, qui ne savait pas à quoi tenait ce refus, mais elle l'était fort pour M. *Hume*, qui le savait très-bien ; cependant il feint de prendre le change, tant sur le sujet de ma douleur que sur celui de mon refus ; et dans un billet qu'il m'écrit, il me fait entendre qu'on me ménagera la continuation des bontés du roi, si je me ravise sur la pension. En un mot, il prétend à toute force, et quoi qu'il arrive, demeurer mon patron malgré moi. Vous jugez bien, Monsieur, qu'il n'attendait pas de réponse, et il n'en eut point.

Dans ce même temps à-peu-près, (car je ne sais pas les dates, et cette exactitude ici n'est pas nécessaire) parut une lettre de M. de *Voltaire*, à moi adressée, avec une traduction anglaise, qui renchérit encore sur l'ori-

ginal. Le noble objet de ce spirituel ouvrage, est de m'attirer le mépris et la haine de ceux chez qui je me suis réfugié. Je ne doutais point que mon cher patron n'eût été un des instrumens de cette publication, surtout quand je vis qu'en tâchant d'aliéner de moi ceux qui pouvaient en ce pays me rendre la vie agréable, on avait omis de nommer celui qui m'y avait conduit. On savait sans doute que c'était un soin superflu, et qu'à cet égard rien ne restait à faire. Ce nom si mal-adroitement oublié dans cette lettre, me rappela ce que dit *Tacite* du portrait de *Brutus*, omis dans une pompe funèbre; que chacun l'y distinguait, précisément parce qu'il n'y était pas.

On ne nommait donc pas M. *Hume*; mais il vit avec les gens qu'on nommait. Il a pour amis tous mes ennemis, on le sait : ailleurs les *Tronchin*, les d'*Alembert*, les *Voltaire*; mais il y a bien pis à Londres, c'est que je n'y ai pour ennemis que ses amis. Eh pourquoi y en aurais-je d'autres? Pourquoi même y ai-je ceux-là? Qu'ai-je fait à lord *Littleton*, que je ne connais même pas? Qu'ai-je fait à M. *Walpole*, que je ne connais pas davantage? Que savent-ils de moi, sinon que je suis malheureux, et l'ami de leur ami *Hume?* Que

leur a-t-il donc dit, puisque ce n'est que par lui qu'ils me connaissent? Je crois bien qu'avec le rôle qu'il fait il ne se démasque pas devant tout le monde ; ce ne serait plus être masqué. Je crois bien qu'il ne parle pas de moi à M. le général *Conway*, ni à M. le duc de *Richemond*, comme il en parle dans ses entretiens secrets avec M. *Walpole*, et dans sa correspondance secrète avec M. d'*Alembert;* mais qu'on découvre la trame qui s'ourdit à Londres depuis mon arrivée, et l'on verra si M. *Hume* n'en tient pas les principaux fils.

Enfin, le moment venu qu'on croit propre à frapper le grand coup, on en prépare l'effet par un nouvel écrit satirique, qu'on fait mettre dans les papiers. S'il m'était resté jusqu'alors le moindre doute, comment aurait-il pu tenir devant cet écrit, puisqu'il contenait des faits qui n'étaient connus que de M. *Hume*, chargés, il est vrai, pour les rendre odieux au public?

On dit dans cet écrit que j'ouvre ma porte aux grands, et que je la ferme aux petits. Qui est-ce qui sait à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte, que M. *Hume* avec qui j'ai demeuré, et par qui sont venus tous ceux que j'ai vus? Il faut en excepter un grand, que j'ai reçu de

bon cœur, sans le connaître, et que j'aurais reçu de bien meilleur cœur encore, si je l'avais connu. Ce fut M. *Hume* qui me dit son nom quand il fut parti. En l'apprenant j'eus un vrai chagrin, que daignant monter un second étage, il ne fût pas entré au premier.

Quant aux petits, je n'ai rien à dire. J'aurais désiré voir moins de monde; mais ne voulant déplaire à personne, je me laissais diriger par M. *Hume*, et j'ai reçu de mon mieux tous ceux qu'il m'a présentés, sans distinction de petits ni de grands.

On dit dans ce même écrit que je reçois mes parens froidement, *pour ne rien dire de plus*. Cette généralité consiste à avoir une fois reçu assez froidement le seul parent que j'ai hors de Genève, et cela en présence de M. *Hume*. C'est nécessairement ou M. *Hume* ou ce parent, qui a fourni cet article. Or mon cousin, que j'ai toujours connu pour mon parent, et pour honnête homme, n'est point capable de fournir à des satires publiques contre moi. D'ailleurs, borné par son état à la société des gens de commerce, il ne vit pas avec les gens de lettre, ni avec ceux qui fournissent des articles dans les papiers, encore moins avec ceux qui s'occupent à des satires. Ainsi l'article ne

vient pas de lui. Tout au plus puis-je penser que M. *Hume* aura tâché de le faire jaser, ce qui n'est pas absolument difficile, et qu'il aura tourné ce qu'il lui a dit de la manière la plus favorable à ses vues. Il est bon d'ajouter qu'après ma rupture avec M. *Hume* j'en avais écrit à ce cousin-là.

Enfin, on dit dans ce même écrit que je suis sujet à changer d'amis. Il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare.

Distinguons. J'ai depuis vingt-cinq et trente ans des amis très-solides. J'en ai de plus nouveaux, mais non moins surs, que je garderai plus long-temps si je vis. Je n'ai pas en général trouvé la même sureté chez ceux que j'ai faits parmi les gens de lettres. Aussi j'en ai changé quelquefois, et j'en changerai tant qu'ils me seront suspects ; car je suis bien déterminé à ne garder jamais d'amis par bienséance : je n'en veux avoir que pour les aimer.

Si jamais j'eus une conviction intime et certaine, je l'ai que M. *Hume* a fourni les matériaux de cet écrit. Bien plus, non-seulement, j'ai cette certitude, mais il m'est clair qu'il a voulu que je l'eusse : car comment supposer un homme aussi fin, assez mal-adroit

pour se découvrir à ce point, voulant se cacher ?

Quel était son but ? Rien n'est plus clair encore. C'était de porter mon indignation à son dernier terme, pour amener avec plus d'éclat le coup qu'il me préparait. Il sait que pour me faire faire bien des sottises, il suffit de me mettre en colère. Nous sommes au moment critique qui montrera s'il a bien ou mal raisonné.

Il faut se posséder autant que fait M. *Hume*, il faut avoir son flegme et toute sa force d'esprit pour prendre le parti qu'il prit, après tout ce qui s'était passé. Dans l'embarras où j'étais, écrivant à M. le général *Conway*, je ne pus remplir ma lettre que de phrases obscures dont M. *Hume* fit, comme mon ami, l'interprétation qu'il lui plut. Supposant donc, quoiqu'il sût très-bien le contraire, que c'était la clause du secret qui me fesait de la peine, il obtient de M. le général qu'il voudrait bien s'employer pour la faire lever. Alors cet homme stoïque et vraiment insensible m'écrit la lettre la plus amicale où il me marque qu'il s'est employé pour faire lever la clause, mais qu'avant toute chose il faut savoir si je veux accepter

sans cette condition, pour ne pas exposer sa Majesté à un second refus.

C'était ici le moment décisif, la fin, l'objet de tous ses travaux. Il lui fallait une réponse, il la voulait. Pour que je ne pusse me dispenser de la faire il envoie à M. *Davenport* un duplicata de sa lettre; et non content de cette précaution, il m'écrit dans un autre billet qu'il ne saurait rester plus long-temps à Londres pour mon service. La tête me tourna presque en lisant ce billet. De mes jours je n'ai rien trouvé de plus inconcevable.

Il l'a donc enfin cette réponse tant désirée, et se presse déjà d'en triompher. Déjà écrivant à M. *Davenport*, il me traite d'homme féroce et de monstre d'ingratitude. Mais il lui faut plus. Ses mesures sont bien prises, à ce qu'il pense : nulle preuve contre lui ne peut échapper. Il veut une explication : il l'aura ; et la voici.

Rien ne la conclut mieux que le dernier trait qui l'amène. Seul il prouve tout et sans réplique

Je veux supposer, par impossible, qu'il n'est rien revenu à M. *Hume* de mes plaintes contre lui : il n'en sait rien, il les ignore aussi

parfaitement que s'il n'eût été faufilé avec personne qui en fût instruit, aussi parfaitement que si durant ce temps il eût vécu à la Chine. Mais ma conduite immédiate entre lui et moi; les derniers mots si frappans que je lui dis à Londres; la lettre qui suivit, pleine d'inquiétude et de crainte; mon silence obstiné, plus énergique que des paroles; ma plainte amère et publique au sujet de la lettre de M. d'*Alembert;* ma lettre au ministre, qui ne m'a point écrit, en réponse à celle qu'il m'écrit lui-même, et dans laquelle je ne dis pas un mot de lui; enfin mon refus, sans daigner m'adresser à lui, d'acquiescer à une affaire qu'il a traitée en ma faveur, moi le sachant, et sans opposition de ma part; tout cela parle seul du ton le plus fort, je ne dis pas à tout homme qui aurait quelque sentiment dans l'ame, mais à tout homme qui n'est pas hébété.

Quoi! après que j'ai rompu tout commerce avec lui près de trois-mois, après que je n'ai répondu à pas une de ses lettres, quelqu'important qu'en fût le sujet, environné des marques publiques et particulières de l'affliction que son infidélité me cause, cet homme éclairé, ce beau génie naturellement si clair-

voyant et volontairement si stupide, ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien, n'est ému de rien ; et sans un seul mot de plainte, de justification, d'explication, il continue à se donner, malgré moi, pour moi les soins les plus grands, les plus empressés ! il m'écrit affectueusement qu'il ne peut rester à Londres plus long-temps pour mon service, comme si nous étions d'accord qu'il y restera pour cela ! Cet aveuglement, cette impassibilté, cette obstination ne sont pas dans la nature, il faut expliquer cela par d'autres motifs. Mettons cette conduite dans un plus grand jour, car c'est un point décisif.

Dans cette affaire, il faut nécessairement que M. *Hume* soit le plus grand ou le dernier des hommes, il n'y a pas de milieu. Reste à voir lequel c'est des deux.

Malgré tant de marques de dédain de ma part, M. *Hume* avait-il l'étonnante générosité de vouloir me servir sincèrement ? Il savait qu'il m'était impossible d'accepter ses bons offices, tant que j'aurais de lui les sentimens que j'avais conçus. Il avait éludé l'explication lui-même. Ainsi me servant sans se justifier, il rendait ses soins inutiles ; il n'était donc pas généreux.

S'il

S'il supposait qu'en cet état j'accepterais ses soins, il supposait donc que j'étais un infame. C'était donc pour un homme qu'il jugeait être un infame, qu'il sollicitait avec tant d'ardeur une pension du roi ? Peut-on rien penser de plus extravagant ?

Mais que M. *Hume*, suivant toujours son plan, se soit dit à lui-même : voici le moment de l'exécution ; car, pressant *Rousseau* d'accepter la pension, il faudra qu'il l'accepte ou qu'il la refuse. S'il l'accepte, avec les preuves que j'ai en main, je le déshonore complètement ; s'il la refuse après l'avoir acceptée, on a levé tout prétexte, il faudra qu'il dise pourquoi. C'est-là que je l'attends ; s'il m'accuse il est perdu.

Si, dis-je, M. *Hume* a raisonné ainsi, il a fait une chose fort conséquente à son plan, et par-là même ici fort naturelle ; il n'y a que cette unique façon d'expliquer sa conduite dans cette affaire ; car elle est inexplicable dans toute autre supposition : si ceci n'est pas démontré, jamais rien ne le sera.

L'état critique où il m'a réduit me rappelle bien fortement les quatre mots dont j'ai parlé ci-devant, et que je lui entendis dire et répéter dans un temps où je n'en pénétrais guère la

force. C'était la première nuit qui suivit notre départ de Paris. Nous étions couchés dans la même chambre, et plusieurs fois dans la nuit, e l'entends s'écrier en français avec une véhémence extrême : *Je tiens J. J. Rousseau !* J'ignore s'il veillait ou s'il dormait. L'expression est remarquable dans la bouche d'un homme qui sait trop bien le français pour se tromper sur la force et le choix des termes. Cependant je pris, et je ne pouvais manquer alors de prendre ces mots dans un sens favorable, quoique le ton l'indiquât encore moins que l'expression : c'est un ton dont il m'est impossible de donner l'idée et qui correspond très-bien aux regards dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit ces mots, je sentis un tressaillement d'effroi dont je n'étais pas le maître ; mais il ne me fallut qu'un moment pour me remettre et rire de ma terreur. Dès le lendemain tout fut si parfaitement oublié, que je n'y ai pas même pensé durant tout mon séjour à Londres et au voisinage. Je ne m'en suis souvenu qu'ici où tant de choses m'ont rappelé ces paroles, et me les rappellent, pour ainsi dire, à chaque instant.

Ces mots dont le ton retentit sur mon cœur comme s'ils venaient d'être prononcés, les

longs et funestes regards tant de fois lancés sur moi, les petits coups sur le dos avec des mots de *mon cher monsieur*, en réponse au soupçon d'être un traître ; tout cela m'affecte à un tel point après le reste, que ces souvenirs, fussent-ils les seuls, fermeraient tout retour à la confiance ; et il n'y a pas une nuit où ces mots, *je tiens J. J. Rousseau*, ne sonnent encore à mon oreille, comme si je les entendais de nouveau.

Oui, M. *Hume*, vous me tenez, je le sais, mais seulement par des choses qui me sont extérieures : vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes ; vous me tenez par ma réputation, par ma sureté peut-être ; tous les préjugés sont pour vous ; il vous est aisé de me faire passer pour un monstre, comme vous avez commencé, et je vois déjà l'exultation barbare de mes implacables ennemis. Le public, en général, ne me fera pas plus de grâce. Sans autre examen, il est toujours pour les services rendus, parce que chacun est bien aise d'inviter à lui en rendre, en montrant qu'il sait les sentir. Je prévois aisément la suite de tout cela, sur-tout dans le pays où vous m'avez conduit, et où, sans amis, étranger à tout le monde, je suis presque à

votre merci. Les gens sensés comprendront cependant, que, loin que j'aie pu chercher cette affaire, elle était ce qui pouvait m'arriver de plus terrible dans la position où je suis : ils sentiront qu'il n'y a que ma haine invincible pour toute fausseté, et l'impossibilité de marquer de l'estime à celui pour qui je l'aie perdue, qui aient pu m'empêcher de dissimuler quand tant d'intérêts m'en fesaient une loi : mais les gens sensés sont en petit nombre et ce ne sont pas eux qui font du bruit.

Oui, M. *Hume*, vous me tenez par tous les liens de cette vie ; mais vous ne me tenez ni par ma vertu, ni par mon courage, indépendant de vous et des hommes, et qui me restera tout entier malgré vous. Ne pensez pas m'effrayer par la crainte du sort qui m'attend. Je connais les jugemens des hommes, je suis accoutumé à leur injustice, et j'ai appris à les peu redouter. Si votre parti est pris, comme j'ai tout lieu de le croire, soyez sûr que le mien ne l'est pas moins. Mon corps est affaibli, mais jamais mon âme ne fut plus ferme. Les hommes feront et diront ce qu'ils voudront, peu m'importe ; ce qui m'importe est d'achever, comme j'ai commencé, d'être droit et vrai jusqu'à la fin, quoi qu'il arrive,

et de n'avoir pas plus à me reprocher une lâcheté dans mes misères qu'une insolence dans ma prospérité. Quelque opprobre qui m'attende, et quelque malheur qui me menace, je suis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le serai moins que vous; et je vous laisse pour toute vengeance le tourment de respecter, malgré vous, l'infortuné que vous accablez.

En achevant cette lettre, je suis surpris de la force que j'ai eue de l'écrire. Si l'on mourait de douleur, j'en serais mort à chaque ligne. Tout est également incompréhensible dans ce qui se passe. Une conduite pareille a la vôtre n'est pas dans la nature, elle est contradictoire, et cependant elle m'est démontrée. Abyme des deux côtés! je péris dans l'un ou dans l'autre. Je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable, j'en suis le plus vil si vous êtes innocent. Vous me faites désirer d'être cet objet méprisable. Oui, l'état où je me verrais prosterné, foulé sous vos pieds, criant miséricorde, et fesant tout pour l'obtenir; publiant à haute voix mon indignité, et rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, serait pour mon cœur un état d'épanouissement et de joie, après l'état d'étouffement et de mort

où vous l'avez mis. Il ne me reste qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable, ne m'écrivez plus ; cela serait inutile, et surement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent, daignez vous justifier. Je connais mon devoir, je l'aime, et l'aimerai toujours, quelque rude qu'il puisse être. Il n'y a point d'abjection dont un cœur qui n'est pas né pour elles, ne puisse revenir. Encore un coup si vous êtes innocent, daignez vous justifier : si vous ne l'êtes pas, adieu pour jamais.

A MILORD MARÉCHAL.

Le 22 juillet 1766.

LA dernière lettre, Milord, que j'ai reçue de vous était du 25 mai. Depuis ce temps j'ai été forcé de déclarer mes sentimens à M. *Hume ;* il a voulu une explication ; il l'a eue, j'ignore l'usage qu'il en fera. Quoiqu'il en soit, tout est dit désormais entre lui et moi. Je voudrais vous envoyer copie des lettres, mais c'est un livre pour la grosseur. Milord, le sentiment cruel que nous ne nous

verrons plus, charge mon cœur d'un poids insupportable. Je donnerais la moitié de mon sang pour vous voir un seul quart-d'heure encore une fois en ma vie. Vous savez combien ce quart-d'heure me serait doux, mais vous ignorez combien il me serait important.

Après avoir bien réfléchi sur ma situation présente, je n'ai trouvé qu'un seul moyen possible de m'assurer quelque repos sur mes derniers jours : c'est de me faire oublier des hommes aussi parfaitement que si je n'existais plus ; si tant est qu'on puisse appeler existence un reste de végétation inutile à soi-même et aux autres, loin de tout ce qui nous est cher. En conséquence de cette résolution, j'ai pris celle de rompre toute correspondance hors les cas d'absolue nécessité. Je cesse désormais d'écrire et de répondre à qui que ce soit. Je ne fais que deux seules exceptions, dont l'une est pour M. du *Peyrou;* je crois superflu de vous dire quelle est l'autre : désormais tout à l'amitié, n'existant plus que par elle, vous sentez que j'ai plus besoin que jamais d'avoir quelquefois de vos lettres.

Je suis très-heureux d'avoir pris du goût

pour la botanique. Ce goût se change insensiblement en une passion d'enfant, ou plutôt en un radotage inutile et vain : car je n'apprends aujourd'hui qu'en oubliant ce que j'appris hier, mais n'importe. Si je n'ai jamais le plaisir de savoir, j'aurai toujours celui d'apprendre ; et c'est tout ce qu'il me faut. Vous ne sauriez croire combien l'étude des plantes jette d'agrément sur mes promenades solitaires. J'ai eu le bonheur de me conserver un cœur assez sain, pour que les plus simples amusemens lui suffisent ; et j'empêche, en m'empaillant la tête, qu'il n'y reste place pour d'autres fatras.

L'occupation pour les jours de pluie, fréquens en ce pays, est d'écrire ma vie : non ma vie extérieure comme les autres ; mais ma vie réelle, celle de mon ame, l'histoire de mes sentimens les plus secrets. Je ferai ce que nul homme n'a fait avant moi, et ce que vraisemblablement nul autre ne fera dans la suite. Je dirai tout, le bien, le mal, tout enfin ; je me sens une ame qui se peut montrer. Je suis loin de cette époque chérie de 1762, mais j'y viendrai, je l'espère. Je recommencerai du moins en idée ces pélérinages de colombier, qui furent les jours les

plus purs de ma vie. Que ne peuvent-ils recommencer encore, et recommencer sans cesse ! Je ne demanderais point d'autre éternité.

M. du *Peyrou* me marque qu'il a reçu les trois cents louis. Ils viennent d'un bon père, qui, non plus que celui dont il est l'image, n'attend pas que ses enfans lui demandent leur pain quotidien.

Je n'entends point ce que vous me dites d'une prétendue charge que les habitans de Derbyshire m'ont donnée. Il n'y a rien de pareil, je vous assure ; et cela m'a tout l'air d'une plaisanterie que quelqu'un vous aura faite sur mon compte ; du reste, je suis très-content du pays et des habitans, autant qu'on peut l'être à mon âge d'un climat et d'une manière de vivre auxquels on n'est pas accoutumé. J'espérais que vous me parleriez un peu de votre maison et de votre jardin, ne fût-ce qu'en faveur de la botanique. Ah ! que ne suis-je à portée de ce bienheureux jardin, dût mon pauvre sultan le fourager un peu comme il fit celui de Colombier !

A M. GUY.

Wootton, le 2 août 1766.

JE me serais bien passé, Monsieur, d'apprendre les bruits obligeans qu'on répand à Paris sur mon compte ; et vous auriez bien pu vous passer de vous joindre à ces cruels amis, qui se plaisent à m'enfoncer vingt poignards dans le cœur. Le parti que j'ai pris de m'ensevelir dans cette solitude, sans entretenir plus aucune correspondance dans le monde, est l'effet de ma situation bien examinée. La ligue qui s'est formée contre moi, est trop puissante, trop adroite, trop ardente, trop accréditée, pour que dans ma position, sans autre appui que la vérité, je sois en état de lui faire face dans le public. Couper les têtes de cette hydre ne servirait qu'à les multiplier, et je n'aurais pas détruit une de leurs calomnies, que vingt autres plus cruelles lui succèderaient à l'instant. Ce que j'ai à faire est de bien prendre mon parti sur les jugemens du public ; de me taire, et de tâcher au moins de vivre et de mourir en repos.

Je n'en suis pas moins reconnaissant pour

ceux que l'intérêt qu'ils prennent à moi, engage à m'instruire de ce qui se passe. En m'affligeant ils m'obligent ; s'ils me font du mal, c'est en voulant me faire du bien. Ils croient que ma réputation dépend d'une lettre injurieuse ; cela peut être : mais s'ils croient que mon honneur en dépend, ils se trompent. Si l'honneur d'un homme dépendait des injures qu'on lui dit, et des outrages qu'on lui fait, il y a long-temps qu'il ne me resterait plus d'honneur à perdre. Mais, au contraire, il est même au-dessus d'un honnête homme de repousser de certains outrages. On dit que M. *Hume* me traite de vile canaille et de scélérat. Si je savais répondre à de pareils noms, je m'en croirais digne.

Montrez cette lettre à mes amis, et priez-les de se tranquilliser. Ceux qui ne jugent que sur des preuves, ne me condamneront certainement pas ; et ceux qui jugent sans preuves, ne valent pas la peine qu'on les désabuse. M. *Hume* écrit, dit-on, qu'il veut publier toutes les pièces relatives à cette affaire. C'est, j'en réponds, ce qu'il se gardera de faire, ou ce qu'il se gardera bien au moins de faire fidellement. Que ceux qui seront au fait nous jugent, je le désire ;

que ceux qui ne sauront que ce que M. *Hume* voudra leur dire, ne laissent pas de nous juger ; cela m'est, je vous jure, très-indifférent. J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes, mais sures : je les attends.

Je me bornerai à vous présenter une seule réflexion. Il s'agit, Monsieur, de deux hommes, dont l'un a été amené par l'autre en Angleterre, presque malgré lui. L'étranger, ignorant la langue du pays, ne pouvant parler, ni entendre ; seul, sans ami, sans appui, sans connaissance, sans savoir même à qui confier une lettre en sureté ; livré sans réserve à l'autre, et aux siens ; malade, retiré, ne voyant personne, écrivant peu, est allé s'enfermer dans le fond d'une retraite, où il herborise pour toute occupation. Le Breton, homme actif, liant, intrigant, au milieu de son pays, de ses amis, de ses parens, de ses patrons, de ses patriotes ; en grand crédit à la cour, à la ville ; répandu dans le plus grand monde, à la tête des gens de lettres, disposant des papiers publics, en grande relation chez l'étranger, surtout avec les plus mortels ennemis du premier. Dans cette position, il se trouve que l'un des deux a tendu des piéges à l'autre. Le Breton crie

que c'est cette vile canaille, ce scélérat d'étranger, qui lui en tend. L'étranger seul, malade, abandonné, gémit, et ne répond rien. Là-dessus le voilà jugé, et il demeure clair qu'ils s'est laissé mener dans le pays de l'autre, qu'il s'est mis à sa merci, tout exprès pour lui faire pièce, et pour conspirer contre lui. Que pensez-vous de ce jugement ? Si j'avais été capable de former un projet aussi monstrueusement extravagant, où est l'homme ayant quelque sens, quelque humanité, qui ne devrait pas dire : vous faites tort à ce pauvre misérable, il est trop fou pour pouvoir être un scélérat. Plaignez-le, saignez-le ; mais ne l'injuriez pas. J'ajouterai que le ton seul que prend M. *Hume*, devrait décréditer ce qu'il dit. Ce ton si brutal, si bas, si indigne d'un homme qui se respecte, marque assez que l'ame qui l'a dicté n'est pas saine : il n'annonce pas un langage digne de foi. Je suis étonné, je l'avoue, comment ce ton seul n'a pas excité l'indignation publique. C'est qu'à Paris c'est toujours celui qui crie le plus fort qui a raison. A ce combat-là, je n'emporterai jamais la victoire, et je ne la disputerai pas.

Voici, Monsieur, le fait en peu de mots.

Il m'est prouvé que M. *Hume*, lié avec mes plus cruels ennemis, d'accord à Londres avec des gens qui se montrent, et à Paris avec tel qui ne se montre pas, m'a attiré dans son pays, en apparence pour m'y servir avec la plus grande ostentation, et en effet pour m'y diffamer avec la plus grande adresse, à quoi il a très-bien réussi. Je m'en suis plaint; il a voulu savoir mes raisons; je les lui ai écrites dans le plus grand détail : si on les demande, il peut les dire. Quant à moi, je n'ai rien à dire du tout.

Plus je pense à la publication promise par M. *Hume*, moins je puis concevoir qu'il l'exécute. S'il l'ose faire, à moins d'énormes falsifications, je prédis hardiment, que, malgré son extrême adresse et celle de ses amis, sans même que je m'en mêle, M. *Hume* est un homme démasqué.

A MILORD MARÉCHAL.

Le 9 août 1766.

Des choses incroyables que M. *Hume* écrit à Paris sur mon compte, me font présumer que, s'il l'ose, il ne manquera pas de vous

en écrire autant. Je ne suis pas en peine de ce que vous en penserez. Je me flatte, Milord, d'être assez connu de vous, et cela me tranquillise. Mais il m'accuse avec tant d'audace, d'avoir refusé malhonnêtement la pension après l'avoir acceptée, que je crois devoir vous envoyer une copie fidelle de la lettre que j'écrivis à ce sujet à M. le général *Conway*. (*) J'étais bien embarassé dans cette lettre, ne voulant pas dire la véritable cause de mon refus, et ne pouvant en alléguer aucune autre. Vous conviendrez, je m'assure, que si l'on peut s'en tirer mieux que je ne fis, on ne peut du moins s'en tirer plus honnêtement. J'ajouterai qu'il est faux que j'aie jamais accepté la pension. J'y mis seulement votre agrément pour condition nécessaire, et quand cet agrément fut venu, *M. Hume* alla en avant, sans me consulter davantage. Comme vous ne pouvez savoir ce qui s'est passé en Angleterre à mon égard depuis mon arrivée, il est imposible que vous prononciez dans cette affaire, avec connaissance, entre M. *Hume* et moi; ses procédés secrets sont trop incroyables, et il n'y a personne au monde moins

(*) Celle du 12 mai 1766.

fait que vous pour y ajouter foi. Pour moi qui les ai sentis si cruellement, et qui n'y peux penser qu'avec la douleur la plus amère, tout ce qu'il me reste à désirer, est de n'en reparler jamais. Mais comme M. *Hume* ne garde pas le même silence, et qu'il avance les choses les plus fausses, du ton le plus affirmatif, je vous demande aussi, Milord, une justice que vous ne pouvez me refuser ; c'est lorsqu'on pourra vous dire ou vous écrire que j'ai fait volontairement une chose injuste ou malhonnête, d'être bien persuadé que cela n'est pas vrai.

AU MÊME.

7 septembre 1766.

Je ne puis vous exprimer, Milord, à quel point, dans les circonstances où je me trouve, je suis alarmé de votre silence. La dernière lettre que j'ai reçue de vous était du..... Serait-il possible que les terribles clameurs de M. *Hume* eussent fait impression sur vous, et m'eussent, au milieu de tant de malheurs, ôté la seule consolation qui me restait

sur la terre ? Non, Milord, cela ne peut pas être. Votre ame ferme ne peut être entraînée par l'exemple de la foule ; votre esprit judicieux ne peut être abusé à ce point. Vous n'avez point connu cet homme, personne ne l'a connu, ou plutôt il n'est plus le même. Il n'a jamais haï que moi seul ; mais aussi quelle haine ! Un même cœur pourrait-il suffire à deux comme celle-là ? Il a marché jusqu'ici dans les ténèbres, il s'est caché, mais maintenant il se montre à découvert. Il a rempli l'Angleterre, la France, les gazettes, l'Europe entière de cris auxquels je ne sais que répondre, et d'injures dont je me croirais digne, si je daignais les repousser. Tout cela ne décèle-t-il pas avec évidence le but qu'il a caché jusqu'à présent avec tant de soin ? Mais laissons M. *Hume* ; je veux l'oublier, malgré les maux qu'il m'a faits. Seulement qu'il ne m'ôte pas mon père. Cette perte est la seule que je ne pourrais supporter. Avez-vous reçu mes deux dernières lettres, l'une du 20 juillet, et l'autre du 9 août ? Ont-elles eu le bonheur d'échapper aux filets qui sont tendus tout autour de moi, et au travers desquels peu de chose passe ? Il paraît que l'intention de mon persécuteur et de ses amis, est de

m'ôter toute communication avec le continent, et de me faire périr ici de douleur et de misère. Leurs mesures sont trop bien prises pour que je puisse aisément leur échapper. Je suis préparé à tout, et je puis tout supporter hors votre silence. Je m'adresse à M. *Rongemont* ; je ne connais que lui seul à Londres, à qui j'ose me confier. S'il me refuse ses services, je suis sans ressource, et sans moyen pour écrire à mes amis. Ah, Milord ! qu'il me vienne une lettre de vous, et je me console de tout le reste.

AU MÊME.

Wooton, le 27 septembre 1766.

JE n'ai pas besoin, Milord, de vous dire combien vos deux dernières lettres m'ont fait de plaisir et m'étaient nécessaires. Ce plaisir a pourtant été tempéré par plus d'un article, par un sur-tout auquel je réserve une lettre exprès, et aussi par ceux qui regardent M. *Hume*, dont je ne saurais lire le nom ni rien qui s'y rapporte, sans un serrement de cœur et un mouvement convulsif qui fait pis que

de me tuer, puisqu'il me laisse vivre. Je ne cherche point, Milord, à détruire l'opinion que vous avez de cet homme, ainsi que toute l'Europe; mais je vous conjure par votre cœur paternel de ne me reparler jamais de lui sans la plus grande nécessité.

Je ne puis me dispenser de répondre à ce que vous m'en dites dans votre lettre du 5 de ce mois. *Je vois avec douleur*, me marquez-vous, *que vos ennemis mettront sur le compte de M. Hume tout ce qu'il leur plaira d'ajouter au démêlé d'entre vous et lui.* Mais que pourraient-ils faire de plus que ce qu'il a fait lui-même ? Diront-ils de moi pis qu'il n'en a dit dans les lettres qu'il a écrites à Paris, par toute l'Europe, et qu'il a fait mettre dans toutes les gazettes ? Mes autres ennemis me font du pis qu'ils peuvent et ne s'en cachent guère, lui fait pis qu'eux et se cache, et c'est lui qui ne manquera pas de mettre sur leur compte le mal que jusqu'à ma mort il ne cessera de me faire en secret.

Vous me dites encore, Milord, que je trouve mauvais que M. *Hume* ait sollicité la pension du roi d'Angleterre à mon insçu. Comment avez-vous pu vous laisser surpren-

dre au point d'affirmer ainsi ce qui n'est pas ? Si cela était vrai, je serais un extravagant, tout au moins, mais rien n'est plus faux. Ce qui m'a fâché, c'était qu'avec sa profonde adresse il se soit servi de cette pension, sur laquelle il revenoit à mon insçu quoique refusée, pour me forcer de lui motiver mon refus, et de lui faire la déclaration qu'il voulait absolument avoir, et que je voulais éviter, sachant bien l'usage qu'il en voulait faire. Voilà, Milord, l'exacte vérité dont j'ai les preuves, et que vous pouvez affirmer.

Grâce au ciel, j'ai fini quant à présent sur ce qui regarde M. *Hume*. Le sujet dont j'ai maintenant à vous parler est tel que je ne puis me résoudre à le mêler avec celui-là dans la même lettre. Je le réserve pour la première que je vous écrirai. Ménagez pour moi vos précieux jours, je vous en conjure. Ah ! vous ne savez pas, dans l'abyme de malheurs où je suis plongé, quel serait pour moi celui de vous survivre !

A MADAME ***.

Wootton, le 27 septembre 1766.

Le cas que vous m'exposez, Madame, est dans le fond très-commun, mais mêlé de choses si extraordinaires, que votre lettre a l'air d'un roman. Votre jeune homme n'est pas de son siècle; c'est un prodige ou un monstre. Il y a des monstres dans ce siècle, je le sais trop, mais plus vils que courageux, et plus fourbes que féroces. Quant aux prodiges, on en voit si peu que ce n'est pas la peine d'y croire, et si *Cassius* en est un de force d'ame, il n'en est assurément pas un de bon sens et de raison.

Il se vante de sacrifices qui, quoiqu'ils fassent horreur, seraient grands s'ils étaient pénibles, et seraient héroïques s'ils étaient nécessaires; mais où faute de l'une et de l'autre de ces conditions, je ne vois qu'une extravagance qui me fait très-mal augurer de celui qui les a faits. Convenez, Madame, qu'un amant qui oublie sa belle dans un voyage, qui en redevient amoureux quand il la revoit, qui l'épouse, et puis qui s'éloigne et l'oublie

encore, qui promet séchement de revenir à ses couches et n'en fait rien, qui revient enfin pour lui dire qu'il l'abandonne, qui part et ne lui écrit que pour confirmer cette belle résolution ; convenez, dis-je, que si cet homme eut de l'amour, il n'en eut guère, et que la victoire dont il se vante avec tant de pompe, lui coûte probablement beaucoup moins qu'il ne vous dit.

Mais supposant cet amour assez violent pour se faire honneur du sacrifice, où en est la nécessité ? C'est ce qui me passe. Qu'il s'occupe du sublime emploi de délivrer sa patrie, cela est fort beau, et je veux croire que cela est utile : mais ne se permettre aucun sentiment étranger à ce devoir, pourquoi cela ? tous les sentimens vertueux ne s'étayent-ils pas les uns les autres, et peut-on en détruire un sans les affaiblir tous ? *J'ai cru long-temps*, dit-il, *combiner mes affections avec mes devoirs.* Il n'y a point là de combinaisons à faire, quand ces affections elles-mêmes sont des devoirs. *L'illusion cesse, et je vois qu'un vrai citoyen doit les abolir.* Quelle est donc cette illusion, et où a-t-il pris cette affreuse maxime ? S'il est de tristes situations dans la vie, s'il est de cruels

devoirs qui nous forcent quelquefois à leur en sacrifier d'autres, à déchirer notre cœur pour obéir à la nécessité pressante ou à l'inflexible vertu, en est-il, en peut-il jamais être qui nous forcent d'étouffer des sentimens aussi légitimes que ceux de l'amour filial, conjugal, paternel ? et tout homme qui se fait une expresse loi de n'être plus ni fils, ni mari, ni père, ose-t-il usurper le nom de citoyen, ose-t-il usurper le nom d'homme ?

On dirait, Madame, en lisant votre lettre, qu'il s'agit d'une conspiration. Les conspirations peuvent être des actes héroïques de patriotisme, et il y en eu de telles ; mais presque toujours elles ne sont que des crimes punissables, dont les auteurs songent bien moins à servir la patrie qu'à l'asservir, et à la délivrer de ses tyrans qu'à l'être. Pour moi je vous déclare que je ne voudrais pour rien au monde avoir trempé dans la conspiration la plus légitime ; parce qu'enfin ces sortes d'entreprises ne peuvent s'exécuter sans troubles, sans désordres, sans violences, quelquefois sans effusion de sang, et qu'à mon avis le sang d'un seul homme est d'un plus grand prix que la liberté de tout le genre-humain. Ceux qui aiment sincèrement la

liberté, n'ont pas besoin, pour la trouver, de tant de machines ; et sans causer ni révolutions ni troubles, quiconque veut être libre, l'est en effet.

Posons toutefois cette grande entreprise comme un devoir sacré qui doit régner sur tous les autres, doit-il pour cela les anéantir ? et ces différens devoirs sont-ils donc à tel point incompatibles, qu'on ne puisse servir la patrie sans renoncer à l'humanité ? Votre *Cassius* est-il donc le premier qui ait formé le projet de délivrer la sienne ? et ceux qui l'ont exécuté, l'ont-ils fait au prix des sacrifices dont il se vante ? Les *Pélopidas*, les *Brutus*, les vrais *Cassius*, et tant d'autres, ont-ils eu besoin d'abjurer tous les droits du sang et de la nature, pour accomplir leurs nobles desseins ? Y eut-il jamais de meilleurs fils, de meilleurs maris, de meilleurs pères que ces grands-hommes ? La plupart, au contraire, concertèrent leurs entreprises au sein de leurs familles, et *Brutus* osa révéler, sans nécessité, son secret à sa femme, uniquement parce qu'il la trouva digne d'en être dépositaire. Sans aller si loin chercher des exemples, je puis, Madame, vous en citer un plus moderne d'un héros à qui rien ne manque pour être à côté de

de ceux de l'antiquité, que d'être aussi connu qu'eux. C'est le comte *Louis* de *Fiesque*, lorsqu'il voulut briser les fers de Gènes, sa patrie, et la délivrer du joug des *Doria*. Ce jeune homme si aimable, si vertueux, si parfait, forma ce grand dessein presque dès son enfance, et s'éleva, pour ainsi dire, lui-même pour l'exécuter. Quoique très-prudent, il le confia à son frère, à sa famille, à sa femme aussi jeune que lui ; et après des préparatifs très-grands, très-lents, très-difficiles, le secret fut si bien gardé, l'entreprise fut si bien concertée et eut un si plein succès, que le jeune *Fiesque* était maître de Gènes au moment qu'il périt par un accident.

Je ne dis pas qu'il soit sage de révéler ces sortes de secrets, même à ses proches, sans la plus grande nécessité ; mais autre chose est, garder son secret, et autre chose, rompre avec ceux à qui on le cache. J'accorde même qu'en méditant un grand dessein, l'on est obligé de s'y livrer quelquefois au point d'oublier pour un temps, des devoirs moins pressans peut-être, mais non moins sacrés si-tôt qu'on peut les remplir. Mais que de propos délibéré, de gaieté de cœur, le sachant, le voulant, on ait avec la barbarie de renoncer pour ja-

mais à tout ce qui nous doit être cher, celle de l'accabler de cette déclaration cruelle ; c'est, Madame, ce qu'aucune situation imaginable ne peut ni autoriser, ni suggérer même à un homme dans son bon sens qui n'est pas un monstre. Ainsi je conclus, quoiqu'à regret, que votre *Cassius* est fou tout au moins ; et je vous avoue qu'il m'a tout-à-fait l'air d'un ambitieux embarrassé de sa femme, qui veut couvrir du masque de l'héroïsme son inconstance et ses projets d'agrandissement. Or, ceux qui savent employer à son âge de pareilles ruses, sont des gens qu'on ne ramène jamais, et qui rarement en valent la peine.

Il se peut, Madame, que je me trompe ; c'est à vous d'en juger. Je voudrais avoir des choses plus agréables à vous dire : mais vous me demandez mon sentiment, il faut vous le dire, ou me taire, ou vous tromper. Des trois partis j'ai choisi le plus honnête, et celui qui pouvait le mieux vous marquer, Madame, ma déférence et mon respect.

A MADEMOISELLE DEWES.

Wootton, le 9 décembre 1766.

Ma belle voisine, vous me rendez injuste et jaloux pour la première fois de ma vie ; je n'ai pu voir sans envie les chaînes dont vous honoriez mon sultan ; et je lui ai ravi l'avantage de les porter le premier. J'en aurais dû parer votre brebis chérie, mais je n'ai osé empiéter sur les droits d'un jeune et aimable berger. C'est déjà trop passer les mieus de faire le galant à mon âge, mais puisque vous me l'avez fait oublier, tâchez de l'oublier vous-même, et pensez moins au barbon qui vous rend hommage, qu'au soin que vous avez pris de lui rajeunir le cœur.

Je ne veux pas, ma belle voisine, vous ennuyer plus long-temps de mes vieilles sornettes. Si je vous contais toutes les bontés et amitiés dont votre cher oncle m'honore, je serais encore ennuyeux par mes longueurs ; ainsi je me tais. Mais revenez l'été prochain en être le témoin vous-même, et ramenez madame

la comtesse, (*) à condition que nous serons cette fois-ci les plus forts, et qu'au lieu de vous laisser enlever comme cette année, vous nous aiderez à la retenir.

A MILORD MARECHAL.

11 décembre 1766.

Abréger la correspondance! ..... Milord, que m'annoncez-vous, et quel temps prenez-vous pour cela? Serais-je dans votre disgrace? Ah! dans tous les malheurs qui m'accablent, voilà le seul que je ne saurais supporter. Si j'ai des torts, daignez les pardonner; en est-il, en peut-il être que mes sentimens pour vous ne doivent pas racheter? Vos bontés pour moi font toute la consolation de ma vie. Voulez-vous m'ôter cette unique et douce consolation? Vous avez cessé d'écrire à vos parens. Eh! qu'importe; tous vos parens, tous vos amis ensemble ont-ils pour vous un attachement comparable au mien?

(*) Madame la comtesse *Cowper*, veuve du feu comte *Cowper*, et fille du comte de *Granville*.

Eh! Milord, c'est votre âge, ce sont mes maux qui nous rendent plus utiles l'un à l'autre. A quoi peuvent mieux s'employer les restes de la vie, qu'à s'entretenir avec ceux qui nous sont chers? Vous m'avez promis une éternelle amitié, je la veux toujours, j'en suis toujours digne. Les terres et les mers nous séparent, les hommes peuvent semer bien des erreurs entre nous; mais rien ne peut séparer mon cœur du vôtre, et celui que vous aimâtes une fois n'a point changé. Si réellement vous craignez la peine d'écrire, c'est mon devoir de vous l'épargner autant qu'il se peut. Je ne demande à chaque fois que deux lignes, toujours les mêmes et rien de plus. *J'ai reçu votre lettre de telle date. Je me porte bien, et je vous aime toujours.* Voilà tout. Répétez-moi ces dix mots douze fois l'année, et je suis content. De mon côté j'aurai le plus grand soin de ne vous écrire jamais rien qui puisse vous importuner ou vous déplaire. Mais cesser de vous écrire avant que la mort nous sépare, non, Milord, cela ne peut pas être; cela ne se peut pas plus que de cesser de vous aimer.

Si vous tenez votre cruelle résolution, j'en mourrai, ce n'est pas le pire, mais j'en mour-

rai dans la douleur, et je vous prédis que vous y aurez du regret. J'attends une réponse, je l'attends dans les plus mortelles inquiétudes ; mais je connais votre ame et cela me rassure. Si vous pouvez sentir combien cette réponse m'est nécessaire, je suis très-sûr que je l'aurai promptement.

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Wootton, le 31 janvier 1767.

Il est digne de l'ami des hommes de consoler les affligés. La lettre, Monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la circonstance où elle a été écrite, le noble sentiment qui l'a dictée, la main respectable dont elle vient, l'infortuné à qui elle s'adresse, tout concourt à lui donner dans mon cœur le prix qu'elle reçoit du vôtre. En vous lisant, en vous aimant par conséquent, j'ai souvent désiré d'être connu et aimé de vous. Je ne m'attendais pas que ce serait vous qui feriez les avances, et cela précisément au moment où j'étais universellement abandonné : mais la généro-

sité ne sait rien faire à demi, et votre lettre en a bien la plénitude. Qu'il serait beau que l'ami des hommes donnât retraite à l'ami de l'égalité! Votre offre m'a si vivement pénétré, j'en trouve l'objet si honorable à l'un et à l'autre, que par un autre effet bien contraire vous me rendez malheureux peut-être, par le regret de n'en pas profiter : car quelque doux qu'il me fût d'être votre hôte, je vois peu d'espoir à le devenir. Mon âge plus avancé que le vôtre, le grand éloignement, mes maux qui me rendent les voyages très-pénibles, l'amour du repos, de la solitude, le désir d'être oublié pour mourir en paix, me font redouter de me rapprocher des grandes villes où mon voisinage pourrait réveiller une sorte d'attention qui fait mon tourment. D'ailleurs, pour ne parler que de ce qui me tiendrait plus près de vous, sans douter de ma sureté du côté du parlement de Paris, je lui dois ce respect de ne pas aller le braver dans son ressort, comme pour lui faire avouer tacitement son injustice; je le dois à votre ministère, à qui trop de marques affligeantes me font sentir que j'ai eu le malheur de déplaire, et cela sans que j'en puisse imaginer d'autre cause qu'un mal-entendu d'autant plus cruel que, sans lui, ce

qui m'attira mes disgraces, m'eût dû mériter des faveurs. Dix mots d'explication prouveraient cela, mais c'est un des malheurs attachés à la puissance humaine et à ceux qui lui sont soumis, que quand les grands sont une fois dans l'erreur, il est impossible qu'ils en reviennent. Ainsi, Monsieur, pour ne point m'exposer à de nouveaux orages, je me tiens au seul parti qui peut assurer le repos de mes derniers jours. J'aime la France; je la regretterai toute ma vie; si mon sort dépendait de moi, j'irais y finir mes jours, et vous seriez mon hôte, puisque vous n'aimez pas que j'ai un patron; mais selon toute apparence, mes vœux et mon cœur feront seuls le voyage, et mes os resteront ici.

Je n'ai pas eu, Monsieur, sur vos écrits l'indifférence de M. *Hume*; et je pourrais si bien vous en parler, qu'ils sont avec deux traités de botanique les seuls livres que j'aie apportés avec moi dans ma malle; mais outre que je crois votre sublime amour-propre trop au-dessus de la petite vanité d'auteur pour ne pas dédaigner ces formulaires d'éloges, je suis déjà trop loin de ces sortes de matières pour pouvoir en parler avec justesse et même avec plaisir. Tout ce qui tient par quelque

côté à la littérature, et à un métier pour lequel certainement je n'étais pas né, m'est devenu si parfaitement insupportable, et son souvenir me rappelle tant de tristes idées, que pour n'y plus penser j'ai pris le parti de me défaire de tous mes livres, qu'on m'a très-mal à propos envoyés de Suisse : les vôtres et les miens sont partis avec tout le reste. J'ai pris toute lecture dans un tel dégoût, qu'il a fallu renoncer à mon Plutarque. La fatigue même de penser me devient chaque jour plus pénible. J'aime à rêver, mais librement en laissant errer ma tête, et sans m'asservir à aucun sujet ; et maintenant que je vous écris, je quitte à tout moment la plume pour vous dire en me promenant mille choses charmantes, qui disparaissent sitôt que je reviens à mon papier. Cette vie oisive et contemplative que vous n'approuvez pas, et que je n'excuse pas, me devient chaque jour plus délicieuse. Errer seul sans fin et sans cesse parmi les arbres et les roches qui entourent ma demeure ; rêver ou plutôt extravaguer à mon aise, et, comme vous dites, bayer aux corneilles ; quand ma cervelle s'échauffe trop, la calmer en analysant quelque mousse ou quelque fougère; enfin me livrer sans gêne à mes fantaisies qui,

grâces au ciel, sont toutes en mon pouvoir ; voilà, Monsieur, pour moi la suprême jouissance, à laquelle je n'imagine rien de supérieur dans ce monde pour un homme à mon âge et dans mon état. Si j'allais dans une de vos terres, vous pouvez compter que je n'y prendrais pas le plus petit soin en faveur du propriétaire ; je vous verrais voler, piller, dévaliser, sans jamais en dire un seul mot ni à vous ni à personne. Tous mes malheurs me viennent de cette ardente haine de l'injustice que je n'ai jamais pu dompter. Je me le tiens pour dit. Il est temps d'être sage, ou du moins tranquille. Je suis las de guerres et de querelles ; je suis bien sûr de n'en avoir jamais avec les honnêtes gens, et je n'en veux plus avec les fripons, car celles-là sont trop dangereuses. Voyez donc, Monsieur, quel homme utile vous mettriez dans votre maison ! A DIEU ne plaise que je veuille avilir votre offre par cette objection ; mais c'en est une dans vos maximes, et il faut être conséquent.

En censurant cette nonchalance, vous me répéterez que c'est n'être bon à rien que n'être bon que pour soi : mais peut-on être vraiment bon pour soi sans être par quelque côté bon pour les autres? D'ailleurs, considérez

qu'il n'appartient pas à tout ami des hommes d'être, comme vous, leur bienfaiteur en réalité. Considerez que je n'ai ni état ni fortune, que je vieillis, que je suis infirme, abandonné, persécuté, détesté, et qu'en voulant faire du bien je ferais du mal, surtout à moi-même. J'ai reçu mon congé bien signifié, par la nature et par les hommes; je l'ai pris et j'en veux profiter. Je ne délibère plus si c'est bien ou mal fait; parce que c'est une résolution prise, et rien ne m'en fera départir. Puisse le public m'oublier comme je l'oublie. S'il ne veut pas m'oublier, peu m'importe: qu'il m'admire ou qu'il me déchire, tout cela m'est indifférent; je tâche de n'en rien savoir, et quand je l'apprends, je ne m'en soucie guère. Si l'exemple d'une vie innocente et simple est utile aux hommes, je puis leur faire encore ce bien-là, mais c'est le seul, et je suis bien déterminé à ne vivre plus que pour moi et pour mes amis, en très-petit nombre mais éprouvés, et qui me suffisent. Encore aurais-je pu m'en passer, quoiqu'ayant un cœur aimant et tendre, pour qui des attachemens sont de vrais besoins: mais ces besoins m'ont souvent coûté si cher que j'ai appris à me suffire à moi-même, et je me suis conservé l'ame

assez saine pour le pouvoir. Jamais sentiment haineux, envieux, vindicatif, n'approcha de mon cœur. Le souvenir de mes amis donne à ma réverie un charme que le souvenir de mes ennemis ne trouble point. Je suis tout entier où je suis ; et point où sont ceux qui me persécutent. Leur haine quand elle n'agit pas ne trouble qu'eux, et je la leur laisse pour toute vengeance. Je ne suis pas parfaitement heureux, parce qu'il n'y a rien de parfait ici bas, surtout le bonheur : mais j'en suis aussi près que je puisse l'être dans cet exil. Peu de chose de plus comblerait mes vœux. Moins de maux corporels, un climat plus doux, un ciel plus pur, un air plus serein ; surtout des cœurs plus ouverts, où quand le mien s'épanche, il sentît que c'est dans un autre. J'ai ce bonheur en ce moment, et vous voyez que j'en profite : mais je ne l'ai pas tout-à-fait impunément, votre lettre me laissera des souvenirs qui ne s'effaceront pas, et qui me rendront par fois moins tranquille. Je n'aime pas les pays arides, et la provence m'attire peu ; mais cette terre en Angoumois qui n'est pas encore en rapport, et où l'on peut retrouver quelque fois la nature, me donnera souvent des regrets qui ne seront pas tout pour elle.

Bonjour,

Bonjour, monsieur le marquis. Je hais les formules, et je vous prie de m'en dispenser. Je vous salue très humblement et de tout mon cœur.

A M. LE DUC DE GRAFFTON.

Wootton, le 7 février 1767.

MONSIEUR LE DUC,

JE vous dois des remercîmens que je vous prie d'agréer. Quoique les droits qu'on avait exigés pour mes livres à la douane, me parussent fort pour la chose et pour ma bourse, j'étais bien éloigné d'en demander et d'en désirer le remboursement. Vos bontés, très-gratuites sur ce point, en sont d'autant plus obligeantes ; et puisque vous voulez que j'y reconnaisse même celles du roi, je me tiens aussi flatté, qu'honoré d'une grâce d'un prix inestimable, par la source dont elle vient ; et je la reçois avec la reconnaissance et la vénération que je dois aux faveurs de sa majesté, passant par des mains aussi dignes de les répandre.

Daignez, monsieur le duc, recevoir avec bonté les assurances de mon profond respect.

A M. GUY.

Wootton, le 7 février 1767.

J'ai lu, Monsieur, avec attendrissement l'ouvrage de mes défenseurs, dont vous ne m'aviez point parlé. Il me semble que ce n'était pas pour moi que leurs honorables noms devaient être un secret, comme si l'on voulait les dérober à ma reconnaissance. Je ne vous pardonnerais jamais surtout de m'avoir tû celui de la dame, si je ne l'eusse à l'instant devinée. C'est de ma part un bien petit mérite : je n'ai pas assez d'amis capables de ce zèle et de ce talent, pour avoir pu m'y tromper. Voici une lettre pour elle, à laquelle je n'ose mettre son nom, à cause des risques que peuvent courir mes lettres, mais où elle verra que je la reconnais bien. Je vous charge, M. *Guy*, ou plutôt j'ose vous permettre en la lui remettant, de vous mettre en mon nom à genoux devant elle, et de lui baiser la main droite, cette charmante main plus auguste que celles des

impératrices et des reines, qui sait défendre et honorer si pleinement et si noblement l'innocence avilie. Je me flatte que j'aurais reconnu de même son digne collègue si nous nous étions connus auparavant, mais je n'ai pas eu ce bonheur; et je ne sais si je dois m'en féliciter ou m'en plaindre, tant je trouve noble et beau, que la voix de l'équité s'élève en ma faveur, du sein même des inconnus. Les éditeurs du factum de M. *Hume*, disent qu'il abandonne sa cause au jugement des esprits droits et des cœurs honnêtes; c'est-là ce qu'eux et lui se garderont bien de faire; mais ce que je fais moi, avec confiance, et qu'avec de pareils défenseurs, j'aurai fait avec succès. Cependant on a omis dans ces deux pièces des choses très-essentielles; et on y a fait des méprises qu'on eût évitées si, m'avertissant à temps de ce qu'on voulait faire, on m'eût demandé des éclaircissemens. Il est étonnant que personne n'ait encore mis la question sous son vrai point de vue, il ne fallait que cela seul, et tout était dit.

Au reste, il est certain que la lettre que je vous écrivis a été traduite par extraits faits, comme vous pouvez penser, dans les papiers de Londres; et il n'est pas difficile de com-

prendre d'où venaient ces extraits, ni pour quelle fin.

Mais voici un fait assez bizarre qu'il est fâcheux que mes dignes défenseurs n'aient pas su. Croiriez-vous que les deux feuilles que j'ai citées du *Saint-James-Chronicle* ont disparu en Angleterre ? M. *Davenport* les a fait chercher inutilement chez l'imprimeur et dans les cafés de Londres, sur une indication suffisante, par son libraire, qu'il m'a assuré être un honnête homme, et il n'a rien trouvé. Les feuilles sont éclipsées. Je ne ferai point de commentaire sur ce fait ; mais convenez qu'il donne à penser. O mon cher M. *Guy*, faut-il donc mourir dans ces contrées éloignées, sans jamais revoir la face d'un ami sûr, dans le sein duquel je puisse épancher mon cœur ?

AU LORD MARÉCHAL.

Le 8 février 1767.

Quoi, Milord, pas un seul mot de vous ? Quel silence, et qu'il est cruel ! Ce n'est pas le pis encore. Madame la duchesse de *Portland* m'a donné les plus grandes alarmes en me

marquant que les papiers publics vous avaient dit fort mal, et me priant de lui dire de vos nouvelles. Vous connaissez mon cœur, vous pouvez juger de mon état ; craindre à-la-fois pour votre amitié et pour votre vie, ah ! c'en est trop. J'ai écrit aussitôt à M. *Rougemont* pour avoir de vos nouvelles ; il m'a marqué qu'en effet vous aviez été fort malade, mais que vous étiez mieux. Il n'y pas là de quoi me rassurer assez, tant que je ne recevrai rien de vous. Mon protecteur, mon bienfaiteur, mon ami, mon père, aucun de ces titres ne pourra-t-il vous émouvoir ? Je me prosterne à vos pieds pour vous demander un seul mot. Que voulez-vous que je marque à madame de *Portland?* Lui dirai-je : *Madame, milord Maréchal m'aimait, mais il me trouve trop malheureux pour m'aimer encore, il ne m'écrit plus* ? La plume me tombe des mains.

A M. GRANVILLE.

Wootton, février 1767.

Je crois, Monsieur, la tisanne du médecin espagnol meilleure et plus saine que le bouillon rouge du médecin français ; la provision de miel

n'est pas moins bonne, et si les apothicaires fournissaient d'aussi bonnes drogues que vous, ils auraient bientôt ma pratique ; mais, badinage à part, que j'aie avec vous un moment d'explication sérieuse.

Jadis j'aimais avec passion la liberté, l'égalité ; et voulant vivre exempt des obligations dont je ne pouvais m'acquitter en pareille monnaie, je me refusais aux cadeaux mêmes de mes amis, ce qui m'a souvent attiré bien des querelles. Maintenant j'ai changé de goût, et c'est moins la liberté que la paix que j'aime : je soupire incessamment après elle ; je la préfère désormais à tout ; je la veux à tout prix avec mes amis ; je la veux même avec mes ennemis, s'il est possible. J'ai donc résolu d'endurer désormais des uns tout le bien, et des autres tout le mal qu'ils voudront me faire, sans disputer, sans m'en défendre, et sans leur résister en quelque façon que ce soit. Je me livre à tous pour faire de moi, soit pour, soit contre, entièrement à leur volonté : ils peuvent tout, hors de m'engager dans une dispute, ce qui très-certainement n'arrivera plus de mes jours. Vous voyez, Monsieur, d'après cela combien vous avez beau jeu avec moi dans les cadeaux continuels qu'il vous

plaît de me faire ; mais il faut tout vous dire, sans les refuser je n'en serai pas plus reconnaissant que si vous ne m'en fesiez aucun. Je vous suis attaché, Monsieur, et je bénis le ciel, dans mes misères, de la consolation qu'il m'a ménagée, en me donnant un voisin tel que vous : mon cœur est plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos soins, de vos bontés, mais non pas de vos dons ; c'est peine perdue, je vous assure ; ils n'ajoutent rien à mes sentimens pour vous ; je ne vous en aimerai pas moins, et je serai beaucoup plus à mon aise si vous voulez bien les supprimer désormais.

Vous voilà bien averti, Monsieur, vous savez comment je pense ; et je vous ai parlé très-sérieusement. Du reste, votre volonté soit faite et non pas la mienne ; vous serez toujours le maître d'en user comme il vous plaira.

Le temps est bien froid pour se mettre en route. Cependant si vous êtes absolument résolu de partir, recevez tous mes souhaits pour votre bon voyage, et pour votre prompt et heureux retour. Quand vous verrez madame la duchesse de *Portland*, faites-lui ma cour, je vous supplie ; rassurez-là sur l'état de mi-

lord *Maréchal*. Cependant, comme je ne serai parfaitement rassuré moi-même que quand j'aurai de ses nouvelles, sitôt que j'en aurai reçu j'aurai l'honneur d'en faire part à madame la Duchesse. Adieu, Monsieur, derechef, bon voyage, et souvenez-vous quelquefois du pauvre hermite votre voisin.

Vous verrez sans doute votre aimable nièce. Je vous prie de lui parler quelquefois du captif qu'elle a mis dans ses chaînes, et qui s'honore de les porter.

A MILORD MARÉCHAL.

Le 19 mars 1767.

C'EN est donc fait, Milord ; j'ai perdu pour jamais vos bonnes grâces et votre amitié, sans qu'il me soit même possible de savoir et d'imaginer d'où me vient cette perte, n'ayant pas un sentiment dans mon cœur, pas une action dans ma conduite qui n'ait dû, j'ose le dire, confirmer cette précieuse bienveillance que, selon vos promesses tant de fois réitérées, jamais rien ne pouvait m'ôter. Je conçois aisément tout ce qu'on a pu faire auprès de

vous pour me nuire ; je l'ai prévu, je vous en ai prévenu ; vous avez assuré qu'on ne réussirait jamais ; j'ai dû le croire. A-t-on réussi malgré tout cela ? voilà ce qui me passe, et comment a-t-on réussi au point que vous n'ayez pas même daigné me dire de quoi je suis coupable, ou du moins de quoi je suis accusé ? Si je suis coupable, pourquoi me taire mon crime ? si je ne le suis pas, pourquoi me traiter en criminel ? En m'annonçant que vous cesserez de m'écrire, vous me faites entendre que vous n'écrirez plus à personne. Cependant j'apprends que vous écrivez à tout le monde, et que je suis le seul excepté, quoique vous sachiez dans quel tourment m'a jeté votre silence. Milord, dans quelque erreur que vous puissiez être, si vous connaissiez, je ne dis pas mes sentimens, vous devez les connaître, mais ma situation, dont vous n'avez pas l'idée, votre humanité du moins vous parlerait pour moi.

Vous êtes dans l'erreur, Milord, et c'est ce qui me console. Je vous connais trop bien pour vous croire capable d'une aussi incompréhensible légéreté, surtout dans un temps où venu par vos conseils dans le pays que j'habite, j'y vis accablé de tous les malheurs les plus

sensibles à un homme d'honneur. Vous êtes dans l'erreur, je le répète ; l'homme que vous n'aimez plus mérite sans doute votre disgrace, mais cet homme que vous prenez pour moi n'est pas moi. Je n'ai point perdu votre bienveillance, parce que je n'ai point mérité de la perdre, et que vous n'êtes ni injuste, ni inconstant. On vous aura figuré sous mon nom un fantôme, je vous l'abandonne, et j'attends que votre illusion cesse, bien sûr qu'aussitôt que vous me verrez tel que je suis, vous m'aimerez comme auparavant.

Mais en attendant, ne pourrai-je du moins savoir si vous recevez mes lettres ? Ne me reste-t-il nul moyen d'apprendre des nouvelles de votre santé qu'en m'informant au tiers et quart, et n'en recevant que de vieilles qui ne me tranquillisent pas ? Ne voudriez-vous pas du moins permettre qu'un de vos laquais m'écrivit de temps en temps comment vous vous portez ? Je me résigne à tout, mais je ne conçois rien de plus cruel que l'incertitude continuelle où je vis sur ce qui m'intéresse le plus.

A M. LE GÉNÉRAL CONWAY.

Wootton, le 26 mars 1767.

MONSIEUR,

AUSSI touché que surpris de la faveur dont il plaît au roi de m'honorer, je vous supplie d'être auprès de Sa Majesté l'organe de ma vive reconnaissance. Je n'avais droit à ses attentions que par mes malheurs, j'en ai maintenant aux égards du public par ses grâces, et je dois espérer que l'exemple de sa bienveillance m'obtiendra celle de tous ses sujets. Je reçois, Monsieur, le bienfait du roi comme l'arrhe d'une époque heureuse autant qu'honorable qui m'assure, sous la protection de Sa Majesté, des jours désormais paisibles. Puissé-je n'avoir à les remplir que des vœux les plus purs et les plus vifs, pour la gloire de son règne et pour la prospérité de son auguste maison !

Les actions nobles et généreuses portent toujours leur récompense avec elles. Il vous

est aussi naturel, Monsieur, de vous féliciter d'en faire, qu'il est flatteur pour moi d'en être l'objet. Mais ne parlons point de mes talens, je vous supplie; je sais me mettre à ma place, et je sens à l'impression que font sur mon cœur vos bontés, qu'il est en moi quelque chose plus digne de votre estime que de médiocres talens, qui seraient moins connus, s'ils m'avaient attiré moins de maux, et dont je ne fais cas que par la cause qui les fit naître, et par l'usage auquel ils étaient destinés.

Je vous supplie, Monsieur, d'agréer les sentimens de ma gratitude et de mon profond respect.

A MILORD COMTE DE HARCOURT.

Wootton, le 2 avril 1767.

J'APPRENDS, Milord, par M. *Davenport* que vous avez eu la bonté de me défaire de toutes mes estampes, hors une. Serais-je assez heureux pour que cette estampe exceptée fût celle du roi; je le désire assez pour l'espérer;

en ce cas, vous auriez bien lu dans mon cœur, et je vous prierais de vouloir conserver soigneusement cette estampe, jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir et de vous remercier de vive voix. Je la joindrais à celle de milord *Maréchal*, pour avoir le plaisir de contempler quelquefois les traits de mes bienfaiteurs, et de me dire en les voyant, qu'il est encore des hommes bienfesans sur la terre.

Cette idée m'en rappelle une autre que ma mémoire absolument éteinte avait laissé échapper. Ce portrait du roi avec une vingtaine d'autres me viennent de M. *Ramsay*, qui ne voulut jamais m'en dire le prix. Ainsi ce prix lui appartient et non pas à moi ; mais comme probablement il ne voudrait pas plus l'accepter aujourd'hui que ci-devant, et que je n'en veux pas non plus faire mon profit ; je ne vois à cela d'autre expédient que de distribuer aux pauvres le produit de ces estampes ; je crois, Milord, qu'une fonction de charité ne peut rien avoir que l'humanité de votre cœur dédaigne. La difficulté serait de savoir quel est ce produit, ne pouvant moi-même me rappeler le nombre et la qualité de ces estampes. Ce que je sais, c'est que ce sont toutes gravures anglaises, dont je n'avais que

quelques autres avant celles-là. Pour ne pas abuser de vos bontés, Milord, au point de vous engager dans de nouvelles recherches, je ferai une évaluation grossière de ces gravures, et j'estime que le prix n'en pourrait guère passer quatre ou cinq guinées. Ainsi, pour aller au plus sûr, ce sont cinq guinées sur le produit du tout que je prends la liberté de vous prier de vouloir bien distribuer aux pauvres. Vous voyez, Milord, comment j'en use avec vous. Quoique je sois persuadé que mon importunité ne passe pas votre complaisance, si j'avais prévu jusqu'où je serais forcé de la porter, je me serais gardé de m'oublier à ce point. Agréez, Milord, je vous supplie, mes très-humbles excuses et mon respect.

A M. E. J.... CHIRURGIEN.

Le 13 mai 1767.

Vous me parlez, Monsieur, dans une langue littéraire, de sujet de littérature, comme à un homme de lettres. Vous m'accablez d'éloges si pompeux, qu'ils sont ironiques, et vous croyez m'enivrer d'un pareil encens. Vous vous trompez, Monsieur, sur

tous ces points. Je ne suis point homme de lettres : je le fus pour mon malheur ; depuis long-temps j'ai cessé de l'être ; rien de ce qui se rapporte à ce métier ne me convient plus. Les grands éloges ne m'ont jamais flatté ; aujourd'hui sur-tout que j'ai plus besoin de consolation que d'encens, je les trouve bien déplacés. C'est comme si, quand vous allez voir un pauvre malade, au lieu de le panser, vous lui fesiez des complimens.

J'ai livré mes écrits à la censure publique ; elle les traite aussi sévérement que ma personne : à la bonne heure, je ne prétends point avoir eu raison ; je sais seulement que mes intentions étaient assez droites, assez pures, assez salutaires, pour devoir m'obtenir quelque indulgence. Mes erreurs peuvent être grandes ; mes sentimens auraient dû les racheter. Je crois qu'il y a beaucoup de choses sur lesquelles on n'a pas voulu m'entendre. Telle est, par exemple, l'origine du droit naturel, sur laquelle vous me prêtez des sentimens qui n'ont jamais été les miens. C'est ainsi qu'on aggrave mes fautes réelles, de toutes celles qu'on juge à propos de m'attribuer. Je me tais devant les hommes, et je remets ma cause

entre les mains de DIEU qui voit mon cœur.

Je ne répondrai donc point, Monsieur, ni aux reproches que vous me faites au nom d'autrui, ni aux louanges que vous me donnez de vous-même; les uns ne sont pas plus mérités que les autres. Je ne vous rendrai rien de pareil, tant parce que je ne vous connais pas, que parce que j'aime à être simple et vrai en toutes choses. Vous vous dites chirurgien; si vous m'eussiez parlé botanique, et des plantes que produit votre contrée, vous m'auriez fait plaisir, et j'en aurais pu causer avec vous: mais pour de mes livres et de toute autre espèce de livres, vous m'en parleriez inutilement, parce que je ne prends plus d'intérêt à tout cela. Je ne vous réponds point en latin, par la raison ci-devant énoncée; il ne me reste de cette langue qu'autant qu'il en faut pour entendre les phrases de *Linnæus*. Recevez, Monsieur, mes très-humbles salutations.

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Calais, le 26 mai 1767.

J'ARRIVE ici, Monsieur, après bien des aventures bizarres qui feraient un détail plus long qu'amusant. Je voudrais de tout mon cœur aller finir mes jours au château de Brie; mais pour entreprendre un pareil établissement, il faudrait plus de certitude de sa durée que vous ne pouvez la donner. Je ne vois pour moi qu'un repos stable, c'est dans l'Etat de Venise; et malgré l'immensité du trajet, je suis déterminé à le tenter. Ma situation à tous égards me forcera à des stations que je rendrai aussi courtes qu'il me sera possible. Je désire ardemment d'en faire une petite à Paris pour vous y voir, si j'y puis garder l'incognito convenable, et que je sois assuré que ce court séjour ne déplaise pas. Permettez que je vous consulte là-dessus, résolu de passer tout droit et le plus promptement qu'il me sera possible, si vous jugez que ce soit le meilleur parti. Je ne vous en dirai pas davantage ici,

Monsieur : mais j'attends avec empressemen de vos nouvelles, et je compte m'arrêter à Amiens pour cela. Ayez la bonté de m'y répondre un mot sous le convert de M..... Cette réponse réglera ma marche. Puisse-t-elle, Monsieur, me livrer à l'ardent désir que j'ai de voir et d'embrasser le respectable ami des hommes !

AU MÊME.

Trie, le 26 juillet 1767.

J'AURAIS dû, Monsieur, vous écrire en recevant votre dernier billet : mais j'ai mieux aimé tarder quelques jours encore à réparer ma négligence, et pouvoir vous parler en même temps du livre (*) que vous m'avez envoyé. Dans l'impossibilité de le lire tout entier, j'ai choisi les chapitres où l'auteur casse les vîtres, et qui m'ont paru les plus importans. Cette lecture m'a moins satisfait que je ne m'y attendais, et je sens que les traces de mes vieilles idées, raccornies dans mon cerveau, ne permettent plus à des idées si nouvelles d'y faire

(*) L'ordre essentiel des sociétés politiques.

de fortes impressions. Je n'ai jamais pu bien entendre ce que c'était que cette évidence qui sert de base au despotisme légal ; et rien ne m'a paru moins évident que le chapitre qui traite de toutes ces évidences. Ceci ressemble assez au système de l'abbé de *Saint-Pierre*, qui prétendait que la raison humaine allait toujours en se perfectionnant, attendu que chaque siècle ajoute ses lumières à celles des siècles précédens. Il ne voyait pas que l'entendement humain n'a toujours qu'une même mesure et très-étroite, qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre, et que des préjugés toujours renaissans nous ôtent autant de lumières acquises que la raison cultivée en peut remplacer. Il me semble que l'évidence ne peut jamais être dans les lois naturelles et politiques qu'en les considérant par abstraction. Dans un gouvernement particulier que tant d'élémens divers composent, cette évidence disparaît nécessairement. Car la science du gouvernement n'est qu'une science de combinaisons, d'applications, et d'exceptions, selon les temps, les lieux, les circonstances. Jamais le public ne peut voir avec évidence les rapports et le jeu de tout cela. Et, de grâce, qu'arrivera-t-il, que deviendront vos

droits sacrés de propriété dans de grands dangers, dans des calamités extraordinaires, quand vos valeurs disponibles ne suffiront plus, et que le *salus populi suprema lex esto* sera prononcé par le despote ?

Mais supposons toute cette théorie des lois naturelles toujours parfaitement évidente, même dans ses applications, et d'une clarté qui se proportionne à tous les yeux; comment des philosophes qui connaissent le cœur humain peuvent-ils donner à cette évidence tant d'autorité sur les actions des hommes, comme s'ils ignoraient que chacun se conduit très-rarement par ses lumières et très-fréquemment par ses passions ! On prouve que le plus véritable intérêt du despote est de gouverner légalement ; cela est reconnu de tous les temps : mais qui est-ce qui se conduit sur ses plus vrais intérêts ? le sage seul, s'il existe. Vous faites donc, Messieurs, de vos despotes autant de sages. Presque tous les hommes connaissent leurs vrais intérêts, et ne les suivent pas mieux pour cela. Le prodigue qui mange ses capitaux sait parfaitement qu'il se ruine, et n'en va pas moins son train ; de quoi sert que la raison nous éclaire quand la passion nous conduit ?

Video meliora proboque, deteriora sequor.

Voilà ce que fera votre despote, ambitieux, prodigue, avare, amoureux, vindicatif, jaloux, faible : car c'est ainsi qu'ils font tous et que nous fesons tous. Messieurs, permettez-moi de vous le dire : vous donnez trop de force à vos calculs, et pas assez aux penchans du cœur humain, et au jeu des passions. Votre système est très-bon pour les gens de l'Utopie, il ne vaut rien pour les enfans d'*Adam*.

Voici, dans mes vieilles idées, le grand problème en politique, que je compare à celui de la quadrature du cercle en géométrie, et à celui des longitudes en astronomie. *Trouver une forme de gouvernement qui mette la loi au-dessus de l'homme.*

Si cette forme est trouvable, cherchons-la, et tâchons de l'établir. Vous prétendez, Messieurs, trouver cette loi dominante dans l'évidence des autres. Vous prouvez trop : car cette évidence a dû être dans tous les gouvernemens, ou ne sera jamais dans aucun.

Si malheureusement cette forme n'est pas trouvable, et j'avoue ingénument que je crois qu'elle ne l'est pas, mon avis est qu'il faut passer à l'autre extrémité, et mettre tout d'un coup l'homme autant au-dessus de la loi qu'il

peut l'être, par conséquent, établir le despotisme arbitraire, et le plus arbitraire qu'il est possible : je voudrais que le despote pût être DIEU. En un mot, je ne vois point de milieu supportable entre la plus austère démocratie et le hobbisme le plus parfait ; car le conflit des hommes et des lois, qui met dans l'Etat une guerre intestine continuelle, est le pire de tous les Etats politiques.

Mais les *Caligula*, les *Nérons*, les *Tibères !*..... mon DIEU ! ..... je me roule par terre, et je gémis d'être homme.

Je n'ai pas entendu tout ce que vous avez dit des lois dans votre livre, et ce qu'en dit l'auteur nouveau dans le sien. Je trouve qu'il traite un peu légèrement des diverses formes de gouvernement, bien légèrement sur tout des suffrages. Ce qu'il a dit des vices du despotisme électif est très-vrai : ces vices sont terribles. Ceux du despotisme héréditaire, qu'il n'a pas dits, le sont encore plus.

Voici un second problème, qui depuis long-temps m'a roulé dans l'esprit.

Trouver dans le despotisme arbitraire une forme de succession qui ne soit ni élective, ni héréditaire, ou plutôt qui soit à-la-fois l'une et l'autre, et par laquelle on s'assure,

autant qu'il est possible, de n'avoir ni des Tibères, ni des Nérons.

Si jamais j'ai le malheur de m'occuper derechef de cette folle idée, je vous reprocherai toute ma vie de m'avoir ôté de mon ratelier. J'espère que cela n'arrivera pas; mais Monsieur, quoi qu'il arrive, ne me parlez plus de votre *despotisme légal*. Je ne saurais le goûter ni même l'entendre; et je ne vois là que deux mots contradictoires, qui réunis ne signifient rien pour moi.

Je connais d'autant moins votre principe de population, qu'il me paraît inexplicable en lui-même, contradictoire avec les faits, impossible à concilier avec l'origine des nations. Selon vous, Monsieur, la population multiplicative n'aurait dû commencer que quand elle a cessé réellement. Dans mes vieilles idées, sitôt qu'il y a eu pour un sou de ce que vous appellez richesses ou valeur disponible, sitôt que s'est fait le premier échange, la population multiplicative a dû cesser; c'est aussi ce qui est arrivé.

Votre système économique est admirable. Rien n'est plus profond, plus vrai, mieux vu, plus utile. Il est plein de grandes et sublimes vérités qui transportent. Il s'étend à tout; le

champ est vaste : mais j'ai peur qu'il n'aboutisse à des pays bien différens de ceux où vous prétendez aller.

J'ai voulu vous marquer mon obéissance, en vous montrant que je vous avais du moins parcouru. Maintenant, illustre ami des hommes, et le mien, je me prosterne à vos pieds pour vous conjurer d'avoir pitié de mon état et de mes malheurs, de laisser en paix ma mourante tête, de n'y plus réveiller des idées presque éteintes, et qui ne peuvent renaître que pour m'abymer dans de nouveaux gouffres de maux. Aimez-moi toujours, mais ne m'envoyez plus de livres; n'exigez plus que j'en lise; ne tentez pas même de m'éclairer si je m'égare : il n'est plus temps. On ne se convertit point sincèrement à mon âge. Je puis me tromper, et vous pouvez me convaincre, mais non pas me persuader. D'ailleurs, je ne dispute jamais; j'aime mieux céder et me taire : trouvez bon que je m'en tienne à cette résolution. Je vous embrasse de la plus tendre amitié, et avec le plus vrai respect.

A MADAME LA M. DE***.

Du 12 septembre 1767.

JE reconnais, Madame, vos bontés ordinaires dans les soins que vous prenez pour me procurer un asile où l'on veuille bien ne pas m'interdire le feu et l'eau : mais je connais trop bien ma situation pour attendre de ces soins bienfaisans un succès qui me procure le repos après lequel j'ai vainement soupiré, et que je ne cherche plus parce que je ne l'espère plus.

Vivement touché de l'intérêt que M. le comte de ..... veut bien prendre à mes malheurs, je vous supplie, Madame, de vouloir bien lui faire passer les témoignages de ma très-humble reconnaissance ; c'est une de mes peines de ne pouvoir aller moi-même la lui témoigner : mais quant au voyage ici que S. E. daigne proposer, je ne suis pas assez vain pour en accepter l'offre, et ces honneurs bruyans ne conviennent plus à l'état d'humiliation dans lequel je suis appelé à finir mes jours. Je ne crois pas non plus qu'il convienne de risquer auprès de M. le comte de ***, ni auprès de

personne, aucune demande en ma faveur ; puisque ce ne serait qu'aller chercher d'infaillibles refus qui ne feraient qu'empirer ma situation, s'il était possible.

Le parti que j'ai pris d'attendre ici ma destinée est le seul qui me convienne, et je ne puis faire aucune espèce de démarche sans aggraver sur ma tête le poids de mes malheurs. Je sais que ceux qui ont entrepris de me chasser d'ici n'épargneront aucune sorte d'efforts pour y parvenir ; mais je les attends, je m'y prépare ; et il ne reste plus qu'à savoir lesquels auront le plus de constance, eux pour me persécuter, ou moi pour souffrir. Que si la patience m'échappe à la fin, et que mon courage succombe, mon parti en pareil cas, est encore pris : c'est de m'éloigner, si je peux, de l'orage qui m'accable ; mais sans empressement, sans précaution, sans crainte, sans me cacher, sans me montrer, et avec la simplicité qui convient à l'innocence. Je considère, Madame, qu'ayant près de soixante ans, accablé de malheurs et d'infirmités, les restes de mes tristes jours ne valent pas la fatigue de les mettre à couvert. Je ne vois plus rien dans cette vie qui puisse me flatter ni me tenter. Loin d'espérer quelque chose, je ne sais pas

même que désirer. L'amour seul du repos me restait encore, l'espoir m'en est ôté, je n'en ai plus d'autre. Je n'attends plus, je n'espère plus que la fin de mes misères; que je l'obtienne de la nature ou des hommes, cela m'est assez indifférent; et de quelque manière qu'on veuille disposer de moi, l'on me fera toujours moins de mal que de bien. Je pars de cette idée, Madame, je les mets tous au pis, et je me tranquillise dans ma résignation.

Il suit de-là que tous ceux qui veulent bien s'intéresser encore à moi, doivent cesser de se donner en ma faveur des mouvemens inutiles, remettre à mon exemple mon sort dans les mains de la providence, et ne plus vouloir résister à la nécessité. Voilà ma dernière résolution; que ce soit la vôtre aussi, Madame, à mon égard, et même à l'égard de cette chère enfant que le ciel vous enlève, sans qu'aucun secours humain puisse vous la rendre. Que tous les soins que vous lui rendrez désormais soient pour contenter votre tendresse, et la lui montrer; mais qu'ils ne réveillent plus en vous une espérance cruelle, qui donne la mort à chaque fois qu'on la perd.

A MADEMOISELLE DEWES.

25 juillet 1768.

Si je vous ai laissé, ma belle voisine, une empreinte que vous avez bien gardée, vous m'en avez laissée une autre que j'ai gardée encore mieux. Vous n'avez mon cachet que sur un papier qui peut se perdre, mais j'ai le vôtre empreint dans mon cœur, d'où rien ne peut l'effacer. Puisqu'il était certain que j'emportais votre gage, et douteux que vous eussiez conservé le mien, c'était moi seul qui devais désirer de vérifier la chose; c'est moi seul qui perds à ne l'avoir pas fait. Ai-je donc besoin, pour mieux sentir mon malheur, que vous m'en fassiez encore un crime? cela n'est pas trop humain. Mais votre souvenir me console de vos reproches; j'aime mieux vous avoir injuste qu'indifférente, et je voudrais être grondé de vous tous les jours au même prix. Daignez donc ma belle voisine, ne pas oublier tout-à-fait votre esclave, et continuer à lui dire quelquefois ses vérités. Pour moi, si j'osais à mon tour vous dire les vôtres, vous me

trouveriez trop galant pour un barbon. Bonjour, ma belle voisine, puissiez-vous bientôt, sous les auspices du cher et respectable oncle, donner un pasteur à vos brebis de Calwich.

A M. D'IVERNOIS.

Trie, le 29 janvier 1768.

J'AI reçu, mon digne ami, votre paquet du 22, et il me serait également parvenu sous l'adresse que je vous ai donnée, quand vous n'auriez pas pris l'inutile précaution de la double enveloppe, sous laquelle il n'est pas même à propos que le nom de votre ami paraisse en aucune façon. C'est avec le plus sensible plaisir que j'ai enfin appris de vos nouvelles : mais j'ai été vivement ému de l'envoi de votre famille à Lausanne ; cela m'apprend assez à quelle extrémité votre pauvre ville, et tant de braves gens dont elle est pleine, sont à la veille d'être réduits. Tout persuadé que je sois que rien ici-bas ne mérite d'être acheté au prix du sang humain, et qu'il n'y a plus de liberté sur la terre que dans le cœur de l'homme juste, je sens

bien toutefois qu'il est naturel à des gens de courage, qui ont vécu libres, de préférer une mort honorable à la plus dure servitude. Cependant, même dans le cas le plus clair de la juste défense de vous-mêmes, la certitude où je suis, qu'eussiez-vous pour un moment l'avantage, vos malheurs n'en seraient ensuite que plus grands et plus surs, me prouve qu'en tout état de cause les voies de fait ne peuvent jamais vous tirer de la situation critique où vous êtes, qu'en aggravant vos malheurs. Puis donc que perdus de toutes façons, supposé qu'on ose pousser la chose à l'extrême, vous êtes prêts à vous ensevelir sous les ruines de la patrie, faites plus, osez vivre pour sa gloire au moment qu'elle n'existera plus. Oui, Messieurs, il vous reste, dans le cas que je suppose, un dernier parti à prendre; et c'est, j'ose le dire, le seul qui soit digne de vous: c'est, au lieu de souiller vos mains dans le sang de vos compatriotes, de leur abandonner ces murs qui devaient être l'asile de la liberté, et qui vont n'être plus qu'un repaire de tyrans. C'est d'en sortir tous, tous ensemble, en plein jour, vos femmes et vos enfans au milieu de vous, et puisqu'il faut porter des fers, d'aller porter du moins ceux de quelque grand prince, et non pas l'insup-

portable et odieux joug de vos égaux. Et ne vous imaginez pas qu'en pareil cas vous resteriez sans asile : vous ne savez pas quelle estime et quel respect votre courage, votre modération, votre sagesse, ont inspirés pour vous dans toute l'Europe. Je n'imagine pas qu'il s'y trouve aucun souverain, je n'en excepte aucun, qui ne reçût avec honneur, j'ose dire avec respect, cette colonie émigrante d'hommes trop vertueux, pour ne savoir pas être sujets aussi fidèles qu'ils furent zélés citoyens. Je comprends bien qu'en pareil cas plusieurs d'entre vous seraient ruinés ; mais je pense que des gens qui savent sacrifier leur vie au devoir, sauraient sacrifier leurs biens à l'honneur, et s'applaudir de ce sacrifice ; et après tout, ceci n'est qu'un dernier expédient pour conserver sa vertu et son innocence quand tout le reste est perdu. Le cœur plein de cette idée, je ne me pardonnerais pas de n'avoir osé vous la communiquer. Du reste, vous êtes éclairés et sages ; je suis très-sûr que vous prendrez toujours en tout le meilleur parti, et je ne puis croire qu'on laisse jamais aller les choses au point qu'il est bon d'avoir prévu d'avance pour être prêts à tout événement.

Si vos affaires vous laissent quelques mo-

mens à donner à d'autres choses, qui ne sont rien moins que pressées, en voici une qui me tient au cœur, et sur laquelle je voudrais vous prier de prendre quelque éclaircissement, dans quelqu'un des voyages que je suppose que vous ferez à Lausanne, tandis que votre famille y sera. Vous savez que j'ai à Nion une tante qui m'a élevé, et que j'ai toujours tendrement aimée, quoique j'aie une fois, comme vous pouvez vous en souvenir, sacrifié le plaisir de la voir à l'empressement d'aller avec vous joindre nos amis. Elle est fort vieille, elle soigne un mari fort vieux; j'ai peur qu'elle n'ait plus de peine que son âge ne comporte, et je voudrais lui aider à payer une servante pour la soulager. Malheureusement, quoique je n'aie augmenté ni mon train, ni ma cuisine, que je n'aie aucun domestique à mes gages, et que je sois ici logé et chauffé gratuitement, ma position me rend la vie si dispendieuse, que ma pension me suffit à peine pour les dépenses inévitables dont je suis chargé. Voyez, cher ami, si cent francs de France par an pourraient jeter quelque douceur dans la vie de ma pauvre vieille tante, et si vous pourriez les lui faire accepter. En ce cas la première année courrait depuis le commencement de celle-ci, et vous

pourriez la tirer sur moi d'avance, aussi-tôt que vous aurez arrangé cette petite affaire-là. Mais je vous conjure de voir que cet argent soit employé selon sa destination, et non pas au profit de parens ou voisins âpres, qui souvent obsèdent les vieilles gens. Pardon, cher ami, je choisis bien mal mon temps; mais il se peut qu'il n'y en ait pas à perdre.

AU MÊME.

24 mars 1768.

Enfin, je respire; vous aurez la paix, et vous l'aurez avec un garant sûr qu'elle sera solide, savoir, l'estime publique, et celle de vos magistrats, qui vous traitant jusqu'ici comme un peuple ordinaire, n'ont jamais pris sur ce faux préjugé que de fausses mesures. Ils doivent être enfin guéris de cette erreur, et je ne doute pas que le discours tenu par le procureur-général en deux-cent ne soit sincère. Cela posé, vous devez espérer que l'on ne tentera de long-temps de vous surprendre, ni de tromper les puissances étrangères sur votre

compte ; et ces deux moyens manquant, je n'en vois plus d'autres pour vous asservir. Mes dignes amis, vous avez pris les seuls moyens contre lesquels la force même perd son effet ; l'union, la sagesse, et le courage. Quoi que puissent faire les hommes, on est toujours libre quand on sait mourir.

Je voudrais à présent que de votre côté vous ne fissiez pas à demi les choses, et que la concorde une fois rétablie ramenât la confiance et la subordination aussi pleine et entière que s'il n'y eût jamais eu de dissention. Le respect pour les magistrats fait dans les républiques, la gloire des citoyens, et rien n'est si beau que de savoir se soumettre après avoir prouvé qu'on savait résister. Le peuple de Genève s'est toujours distingué par ce respect pour ses chefs qui le rend lui-même si respectable. C'est à présent qu'il doit ramener dans son sein toutes les vertus sociales que l'amour de l'ordre établit sur l'amour de la liberté. Il est impossible qu'une patrie qui a de tels enfans ne retrouve pas enfin ses pères, et c'est alors que la grande famille sera tout à-la-fois illustre, florissante, heureuse, et donnera vraiment au monde un exemple digne d'imitation. Pardon, cher ami ; em-

porté par mes désirs, je fais ici sottement le prédicateur ; mais après avoir vu ce que vous étiez, je suis plein de ce que vous pouvez être. Des hommes si sages n'ont assurément pas besoin d'exhortation pour continuer à l'être ; mais moi j'ai besoin de donner quelque essor aux plus ardens vœux de mon cœur.

Au reste, je vous félicite en particulier d'un bonheur qui n'est pas toujours attaché à la bonne cause ; c'est d'avoir trouvé pour le soutien de la vôtre des talens capables de la faire valoir. Vos mémoires sont des chefs-d'œuvre de logique et de diction. Je sais quelles lumières règnent dans vos cercles, qu'on y raisonne bien, qu'on y connaît à fond vos édits ; mais on n'y trouve pas communément des gens qui tiennent ainsi la plume. Celui qui a tenu la vôtre, quel qu'il soit, est un homme rare ; n'oubliez jamais la reconnaissance que vous lui devez.

A l'égard de la réponse amicale que vous me demandez sur ce qui me regarde, je la ferai avec la plus pleine confiance. Rien dans le monde n'a plus affligé et navré mon cœur que le décret de Genève. Il n'en fut jamais de plus inique, de plus absurde, et de plus ridicule : cependant il n'a pu détacher mes

affections de ma patrie, et rien au monde ne les en peut détacher. Il m'est indifférent, quant à mon sort, que ce décret soit annullé ou subsiste, puisqu'il ne m'est possible en aucun cas de profiter de mon rétablissement: mais il ne me serait pourtant pas indifférent, je l'avoue, que ceux qui ont commis la faute, sentissent leur tort, et eussent le courage de le réparer. Je crois qu'en pareil cas j'en mourrais de joie, parce que j'y verrais la fin d'une haine implacable, et que je pourrais de bonne grâce me livrer aux sentimens respectueux que mon cœur m'inspire, sans crainte de m'avilir. Tout ce que je puis vous dire à ce sujet, est que si cela arrivait, ce qu'assurément je n'espère pas, le conseil serait content de mes sentimens et de ma conduite, et il connaîtrait bientôt quel immortel honneur il s'est fait. Mais je vous avoue aussi que ce rétablissement ne saurait me flatter s'il ne vient d'eux-mêmes; et jamais de mon consentement il ne sera sollicité. Je suis sûr de vos sentimens, les preuves m'en sont inutiles; mais celles des leurs me toucheraient d'autant plus que je m'y attends moins. Bref, s'ils font cette démarche d'eux-mêmes, je ferai mon devoir; s'ils ne la font pas, ce ne sera pas la seule injustice

injustice dont j'aurai à me consoler ; et je ne veux pas, en tout état de cause, risquer de servir de pierre d'achoppement au plus parfait rétablissement de la concorde.

Voici un mandat sur la veuve *Duchesne*, pour les cent francs que vous avez bien voulu avancer à ma bonne vieille tante. Je vous redois autre chose, mais malheureusement je n'en sais pas le montant.

A M. D.

Lyon, le 20 juin 1768.

JE ne me pardonnerais pas, mon cher hôte, de vous laisser ignorer mes marches, ou les apprendre par d'autres avant moi. Je suis à Lyon depuis deux jours, rendu des fatigues de la diligence, ayant grand besoin d'un peu de repos, et très-empressé d'y recevoir de vos nouvelles, d'autant plus que le trouble qui règne dans le pays où vous vivez me tient en peine, et pour vous, et pour nombre d'honnêtes gens, auxquels je prends intérêt. J'attends de vos nouvelles avec l'impatience du

l'amitié. Donnez-m'en, je vous prie, le plutôt que vous pourrez.

Le désir de faire diversion à tant d'attristans souvenirs qui, à force d'affecter mon cœur, altéraient ma tête, m'a fait prendre le parti de chercher dans un peu de voyages et d'herborisations, les amusemens et distractions dont j'avais besoin ; et le patron de la case ayant approuvé cette idée, je l'ai suivie ; j'apporte avec moi mon herbier et quelques livres avec lesquels je me propose de faire quelques pélerinages de botanique. Je souhaiterais, mon cher hôte, que la relation de mes trouvailles pût contribuer à vous amuser ; j'en aurais encore plus de plaisir à les faire. Je vous dirai, par exemple, qu'étant allé hier voir madame *Boy de la Tour* à sa campagne, j'ai trouvé dans sa vigne beaucoup d'aristoloche que je n'avais jamais vue, et qu'au premier coup-d'œil j'ai reconnue avec transport.

Adieu, mon cher hôte, je vous embrasse, et j'attends dans votre première lettre de bonnes nouvelles de vos yeux.

AU MÊME.

Bourgoin, le 9 septembre 1768.

Après diverses courses, mon cher hôte, qui ont achevé de me convaincre, qu'on était bien déterminé à ne me laisser nulle part la tranquillité que j'étais venu chercher dans ces provinces, j'ai pris le parti, rendu de fatigues et voyant la saison s'avancer, de m'arrêter dans cette petite ville pour y passer l'hiver. A peine y ai-je été, qu'on s'est pressé de m'y harceler avec la petite histoire que vous allez lire dans l'extrait d'une lettre qu'un certain avocat *** m'écrivit de Grenoble le 22 du mois dernier.

Le sieur Thevenin, chamoiseur de son métier, se trouva logé il y a environ dix ans chez le sieur Janin hôte du bourg des Verdières de Joux près de Neuchatel avec M. Rousseau, qui se trouva lui-même dans le cas d'avoir besoin de quelque argent, et qui s'adressa au sieur Janin son hôte pour obtenir cet argent du sieur Thevenin. Ce dernier n'osant pas présenter à M. Rousseau

la modique somme qu'il demandait, attendit son départ et l'accompagna effectivement des Verdières de Jonc jusqu'à St. Sulpice avec ledit Janin ; et après avoir dîné ensemble dans une auberge qui a un soleil pour enseigne, il lui fit remettre neuf livres de France par ledit Janin. M. Rousseau pénétré de reconnaissance, donna audit Thevenin quelques lettres de recommandation, entre autres une pour M. de Faugnes directeur des sels à Yverdun, et une pour M. Ardiman de la même ville, dans laquelle M. Rousseau signa son nom, et signa, le voyageur perpétuel, *dans une autre pour quelqu'un à Paris, dont le sieur Thevenin ne se rappelle pas le nom.*

Voici maintenant, mon cher hôte, copie de ma réponse en date du 23.

« Je n'ai pas pu, Monsieur, loger il y a » environ 10 ans où que ce fût, près de Neu- » chatel, parce qu'il y en a dix, et neuf, et » huit, et sept que j'en étais fort loin, sans » en avoir approché durant tout ce temps » plus près de cent lieues.

» Je n'ai jamais logé au bourg des Ver- » dières, et n'en ai même jamais entendu » parler. C'est peut-être le village des Ver-

» rières qu'on a voulu dire. J'ai passé dans
» ce village une seule fois, il n'y a pas cinq
» ans, allant à Pontarlier; j'y repassai en re-
» venant; je n'y logeai point; j'étais avec un
» ami, qui n'était pas le sieur *Thevenin*;
» personne autre ne revint avec nous, et de-
» puis lors je ne suis pas retourné aux Ver-
» rières.

» Je n'ai jamais vu, que je sache, le sieur
» *Thevenin* chamoiseur; jamais je n'ai ouï
» parler de lui, non plus que du sieur *Janin*
» mon prétendu hôte. Je ne connais qu'un
» seul M. *Jannin*, mais il ne demeure point
» aux Verrières; il demeure à Neuchatel,
» et il n'est point cabaretier, il est secrétaire
» d'un de mes amis.

» Je n'ai jamais écrit, autant qu'il m'en
» souvient à M. de *Faugnes*, et je suis sûr
» au moins de ne lui avoir jamais écrit de
» lettres de recommandation, n'étant pas
» assez lié avec lui pour cela. Encore moins
» ai-je pu écrire à M. *Aldiman* d'Yverdun
» que je n'ai vu de ma vie, et avec le-
» quel je n'eus jamais nulle espèce de
» liaison.

» Je n'ai jamais signé avec mon nom *le*
» *voyageur perpétuel*, premièrement parce

» que cela n'est pas vrai, et sur-tout ne l'était
» pas alors, quoiqu'il le soit devenu depuis
» quelques années ; en second lieu, parce
» que je ne tourne pas mes malheurs en plai-
» santeries ; et qu'enfin si cela m'arrivait,
» je tâcherais qu'elles fussent moins plates.

» J'ai quelquefois prêté de l'argent à Neu-
» chatel, mais je n'y en empruntai jamais,
» par la raison très-simple qu'il ne m'a jamais
» manqué dans ce pays-là; et vous m'avouerez,
» Monsieur, qu'ayant pour amis tous ceux qui
» y tenaient le premier rang, il eût été du
» moins fort bizarre que j'allasse emprunter
» neuf francs d'un chamoiseur que je ne con-
» naissais pas, et cela à un quart de lieue de
» chez moi ; car c'est à peu-près la distance
» de St. Sulpice, où l'on dit que cet argent
» m'a été prêté, à Moitiers où je demeu-
» rais ».

Vous croiriez, mon cher hôte, sur cette lettre et sur ma réponse que j'ai envoyée au commandant de la province, que tout a été fini, et que l'imposture etant si clairement prouvée, l'imposteur a été châtié, ou bien censuré. Point du tout. L'affaire est encore là ; et ledit *Thevenin*, conseillé par ceux qui l'ont aposté, se retranche à dire qu'il a peut-être

pris un autre M. *Rousseau* pour *J. J. Rousseau*, et persiste à soutenir avoir prêté la somme à un homme de ce nom, se tirant d'affaire, je ne sais comment, au sujet des lettres de recommandation. De sorte qu'il ne me reste d'autre moyen pour le confondre, que d'aller moi-même à Grenoble me confronter avec lui : encore ma mémoire trompeuse et vacillante peut-elle souvent m'abuser sur les faits. Les seuls ici qui me sont certains, est de n'avoir jamais connu ni *Thevenin* ni *Janin ;* de n'avoir jamais voyagé ni mangé avec eux ; de n'avoir jamais écrit à M. *Aldiman ;* de n'avoir jamais emprunté de l'argent, ni peu ni beaucoup de personne durant mon séjour à Neuchatel ; je ne crois pas non plus avoir jamais écrit à M. de *Faugnes*, surtout pour lui recommander quelqu'un ; ni jamais avoir signé *le voyageur perpétuel ;* ni jamais avoir couché aux Verrières, quoiqu'il ne me soit pas possible de me rappeler où nous couchâmes en revenant de Pontarlier avec *Sauttershaim* dit le baron, (car en allant je me souviens parfaitement que nous n'y couchâmes pas). Je vous fais tous ces détails, mon cher hôte, afin que si, par vos amis, vous pouvez avoir quelque éclaircissement sur tous

ces faits, vous me rendiez le bon office de m'en faire part le plutôt qu'il sera possible. J'écris parce même courrier, à M du *Terreau*, maire des Verrières, à M. *Breguet*, à M. *Guyenet*, lieutenant du Val-de-Travers, mais sans leur faire aucun détail ; vous aurez la bonté d'y suppléer, s'il est nécessaire, par ceux de cette lettre. Vous pouvez m'écrire ici en droiture : mais si vous avez des éclaircissemens intéressans à me donner, vous ferez bien de me les envoyer par duplicata, sous enveloppe, à l'adresse de *M. le comte de Tonnerre, lieutenant-général des armées du roi, commandant pour S. M. en Dauphiné, à Grenoble.* Vous pourrez même m'écrire à l'ordinaire sous son couvert ; mes lettres me parviendront plus lentement, mais plus sûrement qu'en droiture.

J'espère qu'on est tranquille à présent dans votre pays. Puisse le ciel accorder à tous les hommes la paix qu'ils ne veulent pas me laisser ! Adieu, mon cher hôte, je vous embrasse.

AU MÊME.

Bourgoin, le 21 novembre 1768.

Je vous remercie, mon cher hôte, de l'arrêt de *Thevenin*; je l'ai envoyé à M. de *Tonnerre* avec condition expresse (qui du reste n'était pas fort nécessaire à stipuler), de n'en faire aucun usage qui pût nuire à ce malheureux. Votre supposition qu'il a été la dupe d'un autre imposteur, est absolument incompatible avec ses propres déclarations, avec celle du cabaretier *Jeannet* et avec tout ce qui s'est passé : cependant, si vous voulez absolument vous y tenir, soit. Vous dites que mes ennemis ont trop d'esprit pour choisir une calomnie aussi absurde. Prenez garde qu'en leur accordant tant d'esprit, vous ne leur en accordiez pas encore assez : car leur objet n'étant que de voir quelle contenance je tenais vis-à-vis d'un faux témoin, il est clair que plus l'accusation était absurde et ridicule, plus elle allait à leur but. Si ce but eût été de persuader le public, vous auriez raison; mais il était autre. On savait très-bien que

je me tirerais de cette affaire ; mais on voulait voir comment je m'en tirerais. Voilà tout. On sait que *Thevenin* ne m'a pas prêté neuf francs, peu importe ; mais on sait qu'un imposteur peut m'embarrasser ; c'est quelque chose (*a*).

(*a*) M. *Rousseau* pouvait ajouter que toute grossière qu'était cette farce jouée par *Thevenin*, elle tendait à compromettre sa sureté, en le mettant dans l'obligation de se produire sous le nom de *J.J. Rousseau*, que par des considérations majeures il avait quitté pour prendre celui de *Renou*.

Quant au nom de *Voyageur perpétuel* donné par *Thevenin* à M. *Rousseau*, voici une anecdote assez singulière, transcrite mot à mot sur l'original d'une lettre qui nous a été adressée.

» J'étais un jour à me promener au jardin des « Thuilleries ; appercevant quelques-uns de nos « lettrés, et sachant l'endroit où ils tenaient ordi- « nairement leurs assises, je fus les y devancer « plutôt par désœuvrement que par curiosité.

« La lettre de M. *Rousseau* à M. l'archevêque « de *Beaumont* paraissait depuis peu. Ce fut sur cet « ouvrage que roula presque la conversation. On « en parla diversement, on critiqua, la critique « fut plus injuste que sévère ; on attaqua l'auteur, « et on ne fut ni modéré, ni honnête.

« M. *Duclos* en parla seul comme un admirateur « de M. *Rousseau*, pénétré de ses malheurs, et « paraissant les partager ; il me parut déplacé

Vos maximes, mon très-cher hôte, sont très-stoïques et très-belles, quoiqu'un peu outrées, comme sont celles de *Sénèque*, et généralement celles de tous ceux qui philo-

« dans ce cercle. M. de *Ste. Foix* parla en inquisiteur.

« Un abbé dont ma mémoire ne me permet pas « dans le moment d'appliquer le nom sur sa figure « fraîche et bénéficiale, brilla. M. *D**** était vis-« à-vis de lui, et souriait de temps en temps à « l'abbé en forme d'approbation.

« Je ne tardai pas d'entendre une voix de fausset « qui disait : *ce pauvre Rousseau veut à tout prix « occuper le public..... cette gloriole est bien per-« mise sans doute quand elle ne dégénère pas en folie.... « que dites-vous de ses allées et venues..... il n'est « bien nulle part.....* C'EST UN VOYAGEUR « PERPÉTUEL.

« Ce n'est pas sur le discours philosophique que « j'appuye. Je ne m'arrête qu'à ces mots : *un voya-« geur perpétuel.* Il est bien singulier que le maraud « de *Thevenin* ait eu la même idée, et bien long-« temps après; et que M. *Rousseau* l'ait fait naître, « lui qui depuis son retour d'Italie à Paris jus-« qu'à son départ pour la Suisse, n'avait fait « qu'un voyage en dix-huit ans.

« Mais chaque siècle a eu son genre de persé-« cution, et tel qui s'est livré à ridiculiser *Rous-« seau*, n'aurait peut-être pas été des derniers à « accuser *Socrate* ».

sophent tranquillement dans leur cabinet sur les malheurs dont ils sont loin, et sur l'opinion des hommes qui les honore. J'ai appris assurément à n'estimer l'opinion d'autrui que ce qu'elle vaut, et je crois savoir du moins aussi bien que vous, de combien de choses la paix de l'ame dédommage; mais que seule elle tienne lieu de tout, et rende seule heureux les infortunés : voilà ce que j'avoue ne pouvoir admettre, ne pouvant, tant que je suis homme, compter totalement pour rien la voix de la nature pâtissante et le cri de l'innocence avilie. Toutefois, comme il nous importe toujours, et sur tout dans l'adversité, de tendre à cette impassibilité sublime à laquelle vous dites être parvenu, je tâcherai de profiter de vos sentences, et d'y faire la réponse que fit l'architecte athénien à la harangue de l'autre. *Ce qu'il a dit, je le ferai.*

Certaines découvertes, amplifiées peut-être par mon imagination, m'ont jeté durant plusieurs jours dans une agitation fiévreuse qui m'a fait beaucoup de mal; et qui, tant qu'elle a duré, m'a empêché de vous écrire. Tout est calmé; je suis content de moi; et j'espère ne plus cesser de l'être, puisqu'il ne peut plus

rien m'arriver de la part des hommes, à quoi je n'aie appris à m'attendre; et à quoi je ne sois préparé. Bonjour, mon cher hôte, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE (*a*)

Écrite de Bourgoin le 2 décembre 1768, par J. J. Rousseau à madame la présidente de Verna de Grenoble, laquelle informée qu'il était venu herboriser en Dauphiné, lui avait offert un logement dans son château.

Laissons à part, Madame, je vous supplie, les livres et leurs auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante invitation, que si ma santé me permettait de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferais un bien volontiers pour aller vous remercier. Ce

(*a*) Madame la marquise de *Ruffieux*, fille de madame la présidente de *Verna*, possède l'original de cette lettre. Elle a permis à M. *L. C. D. L.* d'en tirer une copie qui a été imprimée pour la première fois dans le *Journal de Paris* du 14 juillet 1781.

que vous avez la bonté de me dire, Madame, des étangs et des montagnes de votre contrée, ajouterait à mon empressement, mais n'en serait pas la première cause. On dit que la grotte de la Balme est de vos côtés ; c'est encore un objet de promenade et même d'habitation, si je pouvais m'en pratiquer une dont les fourbes et les chauve-souris n'approchassent pas. A l'egard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en naturaliste et non pas en apothicaire. Car, outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la médecine, je connais l'organisation des plantes sur la foi de la nature qui ne ment point ; et je ne connais leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des prés des guirlandes pour les bergères, que des herbes pour des lavemens. Puissé-je, Madame, aussi-tôt que le printemps ramenera la verdure, aller faire dans vos cantons des herborisations qui ne pourront qu'être abondantes et brillantes, si je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de

vous. Agréez, Madame, et faites agréer à M. le président, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.

Signé RENOU. (*b*)

A M. L. C. D. L.

Monquin, le 10 octobre 1769.

Me voici, Monsieur, en vous répondant, dans une situation bien bizarre, sachant bien à qui, mais non pas à quoi; non que tout ce que vous écrivez ne mérite bien qu'on s'en souvienne, mais parce que je ne me souviens plus de rien. J'avais mis à part votre lettre pour y répondre; et après avoir vingt fois renversé ma chambre et tous les fatras qui la remplissent, je n'ai pu parvenir à retrouver cette lettre; toutefois je n'en veux pas avoir le démenti, ni que mon étourderie me prive du plaisir de vous écrire. Ce ne sera pas si vous voulez une réponse, ce sera un bavardage de rencontre, pour avoir, aux dépens

(*b*) C'est le nom que prit le citoyen de Genève dans sa retraite en Dauphiné.

de votre patience, l'avantage de causer un moment avec vous.

Vous me parliez, Monsieur, du nouveau né dont je vous fais mes biens cordiales félicitations. Voilà vos pertes réparées. Que vous êtes heureux de voir les plaisirs paternels se multiplier autour de vous ! Je vous le dis, et bien du fond de mon cœur; quiconque a le bonheur de pouvoir remplir des soinssi chers, trouve chez lui des plaisirs plus vrais que tous ceux du monde, et les plus douces consolations dans l'adversité. Heureux qui peut élever ses enfans sous ses yeux ! Je plains un père de famille obligé d'aller chercher au loin la fortune : car pour le vrai bonheur de la vie, il en a la source auprès de lui.

Vous me parliez du logement auquel vous aviez eu la bonté de songer pour moi. Vous avez bien, Monsieur, tout ce qu'il faut pour ne pas me laisser renoncer sans regret à l'espoir d'être votre voisin ; et pourquoi y renoncer ? Qu'est-ce qui empêcherait que, dans une saison plus douce, je n'allasse vous voir, et voir avec vous les habitations qui pourraient me convenir ? S'il s'en trouvait une assez voisine de la vôtre pour me procurer l'agrément de votre société, il y aurait

là de quoi racheter bien des inconvéniens, et pourvu que je trouvasse à-peu-près le plus nécessaire, de quoi me consoler de n'avoir pas ce qui le serait moins.

Vous me parliez de littérature, et précisément cet article le plus plein de choses et le plus digne d'être retenu, est celui que j'ai totalement oublié. Ce sujet qui ne me rappelle que des idées tristes, et que l'instinct éloigne de ma mémoire, a fait tort à l'esprit avec lequel vous l'avez traité. Je me suis souvenu seulement que vous étiez très-aimable, même en traitant un sujet que je n'aimais plus.

Vous me parliez de botanique et d'herborisations. C'est un objet sur lequel il me reste un peu plus de mémoire; encore ai-je grand peur que bientôt elle ne s'en aille de même avec le goût de la chose, et qu'on ne parvienne à me rendre désagréable jusqu'à cet innocent amusement. Quelque ignorant que je sois en botanique, je ne le suis pas au point d'aller, comme on vous l'a dit, chercher en Europe une plante qui empoisonne par son odeur; et je pense, au contraire, qu'il y a beaucoup à rabattre des qualités prodigieuses tant en bien qu'en mal, que l'ignorance, la charlatanerie, la crédulité, et quelquefois la mé-

chanceté, prêtent aux plantes, et qui, bien examinées, se réduisent pour l'ordinaire à très-peu de chose, souvent tout-à-fait à rien. J'allais à Pila faire avec trois messieurs, qui fesaient semblant d'aimer la botanique, une herborisation dont le principal objet était un commencement d'herbier pour l'un des trois, à qui j'avais tâché d'inspirer le goût de cette douce et aimable étude. Tout en marchant, M. le médecin *M**** m'appela pour me montrer, disait-il, une très-belle ancolie. Comment, Monsieur, une ancolie! lui dis-je en voyant sa plante: c'est le napel. Là-dessus je leur racontai les fables que le peuple débite en Suisse sur le napel, et j'avoue que en avançant et nous trouvant comme ensevelis dans une forêt de napels, je crus un moment sentir un peu de mal de tête, dont je reconnus la chimère, et ris avec ces messieurs presque au même instant.

Mais au lieu d'une plante à laquelle je n'avais pas songé, j'ai vraiment et vainement cherché à Pila une fontaine glaçante qui tuait, à ce qu'on nous dit, quiconque en buvait. Je déclarai que j'en voulais faire l'essai sur moi-même, non pas pour me tuer, je vous jure, mais pour désabuser ces pauvres gens

sur la foi de ceux qui se plaisent à calomnier la nature, craignant jusqu'au lait de leur mère, et ne voyant par-tout que les périls et la mort. J'aurais bu de l'eau de cette fontaine, comme M. *Storck* a mangé du napel : mais au lieu de cette fontaine homicide qui ne s'est point trouvée, nous trouvâmes une fontaine très-bonne, très-fraîche, dont nous bûmes tous avec grand plaisir, et qui ne tua personne.

Au reste, mes voyages pédestres ayant été jusqu'ici tous très-gais, faits avec des camarades d'aussi bon humeur que moi, j'avais espéré que ce serait ici la même chose. Je voulus d'abord bannir toutes les petites façons de ville ; pour mettre en train ces messieurs, je leur dis des canons ; je voulus leur en apprendre ; je m'imaginais que nous allions chanter, criailler, folâtrer toute la journée. je leur fis même une chanson (l'air s'entend), que je notai, tout en marchant par la pluie, avec des chiffres de mon invention. Mais quand ma chanson fut faite, il n'en fut plus question, ni d'amusemens, ni de gaieté, ni de familiarité ; voulant être badin tout seul, je ne me trouvai que grossier ; toujours le grand cérémonial, et toujours monsieur dom

Japhet : à la fin je me le tins pour dit ; et m'amusant avec mes plantes, je laissai ces messieurs s'amuser à me faire des façons. Je ne sais pas trop si mes longues rabâcheries vous amusent. Je sais seulement que si je les prolongeais encore, elles vous ennuieraient certainement à la fin. Voilà, Monsieur, l'histoire exacte de ce tant célèbre pélerinage, qui court déjà les quatre coins de la France, et qui remplira bientôt l'Europe entière de son risible fracas. Je vous salue, Monsieur, et vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DU BELLOY.

A Monquin par Bourgoin, le 19 février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel ! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

J'HONORAIS vos talens, Monsieur, encore plus le digne usage que vous en faites, et j'admirais comment le même esprit patriotique nous avait conduits par la même route à des destins si contraires ; vous à l'acqui-

sition d'une nouvelle patrie et à des honneurs distingués ; moi à la perte de la mienne et et à des opprobres inouis.

Vous m'avez ressemblé, dites-vous, par le malheur ; vous me feriez pleurer sur vous, si je pouvais vous en croire. Etes-vous seul, en terre étrangère, isolé, séquestré, trompé, trahi, diffamé par tout ce qui vous environne, enlacé de trames horribles dont vous sentiez l'effet, sans pouvoir parvenir à les connaître, à les démêler ? Etes-vous à la merci de la puissance, de la ruse, de l'iniquité, réunies pour vous traîner dans la fange, pour élever autour de vous une impénétrable œuvre de ténèbres, pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil ? Si tel est ou fut votre sort, venez, gémissons ensemble ; mais en tout autre cas, ne vous vantez point de faire avec moi société de malheurs.

Je lisais votre Bayard, fier que vous eussiez trouvé mon Edouard digne de lui servir de modèle en quelque chose ; et vous me fesiez vénérer ces antiques Français auxquels ceux d'aujourd'hui ressemblent si peu, mais que vous faites trop bien agir et parler pour ne pas leur ressembler vous-même. A ma seconde

lecture, je suis tombé sur un vers qui m'avait échappé dans la première, et qui par réflexion m'a déchiré (*a*). J'y ai reconnu, non, grâces au ciel, le cœur de *J. J.*, mais les gens à qui j'ai à faire, et que pour mon malheur je connais trop bien. J'ai compris, j'ai pensé du moins qu'on vous avait suggéré ce vers-là. Misère humaine, me suis-je dit! Que les méchans diffament les bons, ils font leur œuvre; mais comment les trompent-ils les uns à l'égard des autres? Leurs ames n'ont-elles pas pour se reconnaître des marques plus sûres que tous les prestiges des imposteurs? J'ai pu douter quelques instans, je l'avoue, si vous n'étiez point séduit, plutôt que trompé par mes ennemis.

Dans ce même temps j'ai reçu votre lettre et votre Gabrielle, que j'ai lue et relue aussi, mais avec un plaisir bien plus doux que celui que m'avait donné le guerrier *Bayard*; car l'héroïsme de la valeur m'a toujours moins touché que le charme du sentiment dans les

(*a*) Il est probable que ces deux vers étaient ceux-ci.

Que de vertu brillait dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre, et ne pas la sentir?

ames bien nées. L'attachement que cette pièce m'inspire pour son auteur, est un de ces mouvemens, peut-être aveugles, mais auxquels mon cœur n'a jamais résisté. Ceci me mène à l'aveu d'une autre folie, à laquelle il ne résiste pas mieux. C'est de faire de mon Héloïse le *criterium* sur lequel je juge du rapport des autres cœurs avec le mien. Je conviens volontiers qu'on peut être plein d'honnêteté, de vertu, de sens, de raison, de goût, et trouver ce roman détestable; quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon estime, mais jamais à mon amitié. Quiconque n'idolâtre pas ma *Julie*, ne sent pas ce qu'il faut aimer; quiconque n'est pas l'ami de *Saint-Preux* ne saurait être le mien. D'après cet entêtement, jugez du plaisir que j'ai pris en lisant votre Gabrielle, d'y retrouver ma Julie un peu plus héroïquement requinquée, mais gardant son même naturel, animée peut-être d'un peu plus de chaleur, plus énergique dans les situations tragiques, mais moins enivrante aussi, selon moi, dans le calme. Frappé de voir dans des multitudes de vers, à quel point il faut que vous ayiez contemplé cette image si tendre dont je suis le Pigmalion, j'ai cru sur ma règle ou sur ma

manie, que la nature nous avait faits amis; et revenant avec plus d'incertitude aux vers de votre Bayard, j'ai résolu d'en parler avec ma franchise ordinaire, sauf à vous de me répondre ce qu'il vous plaira.

Monsieur du *Belloy*, je ne pense pas de l'honneur, comme vous de la vertu, qu'il soit possible d'en bien parler, d'y revenir souvent par goût, par choix, et d'en parler toujours d'un ton qui touche et remue ceux qui en ont, sans l'aimer, et sans en avoir soi-même : ainsi, sans vous connaître autrement que par vos pièces, je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien chevalier; et je vous demande de vouloir me dire, sans détour, s'il y a quelque vers dans votre Bayard dont en l'écrivant vous m'ayiez voulu faire l'application. Dites-moi simplement oui ou non, et je vous crois.

Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes, par l'image des antiques vertus de leurs pères, il est beau, mais il est vain. L'on peut tenter de guérir des malades, mais non pas de ressusciter des morts. Vous venez soixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand *Catinat*, du brillant *Villars*, du vertueux *Fénelon*, vous auriez pu dire : voilà

voilà encore des Français dont je vous parle: leur race n'est pas éteinte. Mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in deserto.* Vous ne mettez pas seulement sur la scène des gens d'un autre siècle, mais d'un autre monde; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reste à votre nation, pour se consoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire, et de la diffamer dans les autres. O s'il étoit encore des *Bayards* en France, avec quelle noble colère, avec quelle vive indignation! ... Croyez-moi, du *Belloy*, ne faites plus de ces beaux vers à la gloire des anciens Français, de peur qu'on ne soit tenté, par la justesse de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Adieu, Monsieur, si cette lettre vous parvient, je vous prie de m'en donner avis, afin que je ne sois pas injuste. Je vous salue de tout mon cœur.

AU MÊME.

Monquin, le 22 mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

IL faut, Monsieur, vous résoudre à bien de l'ennui, car j'ai grand peur de vous écrire une longue lettre.

Que vous m'avez rafraîchi le sang, et que j'aime votre colère! J'y vois bien le sceau de la vérité dans une ame fière, que le patelinage des gens qui m'entourent marque encore plus fortement à mes yeux. Vous avez daigné me faire sentir mon tort; c'est une indulgence dont je sens le prix, et que je n'aurais peut-être pas eue à votre place; il ne m'en reste que le désir de vous le faire oublier. Je fus quarante ans le plus confiant des hommes, sans que durant tout ce temps jamais une seule fois cette confiance ait été trompée. Sitôt que j'eus pris la plume, je me trouvai dans un autre univers, parmi

de tout autres êtres, auxquels je continuai de donner la même confiance, et qui m'en ont si terriblement corrigé, qu'ils m'ont jeté dans l'autre extrémité. Rien ne m'épouvanta jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténèbres qui m'environnent, et je ne vois que du noir dans l'obscurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance, mais une figure cachée sous un drap blanc me donnait des convulsions; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, je resterai enfant jusqu'à la mort. Ma défiance est d'autant plus déplorable, que presque toujours fondée, (et je n'ajoute *presque* qu'à cause de vous), elle est toujours sans bornes, parce que tout ce qui est hors de la nature n'en connaît plus. Voilà, Monsieur, non l'excuse, mais la cause de ma faute, que d'autres circonstances ont amenée, et même aggravée, et qu'il faut bien que je vous déclare pour ne pas vous tromper. Persuadé qu'un homme puissant vous avait fait entrer dans ses vues à mon égard, je répondis selon cette idée à quelqu'un qui m'avait parlé de vous; et je répondis avec tant d'imprudence, que je nommai même l'homme en question. Né avec un caractère bouillant, dont rien

n'a pu calmer l'effervescence, mes premiers mouvemens sont toujours marqués par une étourderie audacieuse, que je prends alors pour de l'intrépidité, et que j'ai tout le temps de pleurer dans la suite, sur-tout quand elle est injuste, comme dans cette occasion. Fiez-vous à mes ennemis du soin de m'en punir. Mon repentir anticipa même sur leurs soins à la réception de votre lettre; un jour plutôt elle m'eût épargné beaucoup de sottises: mais puisqu'elles sont faites, il ne me reste qu'à les expier, et à tâcher d'en obtenir le pardon, que je vous demande par la commisération due à mon état.

Ce que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, et du peu d'effet qu'elles ont fait sur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui pensaient vous surprendre par cette voie. Ce n'est pas sur des hommes tels que vous que des discours en l'air ont quelque prise, mais les frivoles clameurs de la calomnie qui n'excitent guère d'attention, sont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés et concertés durant de longues années dans un profond silence, et dont les développemens successifs se font lentement, sourdement, et avec méthode. Vous parlez d'évidence; quand

vous la verrez contre moi, jugez-moi, c'est votre droit : mais n'oubliez pas de juger aussi mes accusateurs ; examinez quel motif leur inspire tant de zèle. J'ai toujours vu que les méchans inspiraient de l'horreur, mais point d'animosité. On les punit ou on les fuit, mais on ne se tourmente pas d'eux sans cesse ; on ne s'occupe pas sans cesse à les circonvenir, à les tromper, à les trahir ; ce n'est point à eux que l'on fait ces choses-là, ce sont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens si zélés, si vertueux, si fiers surtout d'être des traîtres, et qui se masquent avec tant de soin pour me démasquer : « Messieurs, j'admire votre zèle, et vos » preuves me paraissent sans réplique ; mais » pourquoi donc craindre si fort que l'accusé ne les sache et n'y réponde ? Permettez que je l'en instruise, et que je vous » nomme. Il n'est pas généreux, il n'est pas » même juste de diffamer un homme, quel » qu'il soit, en se cachant de lui. C'est, » dites-vous, par ménagement pour lui que » vous ne voulez pas le confondre ; mais il » serait moins cruel, ce me semble, de le » confondre que de le diffamer ; et de lui » ôter la vie, que de la lui rendre insuppor-

» table. Tout hypocrite de vertu doit être » publiquement confondu ; c'est-là son vrai » châtiment ; et l'évidence elle-même est » suspecte, quand elle élude la conviction » de l'accusé ». En leur parlant de la sorte, examinez leur contenance, pesez leur réponse; suivez, en la jugeant, les mouvemens de votre cœur, et les lumières de votre raison: voilà, Monsieur, tout ce que je vous demande, et je me tiens alors pour bien jugé.

Vous me tancez avec grande raison sur la manière dont je vous parais juger votre nation : ce n'est pas ainsi que je la juge de sang-froid, et je suis bien éloigné, je vous jure, de lui rendre l'injustice dont elle use envers moi. Ce jugement trop dur était l'ouvrage d'un moment de dépit et de colère, qui même ne se rapportait pas à moi, mais au grand-homme qu'on vient de chasser de sa naissante patrie, qu'il illustrait déjà dans son berceau, et dont on ose encore souiller les vertus avec tant d'artifice et d'injustice. S'il restait, me disais-je, de ces Français célébrés par du *Belloy*, pourquoi leur indignation ne réclamerait-elle point contre ces manœuvres si peu dignes d'eux ?

C'est à cette occasion que *Bayard* me re-

vint en mémoire, bien sûr de ce qu'il dirait ou ferait, s'il vivait aujourd'hui. Je ne sentais pas assez que tous les hommes, même vertueux, ne sont pas des *Bayards*, qu'on peut être timide sans cesser d'être juste, et qu'en pensant à ceux qui machinent et crient, j'avais tort d'oublier ceux qui gémissent et se taisent. J'ai toujours aimé votre nation, elle est même celle de l'Europe que j'honore le plus; non que j'y croie apercevoir plus de vertus que dans les autres, mais par un précieux reste de leur amour qui s'y est conservé, et que vous réveillez, quand il était prêt à s'éteindre. Il ne faut jamais désespérer d'un peuple qui aime encore ce qui est juste et honnête, quoiqu'il ne le pratique plus. Les Français auront beau applaudir aux traits héroïques que vous leur présentez, je doute qu'ils les imitent; mais ils s'en transporteront dans vos pièces, et les aimeront dans les autres hommes, quand on ne les empêchera pas de les y voir. On est encore forcé de les tromper pour les rendre injustes, précaution dont je n'ai pas vu qu'on eût grand besoin pour d'autres peuples. Voilà, Monsieur, comment je pense constamment à l'égard des

Français, quoique je n'attende plus de leur part qu'injustice, outrages, et persécution ; mais ce n'est pas à la nation que je les impute, et tout cela n'empêche pas que plusieurs de ses membres n'aient toute mon estime, et ne la méritent, même dans l'erreur où on les tient. D'ailleurs, mon cœur s'enflamme bien plus aux injustices dont je suis témoin, qu'à celles dont je suis la victime ; il lui manque, pour ces dernières, l'énergie et la vigueur d'un généreux désintéressement. Il me semble que ce n'est pas la peine de m'échauffer pour une cause qui n'intéresse que moi. Je regarde mes malheurs comme liés à mon état d'homme et d'ami de la vérité. Je vois le méchant qui me persécute et me diffame, comme je verrais un rocher se détacher d'une montagne et venir m'écraser. Je le repousserais si j'en avais la force, mais sans colère, et puis je le laisserais là sans y plus songer. J'avoue pourtant que ces mêmes malheurs m'ont d'abord pris au dépourvu, parce qu'il en est auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé ; j'en ai été cependant plus abattu qu'irrité ; et maintenant que me voilà prêt, j'espère me

laisser un peu moins accabler, mais pas plus émouvoir, de ceux qui m'attendent. A mon âge, et dans mon état, ce n'est plus la peine de s'en tourmenter; et j'en vois le terme de trop près, pour m'inquiéter beaucoup de l'espace qui reste. Mais je n'entends rien à ce que vous me dites de ceux que vous avez essuyés : assurément je suis fait pour les plaindre; mais que peuvent-ils avoir de commun avec les miens? Ma situation est unique, elle est inouie depuis que le monde existe, et je ne puis présumer qu'il s'en retrouve jamais de pareille. Je ne comprends donc point quel rapport il peut y avoir dans nos destinées, et j'aime à croire que vous vous abusez sur ce point. Adieu, Monsieur, vivez heureux; jouissez en paix de votre gloire, et souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous honorera toujours.

A M. L'A. M.

A Monquin par Bourgoin, le 9 février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

En vérité, Monsieur, votre lettre n'est point d'un jeune homme qui a besoin de conseil; elle est d'un sage très-capable d'en donner. Je ne puis vous dire à quel point cette lettre m'a frappé. Si vous avez en effet l'étoffe qu'elle annonce, il est à désirer pour le bien de votre élève, que ses parens sentent le prix de l'homme qu'ils ont mis auprès de lui.

Je suis, et depuis si long-temps, si loin des idées sur lesquelles vous me remettez, qu'elles me sont devenues absolument étrangères. Toutefois je remplirai selon ma portée, le devoir que vous m'imposez; mais je suis bien persuadé que vous ferez mieux de vous en rapporter à vous qu'à moi, sur la meilleure manière de vous conduire dans le cas difficile où vous vous trouvez.

Sitôt qu'on s'est dévoyé de la droite route de la nature, rien n'est plus difficile que d'y rentrer. Votre enfant a pris un pli d'autant moins facile à corriger, que nécessairement tout ce qui l'environne doit empêcher l'effet de vos soins pour y parvenir. C'est ordinairement le premier pli que les enfans de qualité contractent, et c'est le dernier qu'on peut leur faire perdre, parce qu'il faut pour cela le concours de la raison, qui leur vient plus tard qu'à tous les autres enfans. Ne vous effrayez donc pas trop que l'effet de vos soins ne réponde pas d'abord à la chaleur de votre zèle; vous devez vous attendre à peu de succès jusqu'à ce que vous ayiez la prise qui peut l'amener; mais ce n'est pas une raison pour vous relâcher en attendant. Vous voilà dans un bateau qu'un courant très-rapide entraîne en arrière, il faut beaucoup de travail pour ne pas reculer.

La voie que vous avez prise et que vous craignez n'être pas la meilleure, ne le sera pas toujours sans doute. Mais elle me paraît la meilleure en attendant. Il n'y a que trois instrumens pour agir sur les ames humaines; la raison, le sentiment, et la nécessité. Vous avez inutilement employé le premier; il n'est

pas vraisemblable que le second eût plus d'effet ; reste le troisième, et mon avis est que pour quelque temps vous devez vous y tenir ; d'autant plus que la première et la plus importante philosophie de l'homme de tout état et de tout âge, est d'apprendre à fléchir sous le dur joug de la nécessité ; *clavos trabales et æneos manu gestans ahená.*

Il est clair que l'opinion, ce monstre qui dévore le genre-humain, a déjà farci de ses préjugés la tête du petit bon-homme. Il vous regarde comme un homme à ses gages, une espèce de domestique, fait pour lui obéir, pour complaire à ses caprices ; et dans son petit jugement, il lui paraît fort étrange que ce soit vous qui prétendiez l'asservir aux vôtres ; car c'est ainsi qu'il voit tout ce que vous lui prescrivez. Toute sa conduite avec vous n'est qu'une conséquence de cette maxime, qui n'est pas injuste, mais qu'il applique mal, que *c'est à celui qui paye de commander*. D'après cela qu'importe qu'il ait tort ou raison ; c'est lui qui paye.

Essayez chemin fesant, d'effacer cette opinion par des opinions plus justes, de redresser ses erreurs par des jugemens plus sensés. Tâchez de lui faire comprendre qu'il y a des choses

choses plus estimables que la naissance et que les richesses ; et pour le lui faire comprendre, il ne faut pas le lui dire, il faut le lui faire sentir. Forcez sa petite ame vaine à respecter la justice et le courage, à se mettre à genoux devant la vertu ; et n'allez pas pour cela lui chercher des livres. Les hommes des livres ne seront jamais pour lui que des hommes d'un autre monde ; je ne sache qu'un seul modèle qui puisse avoir à ses yeux de la réalité, et ce modèle c'est vous, Monsieur ; le poste que vous remplissez est à mes yeux le plus noble et le plus grand qui soit sur la terre. Que le vil peuple en pense ce qu'il voudra, pour moi je vous vois à la place de DIEU ; vous faites un homme. Si vous vous voyez du même œil que moi, que cette idée doit vous élever en dedans de vous-même ! qu'elle peut vous rendre grand en effet ? et c'est ce qu'il faut ; car si vous ne l'étiez qu'en apparence, et que vous ne fissiez que jouer la vertu, le petit bon-homme vous pénétrerait infailliblement, et tout serait perdu. Mais si cette image sublime du grand et du beau le frappe une fois en vous : si votre desintéressement lui apprend que la richesse ne peut pas tout ; s'il voit en vous combien il est plus grand de commander à

soi-même qu'à des valets ; si vous le forcez en un mot à vous respecter ; dès cet instant vous l'aurez subjugué ; et je vous réponds que quelque semblant qu'il fasse, il ne trouvera plus égal que vous soyiez d'accord avec lui ou non ; sur-tout si en le forçant de vous honorer dans le fond de son petit cœur, vous lui marquez en même temps faire peu de cas de ce qu'il pense lui-même, et ne vouloir plus vous fatiguer à le faire convenir de ses torts. Il me semble qu'avec une certaine façon grave et soutenue d'exercer sur lui votre autorité vous parviendrez à la fin à demander froidement à votre tour, *qu'est-ce que cela fait que nous soyions d'accord ou non* ? et qu'il trouvera lui que cela fait quelque chose. Il faudra seulement éviter de joindre à ce sang-froid, la dureté qui vous rendrait haïssable. Sans entrer en explication avec lui, vous pourrez dire à d'autres en sa présence : » J'aurais fait mes délices de rendre son enfance » heureuse, mais il ne l'a pas voulu, et j'aime » encore mieux qu'il soit malheureux étant » enfant que méprisable étant homme. » A l'égard des punitions, je pense, comme vous, qu'il n'en faut jamais venir aux coups, que

dans le seul cas où il aurait commencé lui-même. Ses châtimens ne doivent jamais être que des abstinences, et tirées, autant qu'il se peut, de la nature du délit. Je voudrais même que vous vous y soumissiez toujours avec lui quand cela serait possible, et cela sans affectation, sans que cela parût vous coûter, et de façon qu'il pût en quelque sorte, lire dans votre cœur, sans que vous le lui disiez, que vous sentez si bien la privation que vous lui imposez, que c'est sans y songer que vous vous y soumettez vous-même. En un mot pour réussir, il faudrait vous rendre presqu'impassible, et ne sentir que par votre élève ou pour lui. Voilà, je l'avoue, une terrible tâche, mais je ne vois nul autre moyen de succès. Et ce succès me paraît assuré de part ou d'autre, car quand avec tant de soins vous n'auriez pas le bonheur d'avoir fait un homme, n'est-ce rien que de l'être devenu ?

Tout ceci suppose que la dédaigneuse hauteur de l'enfant, n'est que la petite vanité de la petite grandeur, dont ses bonnes auront boursoufflé sa petite ame ; mais il pourrait arriver aussi que ce fût l'effet de l'âpreté d'un caractère indomptable et fier, qui ne veut céder qu'à lui-même ; cette dureté propre aux

seuls naturels qui ont beaucoup d'étoffe, et qui ne se trouve guère au pays où vous vivez, n'est pas probablement celle de votre élève; si cependant cela se trouvait, (et c'est un discernement facile à faire) alors il faudrait bien vous garder de suivre avec lui la méthode dont je viens de parler, et de heurter la rudesse avec la rudesse; les ouvriers en bois n'emploient jamais fer sur fer; ainsi faut-il faire avec les esprits roides qui résistent toujours à la force; il n'y a sur eux qu'une prise, mais aimable et sure, c'est l'attachement et la bienveillance; il faut les apprivoiser comme les lions, par les caresses: on risque peu de gâter de pareils enfans; tout consiste à s'en faire aimer une fois; après cela vous les feriez marcher sur des fers rouges.

Pardonnez, Monsieur, tout ce radotage à ma pauvre tête qui diverge, bat la campagne, et se perd à la suite de la moindre idée. Je n'ai pas le courage de relire ma lettre de peur d'être forcé de la recommencer. J'ai voulu vous montrer le vrai désir que j'aurais de vous complaire, et d'applaudir à vos respectables soins; mais je suis très-persuadé qu'avec les talens que vous me paraissez avoir, et le zèle qui les anime, vous n'avez besoin que

de vous-même pour conduire aussi sagement qu'il est possible, le sujet que la Providence a mis entre vos mains. Je vous honore, Monsieur, et vous salue de tout mon cœur.

AU MÊME.

Monquin, le 28 février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

Votre précédente lettre, Monsieur, m'en promettait si bien une seconde, et j'étais si sûr qu'elle viendrait, que quoique je me crusse obligé de vous tirer de l'erreur où je vous voyais, j'aimai mieux tarder de remplir ce devoir, que de vous ôter ce plaisir si doux aux cœurs honnêtes, de réparer leurs torts de leur propre mouvement. (*a*)

(*a*) Pour l'intelligence de cette phrase, et de celles qui la suivent, il faut savoir que la personne à qui cette seconde lettre est adressée, avait mis en tête de sa réponse à la première, un quatrain qui semblait annoncer qu'elle avait pris en mauvaise part celui de M. *Rousseau*; ce qui cependant n'était pas.

La bizarre manière de dater qui vous a scandalisé, est une formule générale dont depuis quelque temps j'use indifféremment avec tout le monde, qui n'a ni ne peut avoir aucun trait aux personne à qui j'écris, puisque ceux qu'elle regarde ne sont pas faits pour être honorés de mes lettres, et ne le seront surement jamais. Comment m'avez-vous pu croire assez brutal, assez féroce pour vouloir insulter ainsi de gaité de cœur, quelqu'un que je ne connaissais que par une lettre pleine de témoignages d'estime pour moi, et si propre à m'en inspirer pour lui ? Cette erreur est là-dessus tout ce dont je peux me plaindre ; car si ce n'en eût pas été une, votre ressentiment devenait très-légitime, et votre quatrain très-mérité. Si même j'avais quelqu'autre reproche à vous faire, ce serait sur le ton de votre lettre, qui cadrait si mal avec celui de votre quatrain. Quoique dans votre opinion, je vous en eusse donné l'exemple, deviez-vous jamais l'imiter ? Ne deviez-vous pas au contraire être encore plus indigné de l'ironie et de la fausseté détestable que cette contradiction mettait dans ma lettre ? et la vertu doit-elle jamais souiller ses mains innocentes avec les armes des méchans, même pour re-

pousser leurs atteintes ? Je vous avoue franchement, que je vous ai bien plus aisément pardonné le quatrain, que le corps de la lettre. Je passe les injures dans la colère, mais j'ai peine à passer les cajoleries. Pardon, Monsieur, à mon tour. J'use peut-être un peu durement des droits de mon âge : mais je vous dois la vérité depuis que vous m'avez inspiré de l'estime. C'est un bien dont je fais trop de cas, pour laisser passer en silence rien de ce qui peut l'altérer. A présent oublions pour jamais ce petit démêlé, je vous en prie, et ne nous souvenons que de ce qui peut nous rendre plus intéressans l'un à l'autre, par la manière dont il a fini.

Revenons à votre emploi. S'il est vrai que vous ayiez adopté le plan que j'ai tâché de tracer dans l'Emile, j'admire votre courage; car vous avez trop de lumières pour ne pas voir que dans un pareil système, il faut tout ou rien, et qu'il vaudrait cent fois mieux reprendre le train des éducations ordinaires, et faire un petit talon rouge, que de suivre à demi celle-là pour ne faire qu'un homme manqué. Ce que j'appelle tout, n'est pas de suivre servilement mes idées; au contraire, c'est souvent de les corriger; mais de s'attacher

aux principes, et d'en suivre exactement les conséquences, avec les modifications qu'exige nécessairement toute application particulière. Vous ne pouvez ignorer quelle tâche immense vous vous donnez. Vous voilà pendant dix ans au moins, nul pour vous-même, et livré tout entier avec toutes vos facultés à votre élève. Vigilance, patience, fermeté, voilà surtout trois qualités sur lesquelles vous ne sauriez vous relâcher un seul instant, sans risquer de tout perdre : oui de tout perdre, entièrement tout. Un moment d'impatience, de négligence, ou d'oubli, peut vous ôter le fruit de six ans de travaux, sans qu'il vous en reste rien du tout, pas même la possibilité de le recouvrer par le travail de dix autres. Certainement s'il y a quelque chose qui mérite le nom d'héroïque et de grand parmi les hommes, c'est le succès des entreprises pareilles à la vôtre ; car le succès est toujours proportionné à la dépense de talens et de vertus dont on l'a acheté. Mais aussi, quel don vous aurez fait à vos semblables, et quel prix pour vous-même de vos grands et pénibles travaux ! Vous vous serez fait un ami, car c'est-là le terme nécessaire du respect, de l'estime, et de la reconnaissance dont vous l'aurez pénétré.

Voyez, Monsieur, ... dix ans de travaux immenses, et toutes les plus douces jouissances, de la vie pour le reste de vos jours et au-delà. Voilà les avances que vous avez faites, et voilà le prix qui doit les payer. Si vous avez besoin d'encouragement dans cette entreprise, vous me trouverez toujours prêt. Si vous avez besoin de conseils, ils sont désormais au-dessus de mes forces. Je ne puis vous promettre que de la bonne volonté; mais vous la trouverez toujours pleine et sincère. Soit dit une fois pour toutes, et lorsque vous me croirez bon à quelque chose, ne craignez pas de m'importuner. Je vous salue de tout mon cœur.

AU MÊME.

Monquin, le 14 mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

JE voudrais, Monsieur, pour l'amour de vous, que l'application qu'il vous plaît de faire de votre quatrain, fût assez naturelle

pour être croyable : mais puisque vous aimez mieux vous excuser, que vous accuser d'une promptitude que j'aurais pu moi-même avoir à votre place, soit ; je n'épiloguerai pas là-dessus.

Depuis l'impression de l'Emile, je ne l'ai relu qu'une fois, il y a six ans, pour corriger un exemplaire ; et le trouble continuel où l'on aime à me faire vivre, a tellement gagné ma pauvre tête, que j'ai perdu le peu de mémoire qui me restait, et que je garde à peine une idée générale du contenu de mes écrits. Je me rappelle pourtant fort bien qu'il doit y avoir dans l'Émile, un passage relatif à celui que vous me citez ; mais je suis parfaitement sûr qu'il n'est pas le même, parce qu'il présente, ainsi défiguré, un sens trop différent de celui dont j'étais plein en l'écrivant. J'ai bien pu ne pas songer à éviter dans ce passage, le sens qu'on eût pu lui donner, s'il eût été écrit par *Cartouche* ou par *Raffiat*, mais je n'ai jamais pu m'exprimer aussi incorrectement dans le sens que je lui donnais moi-même. Vous serez peut-être bien aise d'apprendre l'anecdote qui me conduisit à cette idée.

Le feu roi de Prusse déjà grand amateur de

la discipline militaire, passant en revue un de ses régimens, fut si mécontent de la manœuvre, qu'au lieu d'imiter le noble usage que *Louis XIV* en colère avait fait de sa canne, il s'oublia jusqu'à frapper de la sienne le major qui commandait. L'officier outragé recule deux pas, porte la main à l'un de ses pistolets, le tire aux pieds du cheval du roi, et de l'autre se casse la tête. Ce trait auquel je ne pense jamais sans tressaillir d'admiration, me revint fortement en écrivant l'Emile, et j'en fis l'application de moi-même au cas d'un particulier qui en déshonore un autre, mais en modifiant l'acte par la différence des personnages. Vous sentez, Monsieur, qu'autant le major bâtonné est grand et sublime, quand, prêt à s'ôter la vie, maître par conséquent de celle de l'offenseur, et le lui prouvant, il la respecte pourtant en sujet vertueux, s'élève par là même au-dessus de son souverain, et meurt en lui faisant grâce; autant la même clémence vis-à-vis un brutal obscur serait inepte. Le major employant son premier coup de pistolet, n'eût été qu'un forcené; le particulier perdant le sien, ne serait qu'un sot.

Mais un homme vertueux, un croyant

peut avoir le scrupule de disposer de sa propre vie, sans cependant pouvoir se résoudre à survivre à son déshonneur, dont la perte, même injuste, entraîne des malheurs civils pires cent fois que la mort. Sur ce chapitre de l'honneur, l'insuffisance des lois nous laisse toujours dans l'état de nature; je crois cela prouvé dans ma lettre à M. d'*Alembert* sur les spectacles. L'honneur d'un homme ne peut avoir de vrai défenseur ni de vrai vengeur que lui-même; loin qu'ici la clémence qu'en tout autre cas prescrit la vertu, soit permise, elle est défendue; et l'laisser impuni son déshonneur, c'est y consentir; on lui doit sa vengeance; on se la doit à soi-même; on la doit même à la société et aux autres gens d'honneur qui la composent; et c'est ici l'une des fortes raisons qui rendent le duel extravagant, moins parcequ'il expose l'innocent à périr, que parce qu'il l'expose à périr sans vengeance, et à laisser le coupable triomphant; et vous remarquerez que ce qui rend le trait du major vraiment héroïque, est moins la mort qu'il se donne que la fière et noble vengeance qu'il sait tirer de son roï. C'est son premier coup de pistolet qui fait valoir le second: quel sujet il lui ôte, et

quels remords il lui laisse ! Encore une fois, le cas entre particuliers est tout différent. Cependant si l'honneur prescrit la vengeance, il la prescrit courageuse ; celui qui se venge en lâche, au lieu d'effacer son infamie, y met le comble : mais celui qui se venge et meurt, est bien réhabilité. Si donc un homme indignement, injustement flétri par un autre, va le chercher, un pistolet à la main, dans l'amphithéâtre de l'opéra, lui casse la tête devant tout le monde, et puis se laissant tranquillement mener devant les juges, leur dit : *Je viens de faire un acte de justice, que je me devais, et qui n'appartenait qu'à moi ; faites-moi pendre, si vous l'osez* ; il se pourra bien qu'ils le fassent pendre en effet, parce qu'enfin quiconque a donné la mort la mérite, et qu'il a dû même y compter ; mais je réponds qu'il ira au supplice avec l'estime de tout homme équitable et sensé, comme avec la mienne ; et si cet exemple intimide un peu les tâteurs d'hommes, et fait marcher les gens d'honneur qui ne ferraillent pas, la tête un peu plus levée, je dis que la mort de cet homme de courage ne sera pas inutile à la société. La conclusion tant de ce détail que de ce que

j'ai dit à ce sujet dans l'Emile, et que je répétai souvent quand ce livre parut, à ceux qui me parlèrent de cet article, est *qu'on ne déshonore point un homme qui sait mourir.* Je ne dirai pas ici si j'ai tort; cela pourra se discuter à loisir dans la suite : mais tort ou non, si cette doctrine me trompe, vous permettrez néanmoins, n'en déplaise à votre illustre prôneur d'oracles, que je ne me tienne pas pour déshonoré.

Je viens, Monsieur, à la question que vous me proposez sur votre élève. Mon sentiment est qu'on ne doit forcer un enfant à manger de rien. Il y a des répugnances qui ont leur cause dans la constitution particulière de l'individu, et celles-là sont invincibles; les autres qui ne sont que des fantaisies, ne sont pas durables, à moins qu'on ne les rende telles à force d'y faire attention. Il pourrait y avoir quelque chose de vrai dans le cas de prévoyance qu'on vous allégue, si (chose presque inouïe) il s'agissait d'alimens de première nécessité, comme le pain, le lait, les fruits, il faudrait du moins tâcher de vaincre cette répugnance, sans que l'enfant s'en aperçût, et sans le contrarier; ce qui, par exemple, pourrait se faire en l'ex-

posant à avoir grand faim, et à ne trouver, comme par hasard, que l'aliment auquel il répugne. Mais si cet essai ne réussit pas, je ne serais pas d'avis de s'y obstiner. Que s'il s'agit de mets composés tels qu'on en sert sur les tables des grands, la précaution paraît d'abord assez superflue ; car il est peu apparent que le petit bon-homme se trouve un jour réduit dans les bois ou ailleurs, à des ragoûts de truffes ou à des profiteroles, au chocolat, pour toute nourriture. Mais peut-être a-t-on un autre objet qu'on ne vous dit pas, et qui n'est pas sans fondement. Votre élève est fait pour avoir un jour place aux petits soupés des rois et des princes : il doit aimer tout ce qu'ils aimeront ; il doit préférer tout ce qu'ils préféreront ; il doit en toute chose avoir les goûts qu'ils auront ; et il n'est pas d'un bon courtisan d'en avoir d'exclusifs. Vous devez comprendre par-là, et par beaucoup d'autres choses, que ce n'est pas un Emile que vous avez à élever. Ainsi gardez-vous bien d'être un *Jean-Jacques* ; car, comme vous voyez, cela ne réussit pas pour le bonheur de cette vie.

Prêt à quitter cette demeure, je n'ai plus

d'adresse assez fixe à vous donner, pour y recevoir de vos lettres. Adieu, Monsieur.

A MADAME B.

Monquin, le 28 octobre 1769.

Si je n'avais été garde-malade, Madame, et si je ne l'étais encore, j'aurais été moins lent, et je serais moins bref à vous remercier du plaisir que m'a fait votre lettre, et du désir que j'ai de mériter et de cultiver la correspondance que vous daignez m'offrir. Votre caractère aimable et vos bons sentimens m'étaient déjà assez connus pour me donner du regret de n'avoir pu leur rendre mon hommage en personne, lorsque je fus un instant votre voisin. Maintenant vous m'offrez, Madame, dans la douceur de m'entretenir quelquefois avec vous, un dédommagement dont je sens déjà le prix, mais qui ne peut pourtant qu'à l'aide d'une imagination qui vous cherche, suppléer au charme de voir animer vos yeux et vos traits par ces sentimens vivifians et honnêtes, dont votre cœur me paraît pénétré. Ne craignez point que le mien repousse la confiance dont vous voulez

bien m'honorer, et dont je ne suis pas indigne.

Adieu, Madame, soyez sure, je vous supplie, que mon cœur répond très-bien au vôtre, et que c'est pour cela que ma plume n'ajoute rien.

A LA MÊME.

Monquin, le 7 décembre 1769.

JE présume, Madame, que vous voilà heureusement arrivée à Paris, et peut-être déjà dans le tourbillon de ces plaisirs bruyans dont vous pressentiez le vide, en vous proposant de les chercher. Je ne crains pas que vous les trouviez, à l'épreuve, plus substantiels pour un cœur tel que le vôtre me paraît être, que vous ne les avez estimés; mais il en pourrait résulter de leur habitude une chose bien cruelle, c'est qu'ils devinssent pour vous des besoins, sans être des alimens; et vous voyez dans quel état cruel cela jette, quand on est forcé de chercher son existence là où l'on sent bien qu'on ne trouvera jamais le bonheur. Pour prévenir un pareil malheur

quand on est dans le train d'en courir le risque, je ne vois guère qu'une chose à faire, c'est de veiller sévèrement sur soi-même, et de rompre cette habitude, ou du moins de l'interrompre avant de s'en laisser subjuguer. Le mal est que dans ce cas, comme dans un autre plus grave, on ne commence guère à craindre le joug que quand on le porte, et qu'il n'est plus temps de le secouer ; mais j'avoue aussi que quiconque a pu faire cet acte de vigueur dans le cas le plus difficile, peut bien compter sur soi-même aussi dans l'autre ; il suffit de prévoir qu'on en aura besoin. La conclusion de ma morale sera donc moins austère que le début. Je ne blâme assurément pas que vous vous livriez, avec la modération que vous y voulez mettre, aux amusemens du grand monde où vous vous trouvez. Votre âge, Madame, vos sentimens, vos résolutions, vous donnent tout le droit d'en goûter les innocens plaisirs sans alarmes; et tout ce que je vois de plus à craindre dans les sociétés où vous allez briller, est que vous ne rendiez beaucoup plus difficile à suivre pour d'autres, l'avis que je prends la liberté de vous donner.

Je crains bien, Madame, que l'intérêt peut-

être un peu trop vif que vous m'inspirez, ne m'ait fait vous prendre un peu trop légèrement au mot sur ce ton de pédagogue que vous m'invitez en quelque façon de prendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou maussade, ce sera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbon qui se dépêche d'être sermonneur, pour éviter la tentation d'être encore plus ridicule. Je suis même un peu tenté, je vous l'avoue, de m'en tenir là ; l'état où vous m'apprenez que vous êtes actuellement, et le vide du cœur, accompagné d'une tristesse habituelle que laisse dans le vôtre ce tumulte qu'on appelle société, me donnent, Madame, un vif désir de rechercher avec vous s'il n'y aurait pas moyen de faire servir une de ces deux choses de remède à l'autre ; mais cela me ménerait à des discussions si déplacées dans le train d'amusemens où je vous suppose, et que le carnaval dont nous approchons, va probablement rendre plus vifs, qu'il me faudrait de votre part plus qu'une permission pour oser entamer cette matière dans un moment aussi désavantageux ; si vous m'entendez d'avance, comme je puis l'espérer ou le craindre, dites-moi

de grâce si je dois parler ou me taire ; et soyez sure, Madame, que dans l'un ou l'autre cas je vous obéirai, non pas avec le même plaisir, peut-être, mais avec la même fidélité.

A LA MÊME.

Monquin, le 17 janvier 1773.

VOTRE lettre, Madame, exigerait une longue réponse, mais je crains que le trouble passager où je suis, ne me permette pas de la faire comme il faudrait. Il m'est difficile de m'accoutumer assez aux outrages et à l'imposture même la plus comique, pour ne pas sentir à chaque fois qu'on les renouvelle, les bouillonnemens d'un cœur fier qui s'indigne, précéder le ris moqueur qui doit être ma seule réponse à tout cela. Je crois pourtant avoir gagné beaucoup ; j'espère gagner davantage ; et je crois voir le moment assez proche où je me ferai un amusement de suivre dans leurs manœuvres souterraines, ces troupes de noires taupes qui se fatiguent à me jetter de la terre sur les pieds. En attendant nature pâtit

encore un peu, je l'avoue; mais le mal est court, bientôt il sera nul. Je viens à vous.

J'eus toujours le cœur un peu romanesque, et j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant; excusez donc, Madame, s'il se mêle un peu de visions à mes idées; et s'il s'y mêle aussi un peu de raison, ne la dédaignez pas sous quelque forme et avec quelque cortège qu'elle se présente. Notre correspondance a commencé d'une manière à me la rendre à jamais intéressante. Un acte de vertu dont je connais bien tout le prix; un besoin de nourriture à votre ame qui me fait présumer de la vigueur pour la digérer, et la santé, qui en est la source. Ce vide interne dont vous vous plaignez, ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis. Les cœurs étroits ne sentent jamais de vide, parce qu'ils sont toujours pleins de rien: il en est, au contraire, dont la capacité vorace est si grande, que les chétifs êtres qui nous entourent ne le peuvent remplir. Si la nature vous a fait le rare et funeste présent d'un cœur trop sensible au besoin d'être heureux, ne cherchez rien au dehors qui lui puisse suffire: ce n'est que de sa propre substance qu'il doit se nourrir. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui

nous est étranger, est un bonheur faux. Les gens qui ne sont susceptibles d'aucun autre, font bien de s'en contenter ; mais si vous êtes celle que je suppose, vous ne serez jamais heureuse que par vous-même ; n'attendez rien pour cela que de vous. Ce sens moral si rare parmi les hommes, ce sentiment exquis du beau, du vrai, du juste, qui réfléchit toujours sur nous-mêmes, tient l'ame de quiconque en est doué dans un ravissement continuel, qui est la plus délicieuse des jouissances. La rigueur du sort, la méchanceté des hommes, les maux imprévus, les calamités de toute espèce peuvent l'engourdir pour quelques momens, mais jamais l'éteindre ; presque étouffé sous le faix des noirceurs humaines, quelquefois une explosion subite peut lui rendre son premier éclat. On croit que ce n'est pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choses-là ; et moi je crois, au contraire, que ce n'est qu'à votre âge qu'elles sont utiles, que le cœur s'y peut ouvrir ; plutôt, il ne saurait les entendre ; plus tard, son habitude est déjà prise, il ne saurait les goûter.

Comment s'y prendre, me direz-vous ? Que faire pour cultiver et développer ce sens

moral ? Voilà, Madame, à quoi j'en voulais venir ; le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes, il est l'effet d'une vie simple et saine ; on parvient bientôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif. Je vous en offre un que votre état me suggère : nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections ; tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune.... tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs.... Des plaisirs ? Je vous en promets et qui rempliront vraiment votre ame. Ce n'est point par des plaisirs entassés qu'on est heureux, mais par un état permanent qui n'est point composé d'actes distincts. Si le bonheur n'entre pour ainsi dire en dissolution dans notre ame, s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelques points ; il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle.

L'habitude la plus douce qui puisse exister, est celle de la vie domestique qui nous tient plus près de nous qu'aucune autre ; rien ne s'identifie plus fortement, plus constamment

avec nous que notre famille et nos enfans. Les sentimens que nous acquérons ou que nous renforçons dans ce commerce intime, sont les plus vrais, les plus durables, les plus solides qui puissent nous attacher aux êtres périssables, puisque la mort seule peut les éteindre, au lieu que l'amour et l'amitié vivent rarement autant que nous : ils sont aussi les plus purs puisqu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre, et par leur seule force nous éloignent du vice et des goûts dépravés. J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur ; s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là .... Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais ; elles ne se font pas nourrices et gouvernantes : mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses ; il faut que substituant leurs bruyants plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat, pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussi-tôt qu'elles respirent ; et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre, et qui pèse quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amusent.

Mais

Mais moi qui parle de famille, d'enfans.... Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur. Plaignez-les s'ils ne sont que malheureux, plaignez-les beaucoup plus s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne me verra prévaricateur de la vérité, plier dans mes égaremens, mes maximes à ma conduite; jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de la nature et du devoir, pour exténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuser; quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit, et qui la dément. Condamnez-moi donc, Madame, mais écoutez-moi. Vous trouverez un homme ami de la vérité jusque dans ses fautes, et qui ne craint point d'en rappeler lui-même le souvenir, lorsqu'il en peut résulter quelque bien. Neanmoins je rends grâce au ciel, de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, et d'en avoir garanti mes enfans. J'aime mieux qu'ils vivent dans un état obscur sans me connaître, que de les voir, dans mes malheurs, bassement nourris par la traîtresse générosité de mes ennemis, ardens à les instruire à haïr, et peut-être à trahir leur père;

et j'aime mieux cent fois être ce père infortuné, qui négligera son devoir par faiblesse et qui pleure sa faute, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami, et divulgue pour le diffamer le secret qu'il a versé dans son sein.

Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuse, commencez d'abord par nourrir votre enfant. Ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même; votre mari est jeune, il est d'un bon naturel, voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il vit avec vous; n'importe, fût-il livré à tous les goûts de son âge et de son temps, vous l'en arracherez par les vôtres, sans lui rien dire. Vos enfans vous aideront à le retenir par des liens aussi forts et plus constans que ceux de l'amour. Vous passerez la vie la plus simple, il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aie l'idée. Mais encore une fois, si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte; et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais.

Voilà mes idées; si elles sont fausses ou ridicules, pardonnez à l'erreur, à l'intention. Je

me trompe peut-être : mais il est sûr que je ne veux pas vous tromper. Bonjour, Madame : l'intérêt que vous prenez à moi me touche ; et je vous jure que je vous le rends bien.

Toutes vos lettres sont ouvertes : la dernière l'a été ; celle-ci le sera ; rien n'est plus certain. Je vous en dirais bien la raison ; mais ma lettre ne vous parviendrait pas. Comme ce n'est pas à vous qu'on en veut, et que ce ne sont pas vos secrets qu'on y cherche ; je ne crois pas que ce que vous pourriez avoir à me dire, fût exposé à beaucoup d'indiscrétion ; mais encore faut-il que vous soyiez avertie.

A LA MÊME.

Monquin, le 2 février 1770.

Si votre dessein, Madame, lorsque vous commençâtes de m'écrire, était de me circonvenir et de m'abuser par des cajoleries, vous avez parfaitement réussi. Touché de vos avances, je prêtais à votre ame la candeur de votre âge ; dans l'attendrissement de mon cœur, je vous regardais déjà comme l'aimable consolatrice de mes malheurs et de ma

vieillesse ; et l'idée charmante que je me fesais de vous, effaçait l'idée horrible des auteurs des trames dont je suis enlacé. Me voilà désabusé ; c'est l'ouvrage de votre dernière lettre. Son tortillage ne peut être ni la réponse que la mienne a dû naturellement vous suggérer, ni le langage ouvert et franc de la droiture. Pour moi, ce langage ne cessera jamais d'être le mien ; je vois que vous avez respiré l'air de votre voisinage. Eh ! mon DIEU, Madame, vous voilà bien jeune initiée à des mystères bien noirs. J'en suis fâché pour moi, j'en suis affligé pour vous..... à vingt ans !... Adieu, Madame.

ROUSSEAU.

En reprenant avec plus de sang-froid votre lettre, je trouve la mienne dure et même injuste ; car je vois que ce qui rend vos phrases embarrassées, est qu'une involontaire sincérité s'y mêle à la dissimulation que vous voulez avoir. En blâmant mon premier mouvement, je ne veux pourtant pas vous le cacher. Non, Madame, vous ne voulez pas me tromper, je le sens ; c'est vous qu'on trompe, et bien cruellement. Mais cela posé, il me reste une question à vous faire ; dans

le jugement que vous portez de moi; pourquoi m'écrire ? Pourquoi me rechercher ? Que me voulez-vous ? Recherche-t-on quelqu'un qu'on n'estime pas ? Eh ! je fuirais jusqu'au bout du monde, un homme que je verrais comme vous paraissez me voir. Je suis environné, je le sais, d'espions empressés et d'ardens satellites qui me flattent pour me poignarder; mais ce sont des traîtres; ils font leur métier. Mais vous, Madame, que je veux honorer autant que je méprise ces misérables, de grâce, que me voulez-vous ? Je vous demande sur ce point une réponse précise, et pour DIEU suivez, en la fesant, le mouvement de votre cœur et non pas l'impulsion d'autrui. Je veux répondre en détail à votre lettre, et j'espère avoir long-temps la douceur de vous parler de vous; mais pour ce moment commençons par moi, commençons par nous mettre en règle sur ce que nous devons penser l'un de l'autre. Quand nous saurons bien à qui nous parlons, nous en saurons mieux ce que nous aurons à nous dire.

Je vous prie, Madame, de ne plus m'écrire sous un autre nom que celui que je signe, et que je n'aurais jamais dû quitter.

A LA MÊME.

Monquin, le 16 mars 1770.

Rose, je vous crois, et je vous croirais avec plus de plaisir encore si vous eussiez moins insisté. La vérité ne s'exprime pas toujours avec simplicité, mais quand cela lui arrive, elle brille alors de tout son éclat. Je vais quitter cette habitation; je sais ce que je veux et dois faire; j'ignore encore ce que je ferai : je suis entre les mains des hommes; ces hommes ont leurs raisons pour craindre la vérité, et ils n'ignorent pas que je me dois de la mettre en évidence, ou du moins de faire tous mes efforts pour cela. Seul et à leur merci, je ne puis rien, ils peuvent tout, hors de changer la nature des choses, et de faire que la poitrine de *J.J. Rousseau* vivant, cesse de renfermer le cœur d'un homme de bien. Ignorant dans cette situation en quel lieu je trouverai soit une pierre pour y poser ma tête, soit une terre pour y poser mon corps, je ne puis vous donner aucune adresse assurée : mais si jamais je retrouve un moment tranquille, c'est un soin que je n'oublierai pas. *Rose*, ne m'oubliez pas non

plus. Vous m'avez accordé de l'estime sur mes écrits; vous m'en accorderiez encore plus sur ma vie, si elle vous était connue; et davantage encore sur mon cœur, s'il était ouvert à vos yeux : il n'en fut jamais un plus tendre, un meilleur, un plus juste; la méchanceté ni la haine n'en approchèrent jamais. J'ai de grands vices, sans doute, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi; et tous mes malheurs ne me viennent que de mes vertus. Je n'ai pu malgré tous mes efforts percer le mystère affreux des trames dont je suis enlacé; elles sont si ténébreuses, on me les cache avec tant de soin, que je n'en aperçois que la noirceur. Mais les maximes communes que vous m'alléguez sur la calomnie et l'imposture ne sauraient convenir à celle-là; et les frivoles clameurs de la calomnie sont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés et concertés durant longues années, dans un profond silence, et dont les développemens successifs, dirigés par la ruse, opérés par la puissance, se font lentement, sourdement et avec méthode. Ma situation est unique; mon cas est inouï depuis que le monde existe. Selon toutes les règles de la prévoyance humaine, je dois

succomber; et toutes les mesures sont tellement prises, qu'il n'y a qu'un miracle de la Providence qui puisse confondre les imposteurs. Pourtant une certaine confiance soutient encore mon courage. Jeune femme, écoutez-moi, quoi qu'il arrive, et quelque sort qu'on me prépare: quand on vous aura fait l'énumération de mes crimes; quand on vous en aura montré les frappans témoignages, les preuves sans réplique, la démonstration, l'évidence; souvenez-vous des trois mots par lesquels ont fini mes adieux. JE SUIS INNOCENT.

ROUSSEAU.

Vous approchez d'un terme intéressant pour mon cœur; je désire d'en savoir l'heureux événement aussitôt qu'il sera possible. Pour cela, si vous n'avez pas avant ce temps-là de mes nouvelles, préparez d'avance un petit billet que vous ferez mettre à la poste aussitôt que vous serez délivrée, sous une enveloppe de l'adresse suivante: *A madame Bois de la Tour née Roguin, à Lyon.*

A LA MÊME.

Paris, le 7 juillet 1770.

Deux raisons, Madame, outre le tracas d'un débarquement, m'ont empêché d'aller vous voir à mon arrivée. La première que vous m'avez écrit vous-même, que quand même nous serions rapprochés, nous ne pourrions pas nous voir ; l'autre, que je suis déterminé à n'avoir aucune relation avec quiconque en a avec madame de***. C'est à vous, Madame, à m'instruire si ces deux obstacles existent ou non ; s'ils n'existent pas, j'irai avec le plus vif empressement contenter le besoin de vous voir, que me donna la première lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, et qu'ont augmenté toutes les autres. Un rendez-vous au spectacle ne saurait me convenir, parce que, bien éloigné de vouloir me cacher, je ne veux pas non plus me donner en spectacle moi-même ; mais s'il arrivait que le hasard nous y conduisit en même jour, et que je le susse, ne doutez pas que je ne profitasse avec transport du plaisir de vous y voir, et même que je ne me présentasse à votre loge, si j'étais

sûr que cela ne vous déplût pas. Je suis affligé d'apprendre votre prochain départ. Est-ce pour augmenter mon regret que vous me proposez de vous suivre en Nivernais? Bonjour, Madame, donnez-moi, de vos nouvelles et vos ordres durant le séjour qui vous reste à faire à Paris; donnez-moi votre adresse en province, et souvenez-vous de moi quelquefois.

Pas un mot du prétendu opéra qu'on dit que je vais donner. J'espère que de sa vie *J. J. Rousseau* n'aura plus rien à démêler avec le public. Quand quelque bruit court de moi, croyez toujours exactement le contraire; vous vous tromperez rarement.

A LA MÊME.

Paris, le 13 juillet 1770.

Je ne puis, Madame, vous aller voir que la semaine prochaine, puisque nous sommes à la fin de celle-ci; je tâcherai que ce soit mardi, mais je ne m'y engage pas, encore moins pour le dîner; il faut que tout cela se prenne impromptu. Car tous les engagemens pris d'avance, m'ôtent tout le plaisir de les

remplir. Je déjeûne toujours en me levant ; mais cela ne m'empêchera pas, si vous prenez du café ou du chocolat, d'en prendre encore avec vous. Ne m'envoyez point de voiture, j'aime mieux aller à pied ; et si je ne suis pas chez vous à dix heures, ne m'attendez plus.

Je vous sais gré de me reprocher mon air gauche et embarrassé ; mais si vous voulez que je m'en défasse, il faut que ce soit votre ouvrage. Avec une ame assez peu craintive, un naturel d'une insupportable timidité, surtout auprès des femmes, me rend toujours d'autant plus maussade, que je voudrais me rendre plus agréable. De plus, je n'ai jamais su parler, surtout quand j'aurais voulu bien dire ; et si vous avez la préférence de tous mes embarras, vous n'avez pas trop à vous en plaindre. Bonjour, Madame, voilà votre laquais ; à mardi s'il fait beau, mais sans promesse. Je sens qu'ayant à vous perdre si vîte, il ne faut pas me faire un besoin de vous voir.

A M.....

Paris, 24 novembre 1770.

Soyez content, Monsieur, vous et ceux qui vous dirigent. Il vous fallait absolument une lettre de moi; vous m'avez voulu forcer à l'écrire, et vous avez réussi : car on sait bien que quand quelqu'un nous dit qu'il veut se tuer, on est obligé en conscience à l'exhorter de n'en rien faire.

Je ne vous connais point, Monsieur, et n'ai nul désir de vous connaître ; mais je vous trouve très à plaindre et bien plus encore que vous ne pensez : néanmoins dans tout le détail de vos malheurs, je ne vois pas de quoi fonder la terrible résolution que vous m'assurez avoir prise.

Je connais l'indigence et son poids aussi bien que vous tout au moins ; mais jamais elle n'a suffi seule pour déterminer un homme de bon sens à s'ôter la vie. Car enfin le pis qu'il en puisse arriver, est de mourir de faim, et l'on ne gagne pas grand'chose à se tuer pour éviter la mort. Il est pourtant des cas

où

où la misère est terrible, insupportable ; mais il en est où elle est moins dure à souffrir : c'est le vôtre. Comment, Monsieur, à vingt ans, seul, sans famille, avec de la santé, de l'esprit, des bras, et un bon ami, vous ne voyez d'autre asile contre la misère que le tombeau ? surement vous n'y avez pas bien regardé.

Mais l'opprobre.... La mort est à préférer, j'en conviens : mais encore faut-il commencer par s'assurer que cet opprobre est bien réel. Un homme injuste et dur vous persécute, il menace d'attenter à votre liberté. Eh bien, Monsieur, je suppose qu'il exécute sa barbare menace, serez-vous donc déshonoré pour cela ? Des fers déshonorent-ils l'innocent qui les porte ? *Socrate* mourut-il dans l'ignominie ? Et où est donc, Monsieur, cette superbe morale que vous étalez si pompeusement dans vos lettres ? et comment avec des maximes si sublimes se rend-on ainsi l'esclave de l'opinion ? Ce n'est pas tout ; on dirait à vous entendre, que vous n'avez d'autre alternative que de mourir, ou de vivre en captivité. Et point du tout, vous avez l'expédient tout simple de sortir de Paris ; cela vaut encore mieux que de sortir de la vie. Plus je relis votre lettre, plus j'y trouve de colère et d'ani-

mosité. Vous vous complaisez à l'image de votre sang jaillissant sur votre cruel parent; vous vous tuez plutôt par vengeance que par désespoir, et vous songez moins à vous tirer d'affaire qu'à punir votre ennemi. Quand je lis les réprimandes plus que sévères dont il vous plaît d'accabler fièrement le pauvre *Saint-Preux*, je ne puis m'empêcher de croire que, s'il était là pour vous répondre, il pourrait avec un peu plus de justice, vous en rendre quelques-unes à son tour.

Je conviens pourtant, Monsieur, que votre lettre est très-bien faite, et je vous trouve fort disert pour un désespéré. Je voudrais vous pouvoir féliciter sur votre bonne foi comme sur votre éloquence, mais la manière dont vous narrez notre entrevue, ne me le permet pas trop. Il est certain que je me serais, il y a dix ans, jeté à votre tête, que j'aurais pris votre affaire avec chaleur; et il est probable que, comme dans tant d'affaires semblables dont j'ai eu le malheur de me mêler, la pétulance de mon zèle m'eût plus nui qu'elle ne vous aurait servi. Les plus terribles expériences m'ont rendu plus réservé; j'ai appris à n'accueillir qu'avec circonspection les nouveaux visages, et dans l'impossibilité de rem-

plir à la fois tous les nombreux devoirs qu'on m'impose, à ne me mêler que des gens que je connais. Je ne vous ai pourtant point refusé le conseil que vous m'avez demandé. Je n'ai point approuvé le ton de votre lettre à M. de *M.*, je vous ai dit ce que j'y trouvais à reprendre ; et la preuve que vous entendîtes bien ce que je vous disais, est que vous y répondîtes plusieurs fois. Cependant vous venez me dire aujourd'hui que le chagrin que je vous montrai, ne vous permit pas d'entendre ce que je vous dis, et vous ajoutez qu'après de mûres délibérations, il vous sembla d'appercevoir que je vous blâmais de vous être un peu trop abandonné à votre haine : mais vraiment il ne fallait pas de bien mûres délibérations pour appercevoir cela, car je vous l'avais bien articulé, et je m'étais assuré que vous m'entendiez fort bien. Vous m'avez demandé conseil, je ne vous l'ai point refusé. J'ai fait plus ; je vous ai offert, je vous offre encore, d'alléger en ce qui dépend de moi la dureté de votre situation. Je ne vois pas, je vous l'avoue, en quoi vous pouvez vous plaindre de mon accueil ; et si je ne vous ai point accordé de confiance, c'est que vous ne m'en avez point inspiré.

Vous ne voulez point, Monsieur, faire part de l'état de votre ame et de votre dernière résolution à votre bienfaiteur, à votre consolateur, dans la crainte que, voulant prendre votre défense, il ne se compromît inutilement avec un ennemi puissant, qui ne lui pardonnerait jamais ; c'est à moi que vous vous adressez pour cela, sans doute, à cause de mon grand crédit et des moyens que j'ai de vous servir, et qu'un ennemi de plus ne vous paraît pas une grande affaire pour quelqu'un dans ma situation. Je vous suis obligé de la préférence ; j'en userais si j'étais sûr de pouvoir vous servir ; mais certain que l'intérêt qu'on me verrait prendre à vous, ne ferait que vous nuire, je me tiens dans les bornes que vous m'avez demandées.

A l'égard du jugement que je porterai de la résolution que vous me marquez avoir prise, quand j'en apprendrai l'exécution, ce ne sera surement pas de penser que *c'était-là le but, la fin, l'objet moral de la vie*, mais au contraire, que *c'était le comble de l'égarement, du délire, et de la fureur.* S'il était quelque cas où l'homme eût le droit de se délivrer de sa propre vie, ce serait pour

des maux intolérables et sans remède, mais non pas pour une situation dure mais passagère, ni pour des maux qu'une meilleure fortune peut finir dès demain. La misère n'est jamais un état sans ressources, sur-tout à votre âge ; elle laisse toujours l'espoir bien fondé de la voir finir quand on y travaille avec courage, et qu'on a des moyens pour cela. Si vous craignez que votre ennemi n'exécute sa menace, et que vous ne vous sentiez pas la constance de supporter ce malheur, cédez à l'orage et quittez Paris ; qui vous en empêche ? Si vous aimez mieux le braver, vous le pouvez, non sans danger, mais sans opprobre. Croyez-vous être le seul qui ait des ennemis puissans, qui soit en péril dans Paris, et qui ne laisse pas d'y vivre tranquille en mettant les hommes au pis, content de se dire à lui-même, je reste au pouvoir de mes ennemis, dont je connais la ruse et la puissance ; mais j'ai fait en sorte qu'ils ne pussent jamais me faire de mal justement ? Monsieur, celui qui se parle ainsi, peut vivre tranquille au milieu d'eux, et n'est point tenté de se tuer.

A MADAME.....

Paris, le 14 août 1772.

IL est, Madame, des situations auxquelles il n'est pas permis à un honnête homme d'être préparé ; et celle où je me trouve depuis dix ans, est la plus inconcevable et la plus étrange dont on puisse avoir l'idée. J'en ai senti l'horreur, sans en pouvoir percer les ténèbres. J'ai provoqué les imposteurs et les traîtres par tous les moyens permis et justes, qui pouvaient avoir prise sur des cœurs humains. Tout a été inutile. Ils ont fait le plongeon, et continuant leurs manœuvres souterraines, ils se sont cachés de moi avec le plus grand soin. Cela était naturel, et j'aurais dû m'y attendre. Mais ce qui l'est moins, est qu'ils ont rendu le public entier complice de leurs trames et de leur fausseté ; qu'avec un succès qui tient du prodige, on m'a ôté toute connaissance des complots dont je suis la victime, en m'en fesant seulement bien sentir l'effet ; et que tous ont marqué le même empressement à me faire boire la coupe de l'ignominie, et à me ca-

cher la bénigne main qui prit soin de la préparer. La colère et l'indignation m'ont jeté d'abord dans des transports qui m'ont fait faire beaucoup de sottises, sur lesquelles on avait compté. Comme je trouvais injuste d'envelopper tout mon siècle dans le mépris qu'on doit à quiconque se cache d'un homme pour le diffamer, j'ai cherché quelqu'un qui eût assez de droiture et de justice pour m'éclairer sur ma situation, ou pour se refuser au moins aux intrigues des fourbes. J'ai porté par-tout ma lanterne inutilement, je n'ai point trouvé d'homme ni d'ame humaine. J'ai vu avec dédain la grossière fausseté de ceux qui voulaient m'abuser par des caresses si mal adroites et si peu dictées par la bienveillance et l'estime, qu'elles cachaient même, et assez mal, une secrète animosité. Je pardonne l'erreur, mais non la trahison. A peine dans ce délire universel, ai-je trouvé dans tout Paris quelqu'un qui ne s'avilît pas à cajoler fadement un homme qu'ils voulaient tromper, comme on cajole un oiseau niais qu'on veut prendre. S'ils m'eussent fui, s'ils m'eussent ouvertement maltraité, j'aurais pu, les plaignant et me plaignant, du moins les estimer encore. Ils n'ont pas voulu me laisser cette con-

solation. Cependant, il est parmi eux des personnes, d'ailleurs si dignes d'estime, qu'il paraît injuste de les mépriser. Comment expliquer ces contradictions ? J'ai fait mille efforts pour y parvenir ; j'ai fait toutes les suppositions possibles ; j'ai supposé l'imposture armée de tous les flambeaux de l'évidence. Je me suis dit : ils sont trompés ; leur erreur est invincible. Mais, me suis-je répondu ; non-seulement ils sont trompés ; mais loin de déplorer leur erreur, ils l'aiment, ils la chérissent. Tout leur plaisir est de me croire vil hypocrite et coupable. Ils craindraient comme un malheur affreux de me retrouver innocent et digne d'estime. Coupable ou non, tous leurs soins sont de m'ôter l'exercice de ce droit si naturel, si sacré de la défense de soi-même. Hélas ! toute leur peur est d'être forcés de voir leur injustice, tout leur désir est de l'aggraver. Ils sont trompés ? Hé bien supposons, mais trompés, doivent-ils se conduire comme ils font ? d'honnêtes gens peuvent-ils se conduire ainsi ? me conduirais-je ainsi moi-même à leur place ? Jamais, jamais. Je fuirais le scélérat ou confondrais l'hypocrite. Mais le flatter pour le circonvenir, serait me mettre au-dessous de lui. Non, si j'abordais jamais un

coquin que je croirais tel, ce ne serait que pour le confondre et lui cracher au visage.

Après mille vains efforts inutiles pour expliquer ce qui m'arrive dans toutes les suppositions, j'ai donc cessé mes recherches, et je me suis dit : je vis dans une génération qui m'est inexplicable. La conduite de mes contemporains à mon égard ne permet à ma raison de leur accorder aucune estime. La haine n'entra jamais dans mon cœur. Le mépris est encore un sentiment trop tourmentant. Je ne les estime donc, ni ne les hais, ni ne les méprise. Ils sont nuls à mes yeux, ce sont pour moi des habitans de la lune. Je n'ai pas la moindre idée de leur être moral. La seule chose que je sais, est qu'il n'a point de rapport au mien, et que nous ne sommes pas de la même espèce. J'ai donc renoncé avec eux à cette seule société qui pouvait m'être douce, et que j'ai si vainement cherchée, savoir à celle des cœurs. Je ne les cherche ni ne les fuis. A moins d'affaires je n'irai plus chez personne. Mes visites sont un honneur que je ne dois plus à qui que ce soit désormais ; un pareil témoignage d'estime serait trompeur de ma part, et je ne suis pas homme à imiter ceux dont je me détache. A l'égard des gens

qui pleuvent chez moi, je ferme autant que je puis ma porte aux quidams et aux brutaux ; mais ceux dont au moins le nom m'est connu, et qui peuvent s'abstenir de m'insulter chez moi, je les reçois avec indifférence mais sans dédain. Comme je n'ai plus ni humeur ni dépit contre les pagodes au milieu desquelles je vis, je ne refuse pas même, quand l'occasion s'en présente, de m'amuser d'elles, et avec elles, autant que cela leur convient et à moi aussi. Je laisserai aller les choses comme elles s'arrangeront d'elles-mêmes, mais je n'irai pas au-de-là ; et à moins que je ne retrouve enfin, contre toute attente, ce que j'ai cessé de chercher, je ne ferai de ma vie plus un seul pas sans nécessité pour rechercher qui que ce soit. J'ai du regret, Madame, à ne pouvoir faire exception pour vous ; car vous m'avez paru bien aimable : mais cela n'empêche pas que vous ne soyiez de votre siècle, et qu'à ce titre je ne puisse vous excepter. Je sens bien ma perte en cette occasion. Je sens même aussi la vôtre, du moins si, comme je dois le croire, vous recherchez dans la société des choses d'un plus grand prix que l'élégance des manières et l'agrément de la conversation.

Voilà mes résolutions, Madame, et en

voilà les motifs. Je vous supplie d'agréer mon respect.

LETTRES

A M. DUTENS.

LETTRE PREMIÈRE.

A Wooton, le 5 février 1767.

J'ETAIS, Monsieur, vraiment peiné de ne pouvoir, faute de savoir votre adresse, vous faire les remerciemens que je vous devais. Je vous en dois de nouveaux pour m'avoir tiré de cette peine, et surtout pour le livre de votre composition que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : je suis fâché de ne pouvoir vous en parler avec connaissance; mais ayant renoncé pour ma vie à tous les ivres, je n'ose faire exception pour le vôtre; car outre que je n'ai jamais été assez savant pour juger de pareille matière, je crain-

drais que le plaisir de vous lire ne me rendît le goût de la littérature, qu'il m'importe de ne jamais laisser ranimer. Seulement je n'ai pu m'empêcher de parcourir l'article de la botanique, à laquelle je me suis consacré pour tout amusement; et si votre sentiment est aussi bien établi sur le reste, vous aurez forcé les modernes à rendre l'hommage qu'ils doivent aux anciens. Vous avez très-sagement fait de ne pas appuyer sur les vers de *Claudien*; l'autorité eût été d'autant plus faible que des trois arbres qu'il nomme après le palmier, il n'y en a qu'un qui porte les deux sexes sur différens individus. Au reste, je ne conviendrais pas tout-à-fait avec vous que *Tournefort* soit le plus grand botaniste du siècle: il a la gloire d'avoir fait le premier de la botanique une étude vraiment méthodique; mais cette étude encore après lui n'était qu'une étude d'apothicaire. Il était réservé à l'illustre *Linnæus* d'en faire une science philosophique. Je sais avec quel mépris on affecte en France de traiter ce grand naturaliste; mais le reste de l'Europe l'en dédommage, et la postérité l'en vengera. Ce que je dis est assurément sans partialité, et par

le seul amour de la vérité et de la justice; car je ne connais ni M. *Linnœus*, ni aucun de ses disciples, ni aucun de ses amis.

Je n'écris pas à M. *Laliaud*, parce que je me suis interdit toute correspondance, hors les cas de nécessité : mais je suis si vivement touché et de son zèle et de celui de l'estimable anonyme dont il m'a envoyé l'écrit, (*) et qui prenant si généreusement ma défense sans me connaître, me rend ce zèle pur avec lequel j'ai souvent combattu pour la justice et la vérité, ou pour ce qui m'a paru l'être, sans partialité, sans crainte, et contre mon propre intérêt. Cependant je désire sincèrement, qu'on laisse hurler tout leur soûl ce troupeau de loups enragés, sans leur répondre. Tout cela ne fait qu'entretenir les souvenirs du public; et mon repos dépend désormais d'en être entièrement oublié. Votre estime, Monsieur, et celle des hommes de mérite qui vous ressemblent, est assez pour moi. Pour plaire aux méchans, il faudrait leur ressembler; je n'achèterai pas à ce prix leur bienveillance.

(*) *Précis pour M. J. J. Rousseau en réponse à l'exposé succinct de M. Hume.*

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes salutations et mon respect.

Vous pouvez, Monsieur, remettre à M. *Davenport*, ou m'expédier, par la poste, à son adresse, ce que vous pourrez prendre la peine de m'envoyer. L'une et l'autre voie est à votre choix et me paraît sure. Quand M. *Davenport* n'est pas à Londres, il n'y a plus alors que la poste pour les lettres, et le *Waggon d'Ashbourn* pour les gros paquets. On m'écrit qu'il se fait à Londres une collecte pour l'infortuné peuple de Genève; si vous savez qui est chargé des deniers de cette collecte, vous m'obligerez d'en informer M. *Davenport*.

LETTRE II.

AU MÊME.

Wooton, le 16 février 1767.

JE suis bien reconnaissant, Monsieur, des soins obligeans que vous voulez bien prendre pour la vente de mes bouquins:

mais sur votre lettre, et celles de M. *Davenport*, je vois à cela des embarras qui me dégoûteraient tout-à-fait de les vendre, si je savais où les mettre; car ils ne peuvent rester chez M. *Davenport*, qui ne garde pas son appartement toute l'année. Je n'aime point une vente publique, même en permettant qu'elle se fasse sous votre nom; car outre que le mien est à la tête de la plupart de mes livres, on se doutera bien qu'un fatras si mal choisi et si mal conditionné ne vient pas de vous. Il n'y a dans ces quatre ou cinq caisses qu'une centaine au plus de volumes qui soient bons et bien conditionnés. Tout le reste n'est que du fumier, qui n'est pas même bon à brûler, parce que le papier en est pourri. Hors quelques livres que je prenais en payement des libraires, je me pourvoyais magnifiquement sur les quais, et cela me fait rire de la duperie des acheteurs qui s'attendraient à trouver des livres choisis et de bonnes éditions. J'avais pensé que ce qui était de débit se réduisant à si peu de chose, M. *Davenport* et deux ou trois de ses amis auraient pu s'en accommoder entr'eux sur l'estimation d'un libraire; le reste eût servi à

plier du poivre, et tout cela se serait fait sans bruit. Mais assurément tout ce fatras qui m'a été envoyé bien malgré moi de Suisse, et qui n'en valait ni le port ni la peine, vaut encore moins celle que vous voulez bien prendre pour son débit. Encore un coup, mon embarras est de savoir où les fourrer. S'il y avait dans votre maison quelque garde-meuble ou grenier vide où on pût les mettre sans vous incommoder, je vous serais obligé de vouloir bien le permettre, et vous pourriez y voir à loisir s'il s'y trouverait par hasard quelque chose qui pût vous convenir ou à vos amis. Autrement je ne sais en vérité que faire de toute cette fripperie qui me peine cruellement, quand je songe à tous les embarras qu'elle donne à M. *Davenport*. Plus il s'y prête volontiers, plus il est indiscret à moi d'abuser de sa complaisance. S'il faut encore abuser de la vôtre, j'ai, comme avec lui, la nécessité pour excuse, et la persuasion consolante du plaisir que vous prenez l'un et l'autre à m'obliger. Je vous en fais, Monsieur, mes remercîemens de tout mon cœur, et je vous prie d'agréer mes très-humbles salutations.

Si la vente publique pouvait se faire sans

qu'on vît mon nom sur les livres, et sans qu'on se doutât d'où ils viennent, à la bonne heure. Il m'importe fort peu que les acheteurs voient ensuite qu'ils étaient à moi ; mais je ne veux pas risquer qu'ils le sachent d'avance, et je m'en rapporte là-dessus à votre candeur.

LETTRE III.

AU MÊME.

Wooton, le 2 mars 1767.

Tous mes livres, Monsieur et tout mon avoir ne valent assurément pas les soins que vous voulez bien prendre, et les détails dans lesquels vous voulez bien entrer avec moi. J'apprends que M. *Davenport* a trouvé les caisses dans une confusion horrible ; et sachant ce que c'est que la peine d'arranger des livres dépareillés, je voudrais pour tout au monde ne l'avoir pas exposé à cette peine, quoique je sache qu'il la prend de très-bon cœur. S'il se trouve dans tout

cela quelque chose qui vous convienne, et dont vous vouliez vous accommoder de quelque manière que ce soit, vous me ferez plaisir, sans doute, pourvu que ce ne soit pas uniquement l'intention de me faire plaisir qui vous détermine. Si vous voulez en transformer le prix en une petite rente viagère, de tout mon cœur, quoiqu'il ne me semble pas que l'Encyclopédie et quelques autres livres de choix ôtés, le reste en vaille la peine, et d'autant moins que le produit de ces livres n'étant point nécessaire à ma subsistance, vous serez absolument le maître de prendre votre temps, pour les payer tout à loisir, en une ou plusieurs fois, à moi ou à mes héritiers, tout comme il vous conviendra le mieux. En un mot, je vous laisse absolument décider de toute chose, et m'en rapporte à vous sur tous les points, hors un seul, qui est celui des suretés dont vous me parlez; j'en ai une qui me suffit, et je ne veux entendre parler d'aucune autre; c'est la probité de M. *Dutens*.

Je me suis fait envoyer ici le ballot qui contenait mes livres de botanique dont je ne veux pas me défaire, et quelques autres

dont j'ai renvoyé à M. *Davenport* ce qui se trouvait sous ma main ; c'est ce que contenait le ballot qui est rayé sur le catalogue. Les livres dépareillés l'ont été dans les fréquens déménagemens que j'ai été forcé de faire : ainsi je n'ai pas de quoi les compléter. Ces livres sont de nulle valeur, et je n'en vois aucun autre usage à faire que de les jeter dans la rivière, ne pouvant les anéantir d'un acte de ma volonté.

Vos lettres, Monsieur, et tout ce que je vois de vous, m'inspirent non-seulement la plus grande estime, mais une confiance qui m'attire, et qui me donne un vrai regret de ne pas vous connaître personnellement. Je sens que cette connoissance m'eût été très-agréable dans tous les temps, et très-consolante dans mes malheurs. Je vous salue, Monsieur, très-humblement et de tout mon cœur.

LETTRE IV.

AU MÊME.

A Wooton, le 26 mars 1767.

J'espère, Monsieur, que cette lettre destinée à vous offrir mes souhaits de bon voyage, vous trouvera encore à Londres. Ils sont bien vifs et bien vrais pour votre heureuse route, agréable séjour, et retour en bonne santé. Témoignez, je vous prie, dans le pays où vous allez, à tous ceux qui m'aiment que mon cœur n'est pas en reste avec eux, puisqu'avoir de vrais amis et les aimer est le seul plaisir auquel il soit encore sensible. Je n'ai aucune nouvelle de l'élargissement du pauvre *Guy*. Je vous serai très-obligé si vous voulez bien m'en donner, avec celle de votre heureuse arrivée. Voici une correction omise à la fin de l'errata que je lui ai envoyé. Ayez la bonté de la lui remettre.

Je reçois, Monsieur, comme je dois, la grâce dont il plaît au roi de m'honorer, et

à laquelle j'avais si peu lieu de m'attendre. (*a*) J'aime à y voir de la part de M. le général *Conway* des marques d'une bienveillance que je désirais bien plus que je n'osais l'espérer. L'effet des faveurs du prince n'est guère en Angleterre de capter à ceux qui les reçoivent, celles du public. Si celle-ci fesait pourtant cet effet, j'en serais d'autant plus comblé que c'est encore un bonheur auquel je dois peu m'attendre ; car on pardonne quelquefois les offenses qu'on a reçues, mais jamais celles qu'on a faites, et il n'y a point de haine plus irréconciliable que celle des gens qui ont tort avec nous.

Si vous payez trop cher mes livres, Monsieur, je mets le trop sur votre conscience, car pour moi je n'en peux mais. Il y a encore ici quelques-uns qui reviennent à la masse ; entr'autres l'excellente *Historia fiorentina* de *Machiavel*, *ses discours* sur *Tite-Live*, et le traité *de Legibus romanis* de *Sigonius*. Je prierai M. *Davenport* de vous les faire passer.

(*a*) Voyez sur cet article la lettre du 22 mars 1767 adressée à M. D.

La rente (*c*) que vous me proposez, trop forte pour le capital, ne me paraît pas acceptable, même à mon âge. Cependant la condition d'être éteinte à la mort du premier mourant des deux la rend moins disproportionnée, et si vous le préférez ainsi, j'y consens, car tout est absolument égal pour moi.

Je songe, Monsieur, à me rapprocher de Londres, puisque la nécessité l'ordonne, car j'y ai une répugnance extrême que la nouvelle de la pension augmente encore. Mais quoique comblé des attentions généreuses de M. *Davenport*, je ne puis rester plus longtemps dans sa maison, où même mon séjour lui est très à charge; et je ne vois pas, qu'ignorant la langue, il me soit possible d'établir mon ménage à la campagne, et d'y vivre sur un autre pied que celui où je suis ici. Or, j'aimerais autant me mettre à la merci de tous les diables de l'enfer qu'à celle des domestiques anglais. Ainsi mon parti est pris; si après quelques recherches que je veux faire encore dans ces provinces, je ne trouve pas

(*c*) Celle de dix livres sterling.

ce qu'il me faut, j'irai à Londres ou aux environs, me mettre en pension comme j'étais, ou bien prendre mon petit ménage à l'aide d'un petit domestique français ou suisse, fille ou garçon, qui parle anglais, et qui puisse faire mes emplettes. L'augmentation de mes moyens me permet de former ce projet, le seul qui puisse m'assurer le repos et l'indépendance, sans lesquels il n'est point de bonheur pour moi.

Vous me parlez, Monsieur, de M. *Fréderic Dutens*, votre ami et probablement votre parent. Avec mon étourderie ordinaire, sans songer à la diversité des noms de batême, je vous ai pris tous deux pour la même personne, et puisque vous êtes amis je ne me suis pas beaucoup trompé. Si j'ai son adresse, et qu'il ait pour moi la même bonté que vous, j'aurai pour lui la même confiance, et j'en userai dans l'occasion.

Derechef, Monsieur, recevez mes vœux pour votre heureux voyage, et mes très-humbles salutations.

LETTRE V.

AU MÊME.

26 octobre 1767.

PUISQUE monsieur *Dutens* juge plus commode que la petite rente qu'il a proposée pour prix des livres de *J. J. Rousseau*, soit payée à Londres, même pour cette année où cependant l'un et l'autre sont en ce pays, soit. Il y aura toutefois, sur la formule de la lettre de change qu'il lui a envoyée, un petit retranchement à faire sur lequel il serait à propos que monsieur *Fréderic Dutens* fût prévenu. C'est celui du lieu de la date; car quoique *Rousseau* sache très-bien que sa demeure est connue de tout le monde, il lui convient cependant de ne point autoriser de son fait cette connaissance. Si cette suppression pouvait faire difficulté, monsieur *Dutens* serait prié de chercher le moyen de la lever, ou de revenir au payement du capital, faute de pouvoir établir commodément celui de la rente.

J.

J. J. Rousseau a laissé entre les mains de M. *Davenport* un supplément de livres à la disposition de monsieur *Dutens*, pour être réunis à la masse.

LETTRE VI.

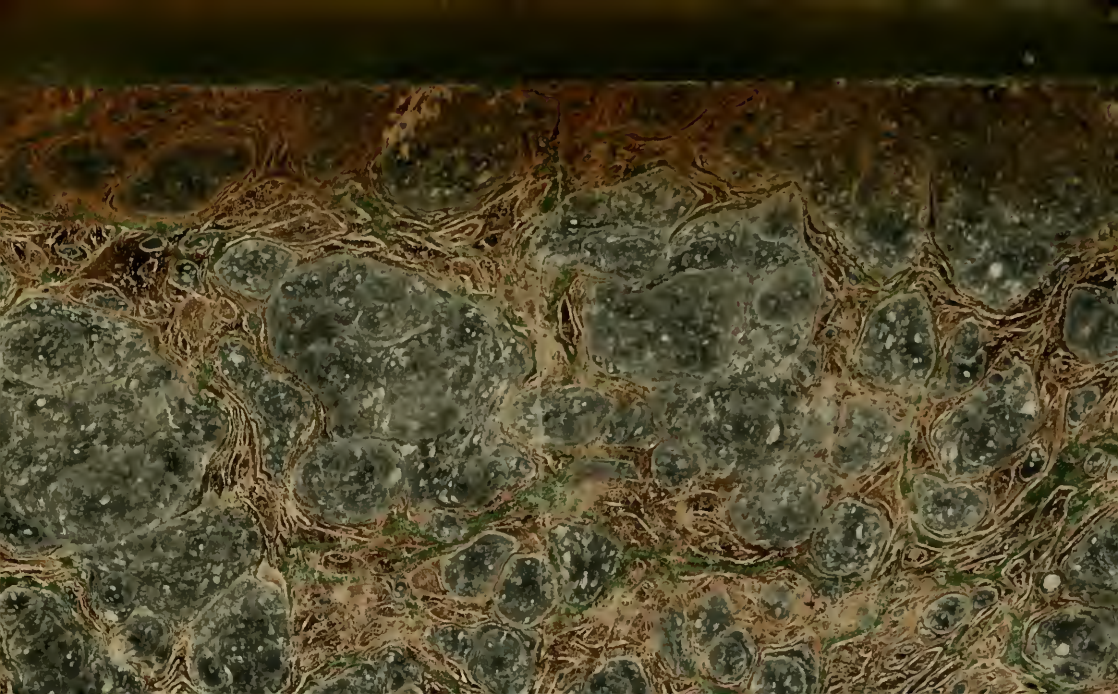
AU MÊME.

A Paris, le 8 octobre 1770.

(*post tenebras lux*).

JE suis aussi touché, Monsieur, de vos soins obligeans que surpris du singulier procédé de M. le colonel *Roguin*. Comme il m'avait mis plusieurs fois sur le chapitre de la pension dont m'honora le roi d'Angleterre, je lui racontai historiquement les raisons qui m'avaient fait renoncer à cette pension. Il me parut disposé à agir pour faire cesser ces raisons; je m'y opposai; il insista, je le refusai plus fortement, et je lui déclarai que, s'il fesait là-dessus la moindre démarche,

soit en mon nom, soit au sien, il pouvait être sûr d'être désavoué, comme le sera toujours quiconque voudra se mêler d'une affaire sur laquelle j'ai depuis long-temps pris mon parti. Soyez persuadé, Monsieur, qu'il a pris sous son bonnet la prière qu'il vous a faite d'engager le comte de *Rochford* à me faire réponse, de même que celle de prendre des mesures pour le payement de ma pension. Je me soucie fort peu, je vous assure, que le comte de *Rochford* me réponde ou non; et quant à la pension j'y ai renoncé, je vous proteste, avec autant d'indifférence que je l'avais acceptée avec reconnaissance. Je trouve très-bizarre qu'on s'inquiète si fort de ma situation dont je ne me plains point, et que je trouverais très-heureuse, si l'on ne se mêlait pas plus de mes affaires que je ne me mêle de celles d'autrui. Je suis, Monsieur, très-sensible aux soins que vous voulez bien prendre en ma faveur, et à la bienveillance dont ils sont le gage, et je m'en prévaudrais avec confiance en toute autre occasion, mais dans celle-ci je ne puis les accepter; je vous prie de ne vous en donner aucuns pour cette affaire, et de faire en sorte que ce que vous

avez déjà fait, soit comme non avenu. Agréez, je vous prie, mes actions de grâces, et soyez persuadé, Monsieur, de toute ma reconnaissance et de tout mon attachement.

Fin du Tome second des Lettres.